N° 442 — Tome CXVIII 16 Novembre 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI AIMÉ, HENRI ALBERT, HERNAN DE BENGOECHEA, GEORGES BOHN, R. DE BURY, PIERRE CARLE, JULES CHOPIN, GEORGES DAUVILLE, MARC HENRY, MAURICE VALLIS, AUGUSTE MARGUILLIER, PAUL MORISSE, LOUIS NARQUET, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE, FRITZ-R. VANDERPYL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

N° 442. — 16 NOVEMBRE 1916

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne........ 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve........ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale........ 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin........ 3.50

Aurel
Jean Dolent........ 1 »
La Semaine d'Amour........ 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly........ 3.50
Lettres à Léon Bloy........ 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy........ 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes........ 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........ 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale........ 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse........ 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar........ 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches........ 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo........ 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert........ 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol........ 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens........ 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série........ 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon........ 3.50
La Chevalière de la Mort........ 2 »
Celle qui pleure........ 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise........ 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II........ 3.50
Le Fils de Louis XVI........ 3.50
L'Invendable........ 3.50
Le Mendiant ingrat........ 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)........ 3.50
Pages choisies........ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu........ 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne........ 3.50
Le Sang du Pauvre........ 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain........ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam........ 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs........ 3.50

Georges Brandès
Essais choisis........ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren........ 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie........ 3.50

Gaston Capon
Les Vestris........ 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme........ 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère........ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol........ 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I........ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II........ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III........ 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation........ 3.50

Fernand Caussy
Laclos........ 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine........ 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort........ 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est........ 3.50
Art poétique........ 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine........ 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin........ 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes........ 3.50

Marcel Coulon
Témoignages........ 3.50
Témoignages, IIe série........ 3.50
Témoignages, IIIe série........ 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac........ 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis........ 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat........ 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte........ 3.50
La Maison de Madame Gourdan........ 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre........ 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........ 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot........ 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger........ 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel........ 2.50
Les Poètes et la Poésie........ 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien........

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

LA CRÉATION DE L'AUTRICHE-HONGRIE

—

Tous ceux qui connaissent l'Autriche-Hongrie, — pour parler selon l'usage, — tous ceux qui, comme nous, l'ont vue de près préparant son coup, ou tous ceux qui, comme M. Pierre Bertrand dans un récent et consciencieux ouvrage (1), ont étudié les documents diplomatiques, arrivent à la même conclusion : la Monarchie dualiste a voulu la guerre. Il semble plus complexe de démêler les mobiles qui la poussaient à agir. Nous avons déjà exposé ici (2) les raisons qui la pressaient. Ce sont les causes déterminantes, mais quel était le but à atteindre? Les auteurs qui se sont occupés de la guerre l'ont vu dans la réalisation du *Drang nach Osten*, de la poussée germanique vers l'Orient. L'Autriche-Hongrie, dans son ardeur belliqueuse, s'est faite l'instrument de l'Allemagne ; elle est devenue l'outil avec lequel le Kaiser devait forcer les portes de l'Asie Mineure. En favorisant ainsi les aspirations germaniques, les Habsbourgs ne songeaient pourtant pas à travailler pour le roi de Prusse. L'espoir de rétablir l'ancien Empire romain germanique et d'y dominer leur faisait entrevoir la possibilité de profiter eux-mêmes de cette domination universelle. C'est pourquoi les visées impérialistes allemandes étaient devenues celles des gouvernants austro-hongrois.

Il est de pratique courante qu'un malfaiteur, pour décharger sa conscience et se trouver une excuse, accuse sa victime

(1) Pierre Bertrand : *L'Autriche a voulu la Grande Guerre* (Editions Bossard, Paris 1916).

(2) *L'Autriche-Hongrie « brillant second », Mercure de France* du 16 mars 1916.

des projets criminels qu'il caressait lui-même. C'est ainsi qu'a fait l'Allemagne pour motiver son agression contre la Belgique. « Ce pays songeait, dit le traître, à favoriser l'envahissement de l'Empire par la France et l'Angleterre. Nous l'avons devancé et avons, de cette façon, empêché la réalisation de son plan. » C'est ainsi que fait l'Autriche-Hongrie à propos de la Russie. Dans la Préface du *Livre Rouge*, le comte Berchtold a élucubré tout un passage caractéristique où l'Empire des Tsars devient le promoteur du *Drang nach Osten*. Une simple transposition suffit, par conséquent, pour définir les visées des Empires germano-magyars, et nous nous en voudrions de ne pas le faire : « Dans le courant des deux derniers siècles, *les Empires centraux* (au lieu de *l'Empire russe*) se sont étendus avec la force élémentaire d'un glacier sur des territoires énormes et n'ont pas cessé de soumettre de nouvelles nationalités à la domination *germanique* (au lieu de *moscovite*), qui opprime leur civilisation, leur religion et leur langue. Cette poussée opiniâtre vers la domination mondiale se propose, comme but suprême et invariable, la possession des détroits, qui garantirait aux *Empires centraux* la prédominance dans l'Orient tout proche ainsi qu'en Asie Mineure et assurerait à l'exportation *germanique* (au lieu de *russe*) un passage indépendant de toute volonté étrangère. » Il est difficile d'être plus clair.

Quelque chose cependant s'opposait à la réalisation de ce projet si net : le manque d'homogénéité de la Monarchie habsbourgeoise et, surtout, la non-existence de l'Autriche et le morcellement de la Hongrie. Pour que la guerre de conquête que l'on entreprenait pût porter ses fruits et conduire au résultat désiré, il fallait remédier à cet état de choses. Il fallait profiter de la guerre suscitée pour créer une Autriche inexistante et unifier une Hongrie magyare qui aurait englobé la Croatie et la Slavonie encore quelque peu autonomes. C'était donc là le but le plus immédiat. Il va de soi qu'on ne pouvait agir ouvertement. On prit toute une série de mesures dont l'état de guerre empêchait la divulgation à l'étranger. Ces mesures devaient anéantir d'abord les résistances, puis, sur les ruines des nations abattues, édifier un État réel, la fameuse Autriche dont on parle tant sans savoir qu'elle n'existe pas.

I

Ce n'est sans doute pas sans raison que les Habsbourgs ont concrétisé leur domination par une aigle à deux têtes. Ils ont voulu caractériser par là, sans doute, leur politique à double face, cette politique dont la devise *Viribus unitis*, qui accompagne l'aigle bicéphale, se traduit dans la pratique par : *Divide et impera*. Reconnaissons pourtant que, de ces deux formules, l'une est un but et l'autre un moyen. Le but, c'est d'unifier la Cisleithanie en la germanisant et la Transleithanie en la magyarisant. Le moyen, c'est de diviser les membres de chaque nation pour les dominer plus facilement. C'est ainsi que les Yougoslaves, qui forment un bloc compact de plus de 9.000.000 dans le sud de la double monarchie, ont été répartis en onze régions distinctes soumises à quatorze types différents de législation. C'est ainsi également que, de tout temps, le gouvernement austro-hongrois suscita parmi ses peuples tantôt des guerres religieuses, tantôt des conflits nationaux ou des luttes de parti, comme en Bohême, par exemple.

La conduite des Habsbourgs n'a jamais varié à l'égard des États qui leur échurent, soit par droit de conquête, — chose rare, — soit par des mariages, soit par le libre choix des peuples. Leur premier soin fut toujours, malgré leurs promesses ou des traités formels, de transformer les constitutions établies, de façon à subjuguer ces pays au lieu, comme il est du devoir d'un monarque, de s'assimiler à eux. C'est ce qui, en 1526, après la bataille de Mohács, se produisit en Bohême et en Hongrie. Ces deux royaumes, qui avaient perdu leurs rois dans la bataille et désiraient, pour lutter plus aisément contre le Turc envahisseur, s'unir à leur voisin, mirent à leur tête Ferdinand Ier de Habsbourg, qui régnait alors sur l'Autriche.

En Bohême, Ferdinand Ier, monarque élu, dévoila si bien son désir de transformer son nouveau royaume en monarchie absolue et héréditaire, comme les États qu'il possédait déjà, qu'une révolte éclata. Le soulèvement, vite réprimé, permit à Ferdinand d'obtenir, comme punition des rebelles, l'hérédité de la couronne pour sa maison. Il affranchissait ainsi les Habsbourgs des États de Bohême, représentants de la nation tchèque. Sous les successeurs de Ferdinand Ier cette politique

se compliqua de luttes religieuses jusqu'au jour où, en 1616, les Etats tchèques répudièrent Ferdinand II et élurent Frédéric le Palatin. Ce fut le prélude de la guerre de Trente Ans. La malheureuse défaite des Tchèques à Bilá Hora (la Montagne Blanche), en 1620, assura définitivement le pouvoir aux Habsbourgs qui se livrèrent à une répression terrible. En 1621, vingt-sept seigneurs tchèques furent décapités ; la plus grande partie de la noblesse et du peuple dut s'expatrier ; les confiscations des biens féodaux atteignirent un chiffre fabuleux ; les livres tchèques furent brûlés (1) ; en un mot, la nation tchèque fut réduite à merci. On lui imposa une constitution nouvelle qui, sans toutefois modifier essentiellement l'ancienne, accordait de larges avantages aux Allemands et à leur langue. Depuis le traité de Westphalie (1648), qui laissait la Bohême anéantie, jusqu'à Marie-Thérèse, la nation tchèque a presque complètement cessé d'exister. Il fallut d'abord l'absolutisme germanisant de Marie-Thérèse, le centralisme outrancier de Joseph II, puis la Révolution française, pour rappeler au peuple endormi qu'il avait une langue propre, une nationalité autre que la nationalité allemande. Le XIXe siècle marqua donc le réveil de la conscience nationale tchèque, la renaissance de la langue et de la littérature tchèques. Il se caractérise par une lutte de tous les instants entre un peuple qui réclame l'indépendance de sa nation, les droits de sa langue, et une dynastie qui s'efforce de le maintenir dans une servitude germanique aussi étroite que possible.

Le sort fut plus clément à la Hongrie. En partie occupée par les Turcs, elle n'était, après la bataille de Mohács, qu'un embryon d'Etat auquel se rattachait à peine la Transylvanie. « Le péril turc, écrit un professeur tchèque (2), l'existence de souverains nationaux et assez indépendants en Transylvanie, la nécessité pour les Habsbourgs de ménager les Etats féodaux hongrois, assurèrent aux Magyars un régime de faveur qui devint bientôt traditionnel et leur évita le sort de la Bohême. » Le dualisme austro-hongrois, bien qu'établi en droit par

(1) « La littérature nationale tchèque fut systématiquement détruite, surtout par la Société de Jésus, dont l'un des membres les plus actifs se vantait de n'avoir pas brûlé lui-même moins de 60.000 volumes tchèques. » R. W. Seton-Watson : *German, Slav, and Magyar* (Londres 1916), page 154.

(2) Edouard Beneš : *Détruisez l'Autriche-Hongrie !* (Paris, Librairie Delagrave, 1916), page 23.

l'*Ausgleich* de 1867, l'était en fait depuis l'élection de Ferdinand Ier. En 1790, Léopold Ier ne faisait que le constater lorsqu'il disait : « La Hongrie doit être gouvernée selon ses propres lois et coutumes et non pas à la façon des autres provinces. » C'est qu'en effet les Habsbourgs avaient compris l'impossibilité de s'appuyer en Transleithanie sur le petit noyau saxon pour germaniser les différents peuples de la couronne de Saint-Etienne. Leur seule ressource fut de confier aux Magyars la tâche de subjuguer les Slaves et les Roumains. Le Compromis de 1867 était donc un aboutissement logique, un efficace partage de la besogne, laquelle consistait à faire disparaître une gênante majorité slave. De même la guerre déclarée par les Empires centraux est une conséquence inévitable de ce compromis qui avait imposé aux Habsbourgs, plus fortement que jamais, ce double but : germanisation des « royaumes et pays représentés au Parlement d'Empire », magyarisation des « royaumes et pays de la couronne de Saint-Etienne ».

Lorsqu'on parle de l'Empire d'Autriche on a le tort de croire à l'existence d'un Etat. Les mots « Autriche » et « Autrichiens » n'ont, en réalité, aucun sens. Ils n'ont pas, en tous cas, le sens qu'on leur attribue communément. Il faut entendre par « Autriche » ce que l'on entendait jadis, c'est-à-dire « la Maison d'Autriche, la dynastie des Habsbourgs. » M. Ernest Denis a écrit quelque part que « jusqu'en 1804 les divers États de la Maison de Habsbourg n'étaient pas même réunis par un nom commun, et qu'une partie importante de la monarchie était presque toujours en insurrection ouverte ou latente ». Le 11 août 1804, François Ier, par une patente spéciale, s'accorda le titre et les prérogatives d'empereur d'Autriche, mais décida « que tous les royaumes, principautés et provinces conserveraient leurs titres, constitutions, avantages et façon d'être », qui, dans l'avenir, devraient ne subir aucune modification. Rien, en effet, n'a été changé depuis. Il suffit, pour s'en convaincre d'examiner une pièce de monnaie à l'effigie de François-Joseph. Elle porte en exergue l'inscription suivante : Franciscus-Josephus I, D. G. Imperator Austriae, rex Bohemiae, Illyriae, Galiciae, etc. ; Apost. rex Hungariae (François-Joseph Ier, par la grâce de Dieu, empereur d'Autriche, roi de Bohême, d'Illyrie, de Galicie, etc. ; roi apostolique de Hongrie). D'autre part, en tête de toutes ses proclamations, de tous ses

décrets, de tous ses rescrits, brefs, de tous les chiffons de papier qu'il adresse à ses sujets, le vieux monarque est obligé d'étaler tous ses titres de domination sur une foule d'Etats. Ce n'est pas seulement une vaine pompe ; c'est une réalité. François-Joseph est un empereur sans empire ; il ne règne pas sur un peuple, mais sur des peuples. Il porte un simple titre honorifique, et lorsqu'il veut parler à ses sujets, il s'adresse « à ses peuples ».

« Royaumes et pays représentés au Reichsrat », tel est donc le nom officiel de cet empire que l'on a coutume d'appeler l'Autriche. Un hasard, heureux pour la Maison d'Autriche, malheureux pour ses peuples, a groupé tous ces Etats autour du trône des Habsbourgs. *Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube* (que d'autres fassent la guerre, toi, heureuse Autriche, marie-toi), dit une devise célèbre, mais trompeuse comme toutes celles que les Habsbourgs se sont composées. Ce pacifique groupement d'Etats plus ou moins matrimoniaux sous un chef unique ne pouvait manquer d'éveiller l'ambition de la Maison d'Autriche. L'appétit vient en mangeant, et l'on vit bientôt se substituer à l'autre une nouvelle formule, la fameuse devise vocalique AEIOU, *Austriae est imperare orbi universo* (l'Autriche doit gouverner tout l'univers). C'est déjà la formule du pangermanisme. Pour la réaliser il fallait en effet que les Etats réunis par les Habsbourgs fussent unifiés. L'unification devait, dans leur pensée, venir de la germanisation. Cela explique les efforts tentés d'abord pour anéantir en Autriche toutes les populations slaves ; puis, devant l'inanité du résultat, pour entraver les incessants progrès des nationalités réveillées au XIXe siècle.

L'unification de ce qu'on dénomme « Hongrie » s'imposait avec une égale force, car la Hongrie n'existe en fait pas plus que l'Autriche. Officiellement la Transleithanie s'appelle « les Royaumes et pays de la couronne de Saint-Etienne ». La complexité du régime austro-hongrois a été fort spirituellement exposée naguère par un Viennois, M. de Morawitz. « L'Autriche-Hongrie, dit-il (1), se compose de deux parties : 1° de la monarchie austro-hongroise proprement dite ; 2° du territoire occupé en vertu du traité de Berlin. En ce qui concerne le territoire occupé, il se compose à son tour de deux parties :

(1) *La Revue économique internationale*, n° de mai 1908.

1° des territoires de Bosnie-Herzégovine ; 2° du Sandjak de Novibazar, qui... n'entre pas en ligne de compte, d'après le droit public. Pour ce qui est de la monarchie austro-hongroise proprement dite, elle est divisée, naturellement, en deux parties : les royaumes et pays représentés au Reichsrat de Vienne, d'une part, et les pays de la couronne hongroise, d'autre part. Les pays de la couronne de Saint-Etienne se composent, à leur tour, de deux parties, à savoir : des pays de la couronne de Saint-Etienne au sens propre du mot, et des royaumes réunis de Croatie, de Dalmatie et de Slavonie. Quant à ce dernier, il se compose, lui aussi, de deux parties : la Dalmatie (qui n'en fait même pas partie puisqu'elle appartient à l'Autriche) et de la Croatie et de la Slavonie. Quant au royaume de Croatie et de Slavonie, il est partagé en deux, bien entendu : la Croatie et la Slavonie... laquelle, d'ailleurs, n'entre pas en ligne de compte, d'après le droit public ! Les pays de la couronne de Saint-Etienne proprement dits sont divisés en deux parties, qui sont : 1° l'ancien royaume marianique de la Hongrie ; et 2° le grand duché de Transylvanie..., lequel n'entre pas en ligne de compte d'après le droit public... Quant aux pays et royaumes représentés au Reichsrat de Vienne... L'explication ne put être continuée, car l'interlocuteur était devenu fou, s'imaginant qu'il se composait lui-même de deux parties... dont l'une n'entrait pas en ligne de compte d'après le droit public. » Pour être spirituel, ce tableau n'en est pas moins juste. Ce que nous appelons « Hongrie » n'existe pas plus donc que ce que nous avons convenu de nommer « Autriche ». Les Roumains de Transylvanie et les Serbo-Croates de la Croatie eurent, poussés par les circonstances, la mauvaise inspiration de mettre à leur tête le roi de Hongrie. Ils ne furent jamais conquis, quoi qu'en disent les Magyars. L'histoire de la Croatie en est la preuve la plus frappante. En 1102, la dynastie nationale étant éteinte, la noblesse croate offrit la couronne au roi de Hongrie Coloman, neveu de la veuve du roi croate Zvonimir. La Hongrie, après la bataille de Mohács, ayant mis un Habsbourg sur son trône, les Habsbourgs furent également acceptés par la Croatie, le 1er janvier 1527, à la condition expresse que Ferdinand organiserait une armée destinée à défendre le pays contre les Turcs. L'indépendance du royaume de Croatie apparaît plus nettement encore dans le fait que son Sabor (Parlement) ac-

cepta la Pragmatique sanction en 1712 alors que la Hongrie ne la reconnut que dix ans plus tard. Le Compromis hungaro-croate de 1868 lui-même, en accordant à la Croatie une indépendance relative, la considérait comme un royaume autonome.

La guerre entreprise par les Germains et les Magyars eût été inutile si elle n'avait ruiné cette autonomie, si elle n'avait contribué à soumettre définitivement les Serbo-Croates et les Roumains. Il fallait donc magyariser la Transleithanie comme on voulait germaniser la Cisleithanie. Cela explique l'alliance de la Monarchie dualiste avec l'Allemagne et, surtout, toutes les mesures prises depuis le déclanchement, en 1914, de la croisade antislave et antilatine des Empires centraux. Ces mesures visent toutes les manifestations de la vie nationale. Elles suppriment tout d'abord les hommes politiques, les associations, la presse, en un mot, tous les porte-parole des peuples. Elles annihilent les forces vives de chaque nation en se servant surtout de l'armée. Elles imposent partout l'allemand et le magyar qu'elles substituent aux langues autochtones. Elles tarissent par des confiscations arbitraires la fortune des nations et, ainsi, soutiennent pour un temps les finances ébranlées de l'Empire. Elles tendent donc à établir par la terreur absolutiste cette unité germano-magyare qui concourra à réaliser le plan élaboré depuis longtemps par les milieux gouvernementaux de Vienne et de Budapest.

II

Le drame qui allait se jouer débuta par une farce. Le 25 juillet 1914, la veille de la déclaration de guerre à la Serbie, le gouvernement autrichien envoyait à la presse la note suivante : « En vertu d'une lettre patente, la XXIe session du Reischsrat est déclarée close le 25 juillet. » Or le Parlement en question ne s'était pas réuni depuis juillet 1913. Cette fermeture d'une Chambre close était un acte de pure forme. Il n'avait qu'un but : imposer silence à toutes les oppositions politiques. La même information ajoutait : « Les diètes de Dalmatie, de Carniole, de Goritz et Gradisca, de Moravie, de Haute et Basse Autriche, de Silésie et de Styrie sont, en vertu de lettres patentes, déclarées closes. En même temps, toutes les Commissions permanentes de ces Diètes sont ajour-

nées. » Les Diètes de Bohême et de Galicie ayant été dissoutes antérieurement, il n'y avait plus de représentation nationale. En dehors des députés du bloc austro-magyar, il n'y eut bientôt plus de représentants des peuples. Les plus prudents, parmi les Tchèques, les Italiens et les Yougoslaves, prévoyant le sort qui les attendait dans la double monarchie, se réfugièrent à l'étranger. C'est qu'en effet le gouvernement austro-hongrois ne s'était guère caché à ce sujet. « Déjà lors de la crise de l'annexion en 1908, de l'affaire Prochaska en 1912, et de la crise de Scutari en 1913, un certain nombre d'hommes politiques en Bosnie-Herzégovine savaient d'avance qu'ils devraient être emprisonnés au cas d'éventualité d'une guerre. Ils possédaient même des informations les plus sûres sur les détails de cet emprisonnement qu'on leur préparait (1). »

Dès le début des hostilités les arrestations arbitraires se multiplièrent. Sous tous les prétextes, et même sans prétexte, on incarcéra les chefs des partis politiques nationaux. M. Félix, professeur à l'Ecole technique tchèque de Prague, candidat aux élections législatives de mai 1914, fut arrêté en septembre 1914 à cause du programme électoral qu'il avait fait afficher dans sa circonscription quatre mois auparavant (1). Ce n'est qu'un exemple. Nous pourrions en citer beaucoup d'autres : ils abondent. Partout les députés slaves furent traqués. Dmitrij Markov et Vladimir Kurylowicz, députés ruthènes de Galicie ; Klofáč, Bechyně, Kramař, Rašin, Scheiner, Choc, Buřival, Vojna et Netolicky, députés tchèques de Bohême et de Moravie ; Serdyan Budislavljević, Matija Popović, Vasilj Grdjić, Maxime Gjurković, Atanasije Sola, Jovo Simić, dans les régions yougoslaves, pour n'en citer que quelques-uns, furent jadis jetés au cachot. Pendant longtemps tous ces hommes croupirent dans les geôles austro-hongroises, attendant leur jugement pour savoir de quoi on les accusait. A d'autres même, comme au député tchèque Klofáč, arrêté en septembre 1914, la prévoyante police des Habsbourgs laisse largement le temps de méditer, entre quatre murs, sur les destinées de Silvio Pellico et d'écrire, si bon leur semble, un chef-d'œuvre sur leurs prisons. Ceux-ci attendent encore aujourd'hui qu'un tribunal daigne leur faire connaître leur crime. Les sbires de François-Joseph n'ont

(1) *Le Régime politique de l'Autriche-Hongrie en Bosnie-Herzégovine*, par un groupe d'hommes politiques yougoslaves (Annemasse 1916), page 7.

probablement pas eu le temps encore — ils ont tant à faire ! — de forger les preuves nécessaires.

Nous avons dit que les Habsbourgs aiment les belles devises. L'une d'elle étale sa splendeur au fronton de la Hofburg : *Justitia Fondamentum Regnorum*. On trouve prudent de la mettre en pratique à la façon austro-hongroise. François-Joseph chargea donc sa police de rechercher par tous les moyens les éléments de beaux procès, les preuves de prétendus crimes de haute trahison. On connaît la peu scrupuleuse façon dont les mouchards austro-hongrois s'acquittent de cette besogne. On les avait vus à l'œuvre en diverses circonstances et, récemment, lors des affaires scandaleuses de Zagreb (Agram), de Vienne (procès Friedjung), de Lwow (Lemberg) et de Marmaros-Sziget. Ils eurent l'occasion de se surpasser, car les nouveaux procès devaient être jugés à huis-clos et on ne pouvait craindre les indiscrètes immixtions du dehors.

La série commença par MM. Markov, Kurylowicz et consorts. Ces Ruthènes furent traduits devant une cour martiale de Vienne. Les débats furent conduits en allemand, malgré la loi qui assure à un accusé l'usage, devant les tribunaux, de sa langue maternelle. Cette première affaire se termina, en septembre 1915, par la condamnation à mort de sept personnes. Deux mois après s'ouvrait en Bosnie, devant le tribunal de Banjaluka (1), un second procès digne, par son « kolossal », des émules de la Prusse. Cent douze personnes, députés, médecins, ingénieurs, étudiants, etc., étaient, comme toujours, accusés de haute trahison. La cour, dans une ville pourtant entièrement slave, ne comprenait que des magistrats allemands : Koloman von Milletz, Mayer, Ansion, Hofmann, Kœnig et Pinter. « Des Serbes étaient donc, dans une affaire politique, en pleine guerre d'Allemands contre Slaves, en plein pays slave, livrés à des accusateurs et à des magistrats appartenant à la nation ennemie (2). » Il va de soi que ces juges furent impitoyables pour les accusés.

(1) Désireux de nous borner et de n'exposer que les principaux procès politiques, nous négligeons volontairement ceux qui mettaient en cause les simples particuliers. On en pourrait citer de nombreux, surtout en Bosnie, qui prouvent l'intention du gouvernement austro-hongrois de se débarrasser des intellectuels slaves.

(2) *Les Persécutions yougoslaves* (édition du Foyer, Paris, 1916), p. 56.

C'est également devant une cour martiale allemande que comparurent à Vienne, après six mois de détention, les députés tchèques Kramář, Rašin et Scheiner. Les débats, après avoir quelque temps traîné en longueur, furent brusquemment ajournés. On donna de ce renvoi une foule d'explications. Celle qu'émet M. Seton-Watson dans son ouvrage *German, Slav and Magyar*, nous semble la plus plausible. Selon l'auteur anglais, le docteur Kramář aurait, lors des défaites austro-hongroises, été chargé, en hiver 1914, et avec l'assentiment du comte Berchtold, ministre des Affaires Etrangères, d'une mission secrète auprès du gouvernement russe. Le comte Berchtold ayant quitté le pouvoir, les autorités militaires, et l'archiduc Frédéric en particulier, insistèrent pour que l'acte du docteur Kramář fût considéré comme une trahison. Le *Times* du 3 mai 1916 nous révèle un détail qui montre clairement la beauté de la justice autrichienne. Parmi les documents que l'accusation produisait contre le député tchèque se trouvait une lettre que celui-ci avait, quelque temps avant la guerre, adressée au prince de Thun, gouverneur de Bohême, et critiquant la politique austro-hongroise à l'égard des Slaves. Le prince de Thun, appelé comme témoin, présenta l'original. Il apparut alors que, dans la copie figurant au dossier, on avait tronqué et déformé le texte de façon à appuyer l'accusation.

C'est que dans toutes ces affaires il était difficile, sinon impossible, de démontrer la culpabilité des accusés. On s'appuya donc, dans tous les cas, sur des faits antérieurs à la guerre, ce qui aurait dû, pour le moins, faire choisir une autre juridiction que les cours martiales. Mais encore, voyons quels sont ces faits. « C'est, écrit la *Československá Samostatnost*, une coutume de l'Autriche de considérer comme haute trahison ce qui, avant la guerre, restait dans les limites de la loi sur les associations, les réunions et la presse. C'est ainsi, par exemple, que les charges principales relevées contre le député Markov étaient ses opinions russophiles, connues depuis longtemps, ses attaches avec le Conseil National russe de Galicie et son activité dans les caisses de crédit russo-galiciennes... Le tribunal alla jusqu'à voir l'intervention de Markov dans certaines circonstances de la guerre, circonstances auxquelles les inculpés étaient forcément restés étrangers, puisqu'ils étaient sous les verrous depuis le début de la mobilisation. »

En Bosnie, à Banjaluka, le député Grdjić et ses co-accusés n'ont pas commis de « crimes » plus graves que celui du député Markov. Le seul grief que l'on relève contre eux est d'avoir fait partie, avant la guerre, de sociétés nationales telles que la *Prosveta*, ligue destinée à répandre l'instruction parmi les Serbes de Bosnie-Herzégovine, les *Probrătimstvos*, associations antialcooliques, ou le *Sokol*, société de gymnastique. Toutes ces associations, inutile de le dire, avaient été dûment autorisées par la bureaucratie austro-hongroise. Des enquêtes avaient même, en plusieurs occasions, été faites contre elles sans que rien eût pu leur être reproché. Inoffensives avant le conflit, voilà que ces ligues devenaient tout à coup subversives et ne visaient à rien moins qu'à détacher les provinces serbes de la Monarchie. C'est qu'entre temps l'habile police militaire des Habsbourgs avait, prétendait-elle, fait une découverte des plus importantes parmi les documents tombés en son pouvoir lors de la première invasion de la Serbie. Elle y avait trouvé un carnet et des lettres appartenant à un certain capitaine serbe Kosta Todorović. Le tout démontre, paraît-il, péremptoirement que les sociétés bosniaques incriminées étaient affiliées à la *Narodna Odbrana* de Serbie, laquelle, organe du gouvernement serbe, avait, comme chacun sait par le *Livre Rouge*, pour objet de ruiner l'intégralité de l'Empire des Habsbourgs. Carnet et correspondance étaient rédigés en des termes de convention dont le procureur général, sans malheureusement dire comment, était parvenu à découvrir le secret. Depuis les fameux documents confiés à Friedjung en 1909 par le Ballplatz et fabriqués à la légation austro-hongroise de Belgrade (1), nous nous défions de ce genre de preuves. Nous nous en défions d'autant plus que le procédé a également servi à l'Allemagne contre la Belgique. D'autre part un des inculpés, « Vaso Rundo, démontre que les notes de l'officier serbe qui le concernent trahissent un style tout à fait étranger et contiennent une phraséologie non seulement inusitée, mais impossible dans la langue serbe ; donc, certainement, elles ne viennent pas d'une plume serbe (2). » Le colonel Sertitch, expert militaire autrichien, témoigna lui-même qu'aucun rap-

(1) Cf. *La Préméditation austro-hongroise*, dans le *Mercure de France* du 16 juin 1916.

(2) *Les Persécutions des Yougoslaves, op. cit.* p. 60.

port confidentiel n'avait été trouvé en original parmi les papiers du capitaine Todorović.

Bref, si le D[r] Kramář est condamné à mort parce qu'on a produit aux débats une lettre truquée ou une invitation à dîner que M. Deschanel lui avait un jour adressée ; si l'on envoie à la potence ou si l'on jette en cellule une centaine de Yougoslaves politiques sur la foi d'une pièce peu authentique, les formes de la justice, du moins, ont été observées et, surtout, le but est atteint : on s'est débarrassé des hommes influents.

A côté des hommes politiques, il y a cependant une foule d'autres gêneurs parmi les populations tchèques, yougoslaves, ruthènes, slovènes, slovaques, roumaines et italiennes. Il faut les mettre dans l'impossibilité de nuire. Les tribunaux s'y emploient également. Sous une vague apparence de légalité et pour divers prétextes, les condamnations pleuvent. A la fin de 1915, le *Neues Wiener Tagblatt* donnait une statistique édifiante. Il comptait les condamnations à mort dans la seule Cisleithanie depuis le début de la guerre. Voici les chiffres éloquents qu'il donnait :

Trieste........290	Dalmatie........118	Bohême......720
Rijeka (Fiume).60	Moravie........245	Galicie.......480
Istrie..........90	Bosnie..........800	Bukovine.....330
		Trente.......330

Soit donc un total de 3463 personnes appartenant à la population civile, car les condamnations prononcées dans l'armée ne sont pas comptées par le journal viennois.

L'armée austro-hongroise pourtant a fini par devenir l'aide efficace des tribunaux surchargés. Tous les députés slaves ou latins qu'une justice sommaire n'atteignait point, tous les suspects, surtout dans les milieux intellectuels, ont, sans égard pour leur âge ou leurs aptitudes physiques, été incorporés et envoyés aux points les plus exposés du front. Tous ceux que leur attitude désignait comme « nationalistes » — et il suffisait pour cela que l'on trouvât sur eux une carte de membre d'une société quelconque (1) — étaient traduits devant un tri-

(1) Voici, à titre de document, un ordre du jour significatif à cet égard : « Ordre du jour de l'Armée n° 949, Cracovie. — Le gouverneur militaire imp. et roy. de Cracovie fait savoir qu'à la suite de perquisitions opérées dans les équipements des unités de réserve, on a trouvé sur un grand nombre de soldats des cartes de membre des sociétés de *Sokols*. Ces hommes ont été arrêtés, des poursuites ont été engagées contre eux et ils vont être condamnés à des peines très sévères. Le gou-

bunal militaire. Leur condamnation certaine entraînait l'incorporation dans un *Strafregiment*, sorte de compagnie de discipline. Ces *Strafregimente*, reconnaissables à leur uniforme bleu foncé, étaient de véritable *Kanonenfutter*, de la vraie chair à canon.

Le rôle de l'armée dans cette œuvre d'extermination des sujets de François-Joseph a été si odieux que Liebknecht ne put s'empêcher, en mars 1915, de le stigmatiser du haut de la tribune du *Reichstag* de Berlin. « En Autriche, s'est écrié le socialiste récalcitrant (1), les conseils de guerre et les cours martiales créent un régime de terreur comme il n'en a jamais existé en Russie aux époques les plus sinistres. J'ai les preuves en main. En Autriche, il n'existe aucune possibilité de traiter ces choses du haut de la tribune... Au cours de quelques mois, des centaines d'années de prison ont été infligées. Une condamnation à mort pour une poésie a été prononcée par un conseil de guerre. Un de mes camarades du parti autrichien a été condamné à mort pour un discours soi-disant hostile à l'Etat, en décembre 1914. »

III

Aucune voix ne pouvait plus s'élever pour protester contre un tel régime, puisque les représentants politiques des nations ou étaient disparus, ou, chose rare, s'étaient soumis. Il restait encore à réduire au silence les organes qui auraient pu renseigner le peuple sur les événements militaires et surtout politiques. Ces organes étaient les associations nationales et la Presse.

On attendit, pour dissoudre les sociétés en question, que le recrutement eût enlevé la plus grande partie de leurs membres. On diminuait ainsi le danger d'effervescence. On commença, du reste, l'exécution par de petits groupements sans importance. C'est ainsi que la *Prager Zeitung*, journal officiel, enregistre, le 4 décembre 1915, la dissolution de sociétés de secours mutuel, de clubs littéraires ou philologiques. Cette

vernement militaire saisit cette occasion pour attirer l'attention des soldats de la garnison sur les graves désagréments que peut leur causer la possession d'une telle carte. Il sont prévenus que non seulement leur carte de *Sokol* ne saurait leur procurer aucun avantage ; mais qu'elle les expose aux punitions les plus sévères, et peut les faire traduire même devant le conseil de guerre. Cet ordre doit être lu aux hommes par trois fois. »

(1) Discours cité par *l'Humanité* du 6 mars 1915, d'après le *Vorwärts*.

dissolution précédait de quelques jours un événement plus grave parce qu'il atteignait non seulement un groupement régional, mais une véritable institution dans laquelle les nations slaves avaient mis tout leur espoir et toute leur ardeur : la Fédération des Sokols, qui subsistait encore alors que la plupart de ses unités avaient déjà été forcées de disparaître.

« Sokol » est le nom que Tyrš et Fügner, deux philanthropes tchèques, avaient donné à une société de gymnastique qu'ils venaient de créer à Prague, en 1862. Les fondateurs avaient une autre ambition que celle d'exhiber des athlètes en de vagues concours. « Nous devons, écrivait Tyrš, entretenir notre nation dans cette plénitude de vigueur qui empêche les peuples de dégénérer ; maintenir et renouveler ses forces. Il nous faut lui garder une santé physique, intellectuelle et morale capable de résister à tout germe de corruption, repousser toute stagnation et tout conservatisme comme le plus grand attentat à commettre contre sa patrie, comme un véritable crime contre la nation. » Ce vaste programme, qui réalisait si bien les hautes aspirations matérielles et morales d'une nation enfin consciente d'elle-même, assura aux Sokols une rapide extension. De Prague, le mouvement gagna bientôt la Bohême entière, puis tous les pays tchèques. Le gouvernement austro-hongrois, effrayé de cet enthousiasme, essaya mais en vain de le briser. Il n'empêcha pas Tyrš de réunir en 1882 un premier congrès, tenu à Prague, où les différents groupements se fédéralisèrent. Depuis, l'idée a fait de tels progrès que l'on a vu dans tout le monde slave s'organiser des associations semblables. Les bottes noires, le pantalon beige, la chemise rouge, le dolman beige jeté sur l'épaule gauche, à la hussarde, et la toque ronde qu'orne une plume de faucon (sokol, en tchèque), sont devenus l'uniforme des gymnastes slaves non seulement en Autriche et en Hongrie, mais encore en Serbie, en Bulgarie, en Russie et jusqu'en Amérique.

Dans les pays tchèques, avant-garde slave contre le germanisme, les Sokols constituaient une véritable force nationale, consciencieusement et méthodiquement organisée. « Les sociétés communales, dit *la Nation Tchèque* (1), sont groupées en sociétés régionales appelées « Župy ». Il y avait, en 1910,

(1) N° 16, 15 décembre 1915.

24 de ces « Župy » en Bohême, 12 en Moravie et Silésie. Elles obéissent aux directions d'un comité central dont le siège est à Prague. Les Sokols ont leurs journaux de propagande, leurs bibliothèques; ils organisent des cours spéciaux, des conférences, des excursions historiques et scientifiques; ils ne négligent rien de ce qui peut stimuler l'activité physique et intellectuelle du peuple. Enfin ils ont ouvert leurs associations aux groupements de femmes qui ne sont pas moins ardentes que leurs maris, leurs pères ou leurs frères à collaborer à la régénération nationale. » Au début de la guerre les seuls pays tchèques comptaient 111.193 Sokols qui étaient, selon le mot de M. Georges Bourdon, « l'âme, le cœur, la pensée, la volonté de la Bohême ».

On comprend que, dès que fut proclamée la croisade antislave des Germano-Magyars, le gouvernement austro-hongrois eût songé à briser cette âme, ce cœur, cette pensée, cette volonté non seulement des Tchèques, mais de tous les Slaves. Il le fit d'abord en dissolvant, çà et là, surtout dans le sud de la Monarchie, divers groupements communaux ou régionaux, ou bien en appelant immédiatement sous les drapeaux les forces vives des Sokols. Pendant les trois premiers mois de guerre plus de 50.000 Sokols tchèques, c'est-à-dire la moitié, furent mobilisés. On a vu quel régime les autorités militaires leur firent subir. Le jour vint enfin où le gouvernement des Habsbourgs, croyant avoir suffisamment abattu cette organisation en la décimant, jugea facile de la dissoudre. Donc le Ministère de l'Intérieur, par les décrets nos 25037 et 17603, en date du 24 novembre 1915, prononça la dissolution de la *Česká Obec Sokolská* (Union des Sokols tchèques) et du *Svaz Slovanského Sokolstva* (Fédération des Sokols Slaves), dont le siège social était à Prague. En décembre le gouvernement crut néanmoins prudent d'exposer le prétexte de cet acte arbitraire. La Lieutenance générale du Royaume de Bohême adresse, dans ce but, à tous les préfets du pays la circulaire suivante : « L'Union des Sokols tchèques, qui est le centre des Sokols tchèques, entretenait avant la guerre des rapports directs avec l'étranger. Elle a ainsi favorisé des sentiments confraternels à l'égard de la Russie et de la Serbie. Les résultats de cette action, dangereuse pour l'Etat, ne se firent sentir nettement, par diverses tendances, que pendant la guerre

avec la Russie et la Serbie. Dans les circonstances données ce fait suffisait à prouver que l'Union des Sokols tchèques, comme centre des Sokols tchèques, est dangereuse pour l'Etat. Il convient d'y ajouter encore ceci : Une enquête a permis de constater que, peu de temps avant que la guerre eût éclaté, il existait dans l'Amérique du Nord diverses organisations tchèques qui se livraient ouvertement à une infâme propagande anti-autrichienne. Il est actuellement démontré que les Associations de Sokols tchèques de l'Amérique du Nord prirent, dans une certaine mesure, part à cette propagande de trahison. Il est également démontré que l'Union des Sokols tchèques était, par l'intermédiaire de son président, le Dr Scheiner, en correspondance avec au moins une de ces associations. Sans rechercher si ces relations prouvées avec une association des Sokols tchèques de l'Amérique du Nord constituent un délit punissable, le fait seul que, dans les circonstances exposées, de telles relations ont eu lieu, conduit à penser que de ces relations avec les Sokols de l'Amérique du Nord et de l'action de l'Union des Sokols tchèques, naît un danger : le mouvement anti-autrichien des dites associations des Sokols de l'Amérique du Nord pourrait, par l'Union des Sokols tchèques, gagner les groupements de Sokols de ce pays-ci. L'existence de l'Union des Sokols tchèques devient donc un danger pour l'Etat... De même la Fédération des Sokols Slaves, dont le siège est à Prague, a été suspendue à cause de ses tendances anti-monarchiques et anti-dynastiques, parce que cette Fédération est également dangereuse pour l'État. »

Voilà de bonnes raisons ! On supprimait une organisation non pas parce qu'elle était dangereuse, mais parce que d'autres l'étaient. On en chercha pourtant moins long encore pour museler la presse. La censure sévit en Autriche-Hongrie à l'état endémique. Elle était, en temps de paix, d'une rigueur extrême. Elle avait même parfois d'amusantes susceptibilités. Il nous souvient d'avoir vu saisir un numéro du *Rire* pour une annonce et, qui mieux est, pour une annonce qui présentait une eau minérale hongroise comme la reine des eaux purgatives. Il est vrai que dans le dessin qui accompagnait cette réclame François-Joseph faisait, en compagnie d'autres monarques, une révérence de cour à cette reine au trône bizarre. La guerre rendit l'Anastasie austro-hongroise plus sévère

encore, surtout à l'égard des journaux slaves. Les blancs occupèrent bientôt dans ces feuilles publiques presque autant de place que le texte. Les rédacteurs apprirent à être circonspects et la nécessité les rendit ingénieux. Ils s'exercèrent à user de leur plume pour déguiser leur pensée. Un habile emploi de la rhétorique et une mise en pratique adroite des subtilités de la typographie leur permirent de formuler pourtant la vérité. La police employa alors les grands moyens. Elle supprima les organes les plus gênants, surtout ceux des partis radicalement nationaux. Lorsque la suppression parut dangereuse on incarcéra les rédacteurs. Les élucubrations de l'officiel *K.K. Korrespondenz-Bureau* devaient alors remplacer leur trop subtile prose. La censure alla en effet jusqu'à exiger non seulement que toutes les « informations » de ce bureau fussent publiées, mais encore qu'elles le fussent sans indication d'origine, engageant ainsi la responsabilité de la rédaction. La presse ayant refusé de se faire par là le bénévole instrument des Allemands de Vienne ou des Magyars de Budapest, on chercha et l'on trouva d'autres moyens. On songea d'abord à interdire tous les journaux suspects et à les remplacer par des feuilles officielles. On craignit pourtant, en agissant ainsi, de s'aliéner la confiance des populations. On usa, en fin de compte, de la menace. C'est ainsi que, par exemple, le préfet de police de Prague adressa à la rédaction des organes tchèques l'avis suivant : « 1° La façon dont les journaux tchèques rendent compte des nouvelles militaires est de nature à inquiéter le public et à provoquer une hostilité contre le gouvernement. 2° La presse doit manifester activement et ouvertement ses sentiments de loyalisme et de patriotisme. 3° Les ordres du jour de l'armée et les autres déclarations des autorités militaires et du gouvernement doivent paraître en tête du journal et en gros caractères susceptibles d'attirer l'attention. Ce qui s'est produit au sujet de l'ordre du jour de l'armée en date du 28 août (relatif à l'anniversaire de l'empereur), que les journaux n'ont pas traité avec assez de déférence, ne doit plus se renouveler. Si ces prescriptions ne sont pas observées, les journaux seront immédiatement suspendus. »

On eut, en Hongrie, recours à un procédé plus expéditif, si possible, en tous cas plus lucratif. On obligea les journaux dangereux à disparaître en confisquant purement et simple-

ment la caution qu'ils avaient versée aux autorités. Le *Rijecki Novi List* de Rijeka (Fiume) publiait, dans son numéro du 19 décembre 1915, l'avis suivant, qui dévoile le procédé : « Par suite de la saisie judiciaire de la caution de notre journal et en conséquence de la décision prise par la direction de l'*Imprimerie anonyme de Rijeka*, nous nous voyons obligés de suspendre la publication du *Rijecki Novi List.* » Avec cette feuille disparaissait le dernier représentant de la presse nationale croate. Il ne restait plus, pour renseigner le public, que des journaux plus ou moins officieux.

Les mesures draconiennes de la censure avaient en effet suffisamment effrayé quelques rares pusillanimes, pour les transformer en apôtres de Vienne ou de Budapest. Leur maigre contingent renforça le petit clan des journalistes achetés avant la guerre. Car le gouvernement austro-hongrois s'était aussi, à l'avance, prémuni contre le manque de thuriféraires. Il avait corrompu ce qui pouvait l'être et avait gagné quelques journaux. Il semble qu'il ait commencé par le *Hlas Národa*, de Prague, dirigé par un juif, le D[r] Baštýř. C'est en effet l'un des organes slaves que le gouvernement de Vienne a cités des premiers à l'étranger, dès avant la guerre. Il en faisait un des représentants de l'opinion tchèque. Dès le 4 juillet 1914, les *Národni Listy*, organe du D[r] Kramář et du parti jeune-tchèque, dévoilaient la supercherie en publiant la note suivante : « AU SERVICE D'INTÉRÊTS ÉTRANGERS. — L'organe du D[r] Baštýř a publié un article sur l'attentat de Sarajevo et, sans détour, soit par sottise, soit pour toute autre raison, il accusait la Serbie officielle d'avoir organisé le crime de Sarajevo... Il convient à ce propos de constater que le D[r] Baštýř et l'opinion tchèque sont deux termes tout à fait différents. »

Il n'en résulte pas moins qu'on était parvenu, d'une part, à réduire au silence la presse indépendante ; d'autre part, à tromper l'opinion publique à l'aide de plumes vénales. Tout était subjugué sans qu'aucune opposition eût pu s'y opposer.

§

Qui, en effet, aurait pu, dans une telle crise, faire obstacle à de tels bouleversements ? « La guerre, dit M. Hinkovitch (1)

(1) *Les Croates sous le Joug magyar*, par M. H. Hinkovitch, député à la Diète croate, délégué au Parlement de Budapest (Plon-Nourrit et C[ie], Paris 1915), page 30

en parlant des Yougoslaves, nous a surpris comme un coup de foudre. Nous la sentions bien inévitable, mais pas si proche. La note à la Serbie et la guerre déclarée à nos frères a rempli d'horreur la population croate presque entière. Mais que pouvions-nous faire? La mobilisation fut exécutée avec une vitesse foudroyante, notre jeunesse était subitement enrôlée. D'après des listes de proscription préparées d'avance, tout ce qui avait quelque influence sur le peuple, députés, avocats, prêtres, instituteurs, commerçants, propriétaires et même paysans, furent jetés en prison, internés, pris comme otages ou tout au moins étroitement surveillés, à moins qu'ils n'aient réussi à se sauver à l'étranger. Il y eut d'innombrables jugements sommaires et exécutions capitales. Il ne restait plus personne pour esquisser un mouvement de protestation. » Et ce que dit M. Hinkovitch des Yougoslaves s'applique, nous l'avons vu, à tous les Slaves de la Monarchie dualiste. Les Germains et les Magyars étaient maîtres de la situation. C'est ce que voulait le gouvernement austro-hongrois. Dès que François-Joseph crut avoir les mains libres, il s'empressa d'agir. Une seule chose aurait pu l'arrêter : la parole donnée. Mais on sait ce que vaut la parole d'un Habsbourg. Les Tchèques, pour ne citer qu'eux, pourraient en dire quelque chose. Le vieux François-Joseph leur a fait trois promesses solennelles. Le 15 avril 1861, il déclarait à une délégation de la Diète de Bohême : « Je me ferai couronner à Prague roi de Bohême, et je suis convaincu que les liens de confiance et de fidélité entre mon trône et le royaume de Bohême, seront ainsi raffermis. » En 1865, il répondait de la même façon à une adresse de la Diète, qui lui rappelait cette promesse oubliée. Enfin le 12 septembre 1871 il faisait lire devant la même Diète le rescrit suivant : « Gardant en mémoire les droits d'Etat de la couronne de Bohême, et nous souvenant de l'inaltérable fidélité avec laquelle la population tchèque a toujours soutenu notre trône, nous aimons à reconnaître les droits de ce royaume et sommes prêt à renouveler cette reconnaissance par le serment de notre couronnement. » Ce chiffon de papier n'avait pas plus de valeur que les promesses verbales. François-Joseph ne s'est jamais fait couronner roi de Bohême. Tout ce qu'il a fait fut d'en porter le titre.

Encore ce titre, comme tous ceux qui l'accompagnent, lui

pesait-il, car il impliquait la reconnaissance que l'Empire d'Autriche n'est qu'un mot vide de sens. Aujourd'hui il n'y a plus de royaumes de Bohême, de Galicie, d'Illyrie, etc. La guerre a permis à François-Joseph de balayer par un coup d'Etat toute cette poussière de monarchies. Ce coup d'Etat, les journaux officiels austro-hongrois nous l'apprirent le 11 octobre 1915. Ils publiaient ce jour-là une lettre autographe adressée par l'empereur au baron Burian, ministre des Affaires Etrangères, et contresignée par les premiers ministres Stürgh, pour l'Autriche, et Tisza, pour la Hongrie. Cette missive annonçait une réforme héraldique : un seul écusson commun, symbolisant l'unité politique des différents peuples de l'Empire, remplaçait les écussons séparés de jadis. Ce nouvel écusson comportait le blason autrichien, où figure l'aigle double, et le blason dit « petit-hongrois », c'est-à-dire les armes de la Hongrie seule, le tout accompagné d'une devise nouvelle : « *Indivisibiliter ac inseparabiliter.* » François-Joseph décrétait en outre que « les Royaumes et les pays représentés au Reichsrat » s'appelleraient désormais « le Pays autrichien » ou « Autriche » tout court.

D'un trait de plume le vieil empereur et ses ministres créaient donc l'Etat qui n'avait jamais réellement existé. Ce faisant, ils violaient toutes les constitutions en vigueur dans la double monarchie, depuis la Pragmatique sanction de 1720 pour ne pas remonter plus haut, jusqu'à l'*Ausgleich* de 1867. Ils instituaient en Cisleïthanie un état de choses favorable à la germanisation, aussi les Allemands s'en réjouirent-ils. Ils voyaient là, suivant l'expression du correspondant viennois de la *Neue Zürcher Zeitung* (20 octobre 1915), « le terme évident et définitif de toutes les tendances fédéralistes ». Les Magyars jouirent de la réforme avec moins de tranquillité. Ils n'avaient pas annihilé la Croatie ; ils n'avaient pas suffisamment abattu les Croates pour les empêcher de protester.

Ceux-ci jugèrent, avec raison, leurs droits lésés. Dès le 21 décembre, le Sabor interpellait le baron Skerlecz, ban de Croatie, pour lui rappeler que le compromis hungaro-croate de 1868 obligeait, pour les affaires communes à la Hongrie et à la Croatie, à l'emploi d'un blason spécial. Dans ce blason doivent figurer les armes du royaume Hongrie, d'une part, et d'autre part, les armoiries réunies de Croatie, de Slavonie et

de Dalmatie. Le ban dut reconnaître qu'en effet le compromis de 1868 avait été violé. Il fit des démarches et, le 29 décembre, lut au Sabor un rescrit royal en date du 24 invitant les députés à élire une délégation de douze membres qui, en compagnie d'une égale délégation magyare, devait s'entendre sur « le moindre blason » commun aux deux royaumes. Le *Bureau de Presse hongrois* (officiel) communiqua au public la décision prise : « *Exceptionnellement*, on pourra dans le petit blason employé pour les institutions communes aux pays de la couronne de Saint-Etienne et aux autres provinces de Sa Majesté se servir d'un blason des pays de la Couronne de Saint-Etienne formé : 1° des armes du royaume de Hongrie et 2° de la partie des armes de Croatie-Slavonie-Dalmatie qui porte un champ de losanges d'argent et de gueules. En ce cas, le fragment en question symbolisera la totalité des royaumes de Croatie, de Slavonie et de Dalmatie. » Ce moyen terme *exceptionnel*, qui semble donner satisfaction à tous, n'en laisse pas moins subsister intacte la prédominance magyare, d'autant qu'on connaît la valeur de ces « chiffons de papier » qui portent la signature de François-Joseph.

Aujourd'hui donc les drapeaux de l'armée habsbourgeoise portent le nouvel écusson et la nouvelle devise. Les peuples de François-Joseph n'en sont pas plus unis et la victoire n'en est pas plus sûre. Le jour prochain où cette victoire aura définitivement échappé aux armes du vieux Habsbourg, nous nous souviendrons des belles et nombreuses promesses qu'il a faites et qu'il n'a pas tenues, des belles et nombreuses devises qu'il a composées et qu'il n'a pas respectées. Ce jour-là nous lui montrerons que ses devises ne nous en imposent pas plus que ses promesses ; nous lui prouverons que ce qu'il déclare uni « indivisibiliter ac inseparabiliter », nous saurons le diviser et le séparer pour rendre à chacun ce qui lui est dû. Cette Autriche germanisante et cette Hongrie magyarisante qu'il a créées sans consulter ses peuples, nous les démembrerons. Le roi de Prusse en pâtira, mais tous les Polonais, tous les Serbo-Croates, tous les Tchèques, tous les Slovènes, tous les Roumains, tous les Italiens, tous les Ruthènes que nous aurons délivrés applaudiront à notre geste, et l'Europe respirera plus à l'aise.

JULES CHOPIN.

POÉSIES

—

[Hernando de Bengoechea, tombé en héros pour la France et dont la *Grande Revue* publiait récemment d'émouvantes lettres de guerre, était né à Paris, le 3 mai 1889, d'une vieille famille originaire de Biscaye et fixée en Nouvelle-Grenade dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Deux de ses arrière grands-pères comptent parmi les *Proceres* ou « grands seigneurs de l'Indépendance » de sa patrie. Il était en outre le petit neveu du célèbre naturaliste espagnol Mutis, l'émule et l'ami de Linné, et d'un des plus fameux artisans de la liberté sud-américaine, Francisco de P. Santander, général et homme d'Etat, vice-président, puis président de la Nouvelle Grenade, de 1832 à 1837. Enfin, frère du poète de *l'Orgueilleuse Lyre,* il eut aussi pour parent cet étonnant José Asuncion Silva, dont le jeune génie, avant Ruben Dario, sut rafraîchir d'intimité et de musicalité la poésie espagnole du Nouveau Monde.

Il avait fait ses études à Paris et à Bogota et s'était fait remarquer de bonne heure, parmi nous, par des poèmes d'une grâce nostalgique et colorée et un sens du rythme et de l'évocation très personnel. Dans son œuvre forcément courte, il n'en a pas moins évoqué tout un monde de couleur et de lumière. Il laisse, entre autres œuvres inédites, un volume de vers, *Les Crépuscules du Matin,* dont nous publions aujourd'hui quelques extraits, une série d'esquisses et de poèmes en prose d'une originalité très captivante, un drame lyrique, *Soratâma,* en collaboration avec le compositeur G. Uribe, une féerie chorégraphique en un acte et neuf tableaux, *Le Masque de la Mort Rouge,* tirée du conte fantastique d'Edgar Poe et dont il rêvait de confier la musique à quelque Debussy ou Stravinsky, et un acte en prose, *Le Vol du soir,* où l'on retrouve ses qualités d'émotion, de musicalité et de finesse. Ces différents manuscrits paraîtront dans quelques semaines, aux Editions de la *Nouvelle Revue Française*, précédés du bel hommage de Gérard d'Houville qu'on pouvait lire dernièrement dans la *Revue des Deux Mondes*.

Hernando de Bengoechea avait collaboré au *Mercure de France*, à *Pan*, à *la Grande Revue,* à *La Vie* et à une importante revue sud-américaine paraissant à Paris, *La Revista de America*, où il rédigeait en espagnol avec un art très fin la chronique musicale. Pas une tentative de beauté qui ne trouvât en lui un adepte fervent et les études qu'il a consacrées, tant

en français qu'en espagnol, à Isadora Duncan, aux ballets russes, à l'œuvre du sculpteur Bourdelle et à la musique française, témoignent de sa sensibilité et de son sens profond de l'art.

Engagé volontaire à la Légion Etrangère comme aide-chargeur aux mitrailleuses — poste qu'il avait sollicité — il faisait partie de ce bataillon C du 2e régiment de marche du 1er Etranger qui, le 9 mai 1915, sous Arras, méritait une citation spéciale à l'ordre de l'armée « en donnant dans cette journée un exemple incomparable du plus pur esprit de dévouement et de sacrifice ». C'est là qu'il tombait, après avoir eu comme il le désirait « les honneurs de la grande bataille » et mérité à son tour l'émouvante citation personnelle que voici :

« Tous les gradés et la plupart des servants de sa section de mitrailleuses étant tombés pendant la marche en avant, a continué à porter sa pièce à travers un terrain violemment battu par les feux d'infanterie et d'artillerie et a été mortellement frappé en mettant en batterie. »

La mort d'Hernando de Bengoechea est une perte douloureuse qui vient s'ajouter, hélas ! à celle de tant de hautes intelligences disparues dans cette guerre. Mais la grandeur de son geste, son amour de la France, la belle flamme qui l'animait, en ont fait un héros dont l'exemple admirable est l'honneur d'une race et dont le nom, synonyme de générosité et de noblesse, ne saurait être prononcé sans émotion par des lèvres françaises.]

RÊVES

Loin sur la mer, au glauque horizon de mes rêves,
Rubis constellé d'or sous des cieux de brillant,
Venise m'apparaît, dôme à dôme, et s'élève,
Portique du clair Orient.

Douce, mélancolique et somptueuse ville !
C'est là qu'il ferait bon quelque soir atterrir,
Où parmi les reflets, les chants, les campaniles,
On voudrait aimer et mourir.

La ville des palais, des eaux, des verreries,
Aux gondoles s'ornant de musique et de nard,
Aux escaliers de marbre et dont le ciel charrie
Un festin de couleur et d'art.

Je la vois pavoisée et pleine de galères ;
Le soleil éblouit ses porches byzantins
Qu'inonde maint cortège allant sous ses bannières,
Au son des cloches, le matin.

Venise est un beau songe, une aurore, une fête,
Le jardin de l'amour qui fleurit au soleil,
Le temple de l'oubli à l'abri des tempêtes,
Le bonheur sans pareil.

Tous mes songes, splendeur future, amour et gloire,
Je les lui tends, vogueur ténébreux et royal.
Ses couchants ont pour moi des salves de victoire;
J'ai d'elle un orgueil filial.

Et pourtant je ne sais si je dois la connaître.
J'aurais voulu y vivre un triomphe irréel.
J'eusse aimé sous ses eaux plus que partout peut-être
Dormir d'un sommeil éternel.

SOIERIE

Tisse, à suivre le crépuscule
En ce parc aux fauves couleurs,
Une harmonie où mainte fleur
S'effeuille en perçant l'or des bulles.

Dans son faste de canicule,
A travers les brocarts en pleurs,
Que ce paon vert dans la chaleur
Se traîne et qu'un ibis y brûle.

Trop lourds de fruits et de parfums
Les arbres, dans le cristal fin
Des eaux, trempent leur chevelure.

Et tu mets comme une parure
Au cou délicat de l'Eté
Ton exil et ta volupté.

EN MINEUR

L'hiver que taquine la bise
Comme un amour aux doigts lutins,

Sous les quinconces du jardin
Promène une aurore indécise.

Cette feuille, au vent qui la frise,
Seule à rester, s'envole enfin
Vers le basalte du bassin
Qu'un soleil de pourpre harmonise.

Des toits, sous les balcons ouvrés,
Contre la vasque, au bord des tasses,
Les stalactites ont pleuré.

Mais lorsque l'air gelé repasse,
Il jette en un frisson nacré
Son rire grêle dans l'espace.

L'ENCHANTEMENT NOCTURNE

Silence. Respirons les parfums de la nuit.
Ce jardin de saphir est entouré de buis,
Un invisible mur embaumé nous isole
De tout ce qui n'est pas la douceur des corolles,
La douceur du feuillage odorant, la douceur
De sentir l'univers étoilé sur son cœur.
Renversons-nous encor. Silence. Tout repose.
On dirait que le vent cherche à cueillir des roses,
Qu'il est lui-même un fin calice empli de miel;
On dirait qu'un nouvel été fleurit au ciel
Ou que le firmament n'est qu'un miroir. Ivresse !

Goûtons la capiteuse et divine paresse,
Ce bien d'être, la nuit, dans un jardin désert,
Mollement renversés, tout aux parfums de l'air,
Ainsi qu'on le serait au fond d'une gondole.
Ecoutons soupirer longtemps la barcarolle
Qui paraît être enclose au fond de ces parfums :
C'est le chant d'un amour qui n'aurait pas de fin ;
Il semble que la vasque et les cieux en soient ivres.
Suivons la danse des odeurs, écoutons vivre

Leur nudité qui va, couverte de bijoux,
Dénouer près de l'eau de soyeux cheveux roux.
Les rubis, les saphirs jettent des étincelles ;
C'est l'âme des œillets s'en allant en parcelles,
Ce sont les roses sécrétant une liqueur
Où l'on verrait l'azur et la pourpre du cœur.
Voici le sombre héliotrope, la jacinthe
Qui brille et disparaît comme une opale éteinte
Et, soudaine efflorescence de diamants,
La tulipe et le lys au regard trop aimant,
Puis l'améthyste des lilas, la tubéreuse,
Emeraude tropicale et luxurieuse,
Fruit défendu gorgé de sombres élixirs,
Serpent vert qui s'enroule autour des seins, plaisir...
Et voici votre vague, ô jasmins, qui déferle,
S'illuminant du feu nacré de mille perles...
Enfin tous les esprits des orangers touffus
Et mille autres encor, mille aromes confus
Dont le frémissement musical et fugace
Evoque au loin la nuit d'une étrange rosace
Et de glauques accords et des mots jamais dits
Qui nous feraient monter vers de bleus paradis.

HERNAN DE BENGOECHEA.

L'ESSOR
DE LA VIE THÉATRALE ET MUSICALE
EN ALLEMAGNE

—

L'expérience que peut acquérir un homme n'a de valeur qu'autant qu'elle profite à ses concitoyens.

Or, dans les heures tragiques que nous vivons, l'amour de la patrie, le souci de son avenir doivent être nos seuls guides. De même que nous avons su taire nos rivalités intestines, les suggestions pernicieuses de notre égoïsme individuel, pour mieux bander toutes nos forces morales et physiques contre l'envahisseur, de même nous devons, chaque fois qu'il nous est loisible, préparer le relèvement national, jeter les bases de notre renaissance future. Après la lutte, il n'y aura pas que des plaies à panser, il y aura plus à faire. Il nous faudra créer, dans presque tous les domaines, une organisation méthodique et féconde de l'effort. Nous avons été sans doute les victimes d'une agression criminelle; la France pacifique n'avait jamais songé à empiéter sur les droits du voisin. Pourtant nous avons tous senti que, si le crime et la félonie étaient du côté de nos ennemis, il y avait du nôtre une faute inexcusable dont les conséquences nous eussent été funestes, sans notre magnifique sursaut d'énergie : le manque de préparation. Ne nous illusionnons plus ! Nous avons, aujourd'hui où la victoire nous sourit, le devoir d'être sincères. Ce manque de préparation n'était pas seulement militaire; il était social, il était général. Nos finances, notre industrie, notre vie com-

merciale et intellectuelle, rien n'était adapté aux nécessités modernes. Nous croupissions; voilà la vérité, si dure soit-elle. Peut-être n'étions-nous pas coupables; peut-être la plaie que nous portions au flanc, la mentalité déprimante qu'impose le sentiment de la défaite, les effets désastreux d'un traité draconien, avaient-ils empoisonné les sources de notre vitalité nationale, tandis que la victoire brutale avait, au contraire, superbement encouragé nos ennemis.

Mais tout cela appartient au passé. L'aube libératrice luit au bord de l'horizon. Nous saurons être forts et tirer un enseignement précieux des leçons de l'histoire.

Il faut que nous nous entr'aidions tous pour le bien commun. Il faut que l'initiative privée montre aux pouvoirs publics la route à suivre, les essais à tenter.

J'ai vécu vingt ans en Allemagne une vie ardente et fiévreuse. J'estimais alors ce pays pour son travail incessant, pour ses qualités indéniables d'assimilation et d'adaptation. Je l'abhorre aujourd'hui pour le mal qu'il nous a fait, plus encore pour celui qu'il a voulu nous faire. Mais tout ce que je sais, tout ce que j'ai appris, je tiens à en faire profiter les miens. Je désire exciter leur émulation, nourrir leur énergie.

Quand la France veut quelque chose, elle le veut bien, elle le fait encore mieux. Le tout est de s'entendre.

A l'œuvre donc ! Si j'y collabore en montrant à mes compatriotes ce qui s'est fait ailleurs, ma tâche n'aura pas été vaine.

§

I. — LE THÉATRE

Cette étude brève et sans documentation ardue a pour but de montrer ce que les Allemands, grâce à leur méthode et à leur organisation, grâce surtout à leur décentralisation politique, ont obtenu dans le domaine du théâtre.

La question nous intéresse d'autant plus que notre infériorité est aujourd'hui flagrante. Nous avons réussi à isoler l'Allemagne. Il semble donc que nous serions à même de propager l'influence dramatique française dans les pays neutres : Hollande, Suisse, Espagne, pays scandinaves, Etats-Unis. Mais nous n'avons réalisé aucun progrès technique ; nous n'avons rien de vraiment original et nouveau dans la conception

ou dans la réalisation à offrir à l'admiration des étrangers. La soi-disant tradition est devenue de la routine et le triste sort qu'ont eu chez nous les initiatives intéressantes a découragé les novateurs. Ni l'Etat, ni les municipalités ne protègent efficacement le théâtre. Pendant ce temps, Max Reinhardt et l'art scénique allemand,— dont on a commodément nié l'existence ou la valeur, — continuent à alimenter Stockholm, Christiania, Copenhague, Amsterdam, Berne, Bâle, Zürich, sans compter les Etats-Unis où Ordinski, secrétaire de Reinhardt, est en train de réunir le capital nécessaire à l'édification, dans les grandes villes d'Amérique, de succursales du *Deustches Theater* de Berlin.

Le particularisme fécond de la Confédération germanique est une des causes primordiales de l'essor du théâtre chez nos adversaires. Il n'existe pas de ville unique en Allemagne qui « donne le ton ». Toutes les grandes capitales des Etats confédérés ont leur mouvement artistique et littéraire indépendant. Il en résulte une émulation naturelle qui oblige chacun des grands centres à posséder plusieurs théâtres importants, à travailler incessamment au perfectionnement de la mise en scène, de l'éclairage, de l'agencement architectural des salles, au renouvellement des répertoires.

Il est évident que cette concurrence entraîne de grands sacrifices pécuniaires. Les arts, — quels qu'ils soient,— ne se suffisent jamais à eux-mêmes; il leur faut des subsides. La protection des chefs d'Etat leur est indispensable. La renaissance italienne, par exemple, n'a été possible que grâce à l'appui des nobles, des patriciens, des papes et des républiques florissantes. Chez nous, Louis XIV et Napoléon ont étendu leur protection sur le théâtre. C'est leur générosité qui a permis aux auteurs dramatiques, aux acteurs et aux directeurs de donner toute leur mesure.

En Allemagne, il existe à peu près vingt-deux familles régnantes : rois, princes et grands-ducs. Dans chacune de leurs résidences, ces souverains possèdent un ou deux *Hoftheater* (théâtres de la Cour) qui s'assurent la collaboration de peintres, de musiciens et de régisseurs littéraires notoires. Ces théâtres sont directement subventionnés par le Trésor royal ou grand-ducal. La question du déficit n'entre donc pas en ligne de compte. C'est ainsi que l'empereur d'Autriche dépense pour le

Burgtheater et la *Hofoper* plus de quatre millions de couronnes par an. La cour de Bavière attribue à ses trois théâtres (*Hoftheater*, *Residenztheater*, *Prinzregententheater*) plus de deux millions de marks.

Les grandes villes provinciales ou les capitales d'anciens États, telles Hambourg, Cologne, Hanovre, Francfort, Düsseldorf, Breslau, etc., possèdent toutes un *Stadttheater* officiel auquel la municipalité accorde une subvention qui peut aller jusqu'à 1 million de marks et au-dessus. Ces théâtres officiels n'empêchent pas le fonctionnement d'entreprises privées. Hambourg a huit théâtres, Munich neuf, Düsseldorf quatre, Breslau six, Cologne cinq, Dresde huit, Leipzig neuf. Je pourrais multiplier les exemples. Si petite que soit une ville, ne compterait-elle que 30.000 ou 20.000 habitants, elle a son *Stadttheater*; s'il le faut, en commun avec une ville voisine de même importance, comme par exemple Marbourg et Giessen, deux petites universités, où la même troupe joue alternativement. Si, dans une grande ville, un théâtre particulier acquiert un certain renom artistique, la municipalité lui alloue une subvention spéciale, en dehors de la subvention qu'elle donne à son propre théâtre officiel. C'est ainsi qu'à Düsseldorf, le *Schauspielhaus* de Louise Dumont recevait 10.000 marks par an, bien que le *Stadttheater* de cette ville eût une subvention d'un million.

Le grand nombre des théâtres « nés viables » en Allemagne a eu les conséquences suivantes.

D'abord, la possibilité pour les acteurs de talent de se produire, sans être étouffés par la concurrence et de renouveler leur public et leur sphère d'action en se déplaçant souvent ; en même temps, une éducation artistique plus vivante pour les troupes elles-mêmes, à cause de la diversité du répertoire. En Allemagne, on ne laisse jamais, — si ce n'est à Berlin, dans quelques petits théâtres à côté, — une pièce plusieurs fois de suite sur l'affiche. Le changement fréquent de rôle est une gymnastique excellente pour l'acteur.

La deuxième conséquence est le vaste débouché ouvert aux auteurs dramatiques. Une pièce intéressante a des possibilités de diffusion que ne connaissent point les pièces françaises. Tous les théâtres de la Confédération germanique, de l'Autriche-Hongrie et des pays soumis à l'influence allemande,

sont accessibles à la nouvelle œuvre. Cela représente à peu près 150 scènes. Il suffit de jeter un regard sur la carte pour s'en rendre compte. Rien qu'en Allemagne, il y a d'abord les résidences et les grandes villes : Berlin, Munich, Hambourg, Leipzig, Dresde, Stuttgart, Karlsruhe, Francfort, Braunschweig, Weimar, Cologne, Düsseldorf, Brême, Lübeck, Danzig, Kœnigsberg, Breslau, Posen, Darmstadt, Wiesbaden, Barmen-Elberfeld, Mannhein, Mainz, etc., Suivent les innombrables *Stadttheater* des villes un peu plus petites, qui ne sont pas des résidences : Bonn, Heidelberg, Cassel, Nuremberg, Erfurt, Chemnitz, Stettin, Halle, Freiburg in Brisgau, Würzburg, Jena, Frankfurt an der Oder, Rostock, Kiel, etc. Il ne faudrait pas croire que j'énumère ici des villes sans importance théâtrale. Je prends, par exemple, Fribourg en Brisgau. Il y existe un théâtre de la ville, bâti en 1908, qui a coûté 7 millions de mark. Parsifal y a été représenté. Chaliapine, Baclanoff, Caruso sont venus y chanter et, dans les expositions de maquettes et de costumes, à Berlin, Munich, Vienne, ce théâtre a été honorablement mentionné (1). Voulons-nous comparer avec une ville de France de la même importance?

Les différents gouvernements de la Confédération ont stimulé l'émulation des architectes, des peintres et des techniciens en instituant chaque année des concours de plans, devis, maquettes, figurines, etc., avec récompenses et primes.

Dans chaque ville la *Baupolizei* (police du bâtiment) pose ses *desiderata* pour l'édification des nouveaux théâtres. Elle n'exige pas seulement un aménagement pratique de la salle et de la scène, mais encore des installations vastes et hygiéniques pour le personnel. Les water-closets et les loges d'artistes, par exemple, offrent le maximum de confort.

Il est actuellement défendu, en Allemagne, de bâtir un théâtre ailleurs que sur une place libre de tous les côtés ; il ne doit toucher à aucun immeuble. Les anciens théâtres, qui possèdent une concession et ne répondent pas aux formules modernes, se voient peu à peu imposer les transformations nécessaires. S'il le faut, les municipalité leur viennent en aide.

Mais là ne s'arrête pas la surveillance des pouvoirs publics.

(1) Il est dirigé par le Dr Oppler-Legband, ancien directeur de l'école privée de Max Reinhardt, et propagateur de sa réforme théâtrale.

Le gouvernement prend sur lui une certaine responsabilité morale et veut étendre sa protection sur le monde des artistes. Chaque directeur de théâtre non-officiel doit déposer une caution qui assure sa solvabilité. Si ses affaires périclitent, s'il doit fermer, la caution, que personne ne peut saisir, couvre les émoluments du personnel pour une période qui varie de trois à six mois. De cette façon, aucun acteur, aucun machiniste n'est jeté brutalement sur le pavé par la faillite d'une entreprise.

Du reste, les acteurs eux-mêmes, à qui leur nombre donnait une grande importance dans l'empire, ont fait ce que tous les Allemands savent faire en pareil cas. Ils se sont puissamment organisés et la *Bühnengenossenschaft* (syndicat de la scène) a pris une influence considérable sur l'évolution administrative du théâtre.

Cette société, à laquelle sont affiliés contre paiement d'une cotisation tous les acteurs et actrices des empires du centre, élit un président, deux vice-présidents, et tout un bureau pour une période de plusieurs années. Ce fut un *Hofschauspieler* de Vienne, Nissen, qui organisa et dirigea longtemps l'association. Chaque année, une session extraordinaire est tenue dans une grande ville. Les organisations locales envoient un ou plusieurs délégués, suivant leur importance. L'ordre du jour est longuement discuté. Les décisions votées sont strictement appliquées. L'esprit de discipline, inhérent au caractère allemand, assure le parfait fonctionnement de l'entreprise. La *Bühnengenossenschaft* est très riche. Elle assure à tous ses membres atteints par la limite d'âge ou victimes d'une incapacité prématurée, une rente convenable en rapport avec leurs émoluments. Elle a également établi une caisse de chômage, une agence pour faciliter les engagements et une caisse d'épargne qui permet aux acteurs pauvres de vivre sans trop de gêne pendant les mois de relâche.

Mais le grand avantage qu'ont retiré les acteurs allemands de leur ligue professionnelle, c'est le règlement détaillé de leurs rapports avec les directeurs. Ils ont élaboré un contrat modèle dont ils ont imposé la teneur à toutes les intendances (1) et à toutes les directions.

(1) Les *Hoftheater* sont dirigés par des *Intendants*, nommés directement par le monarque.

L'exploitation éhontée du personnel n'est plus possible. Les femmes, par exemple, ne sont plus exposées à toucher des gages dérisoires tout en étant obligées de fournir leurs toilettes de scène et de chercher en dehors de leur métier les ressources nécessaires à leurs dépenses professionnelles. La direction est tenue de les habiller à ses frais.

C'est ainsi que la puissance de l'association a fait triompher les justes revendications des acteurs.

Chaque année, la *Bühnengenossenschaft* publie un *Bühnenalmanach*. Ce livre, luxueusement imprimé, compte plus de 700 pages ; il donne une image saisissante de tout le mouvement théâtral de l'année.

Les villes y sont rangées par ordre alphabétique avec indication de leur nombre d'habitants, des cafés et hôtels recommandés aux affiliés, des journaux locaux, du prix des insertions, de l'avocat de la société, etc. Chaque théâtre est énuméré, avec les noms et les adresses du directeur, des chefs d'orchestre, des régisseurs, souffleurs, machinistes, caissiers, etc., etc. Viennent les détails techniques sur la grandeur de la scène, sur son agencement, sur l'éclairage etc., etc., sur le répertoire, sur les premières importantes de l'année, sur les *Gastspiele* (tournées) qui ont eu lieu sur cette scène au cours de la saison ; enfin l'énumération nominale de la troupe, avec les spécialités de chaque acteur (*Fach*).

Il suffit de feuilleter ce répertoire formidable pour se rendre compte de l'importance du théâtre en Allemagne, et surtout pour constater son emprise sur l'étranger. Il y a des théâtres allemands à Pétrograd, Moscou, Riga, Mittau, Libau, Zoppot, Reval, Odessa, Zurich, Bâle, Berne, Londres, dans toutes les villes des Etats-Unis, jusqu'en Australie et au Canada.

§

Les progrès réalisés par le théâtre en Allemagne peuvent se diviser en trois catégories : d'abord la rénovation architecturale de la salle, ensuite la technique de la scène, enfin l'influence dominante du peintre sur la mise en scène.

C'est Wagner à Bayreuth qui, le premier, a transformé la salle de spectacle. Jusque-là le public venait surtout au théâtre pour voir les autres spectateurs et pour être vu d'eux. Ce qui se passait sur la scène était accidentel ; on n'y prêtait qu'une

attention secondaire. Le grand siècle et le XVIIIe siècle nous avaient imposé cette conception.

Or, Wagner supprime la corbeille. Plus de balcon, plus de galerie. La salle, de proportions régulières et décorée simplement, est construite en plan incliné ce qui assure à chaque spectateur une vue complète et presque identique de la scène. L'orchestre devient invisible; le fondu de la sonorité y gagne : l'attention n'est plus distraite par la gymnastique des musiciens. On introduit l'usage de l'obscurité dans la salle, ce qui concentre le regard sur l'image scénique. Il en découle une discipline salutaire dans le public. L'aspect extérieur du théâtre rompt avec la tradition ; on revient aux lignes géométriques et sévères du temple antique.

Sur la scène elle-même, la technique de l'éclairage, des dessous praticables, du *Schnurboden* (frises praticables), de la mise en place des décors, se perfectionne peu à peu. L'ingénieur Lautenschläger, attaché aux *Hoftheater* de Munich, que dirigeait alors l'infatigable intendant Ernst von Possart, réalisa les premières innovations. L'usage de la scène tournante, qui permet les rapides changements de décors et des effets de perspectives inédits, se généralise en Allemagne. Le *Kuppelhorizont* (coupole d'horizon) assure aux plein-airs un ciel circulaire libre, sans raccords visibles, avec une scala de lumière progressive. Les rampes deviennent complètement invisibles et ne limitent pas désagréablement l'image scénique (1).

Au point de vue artistique, la plus grande réforme est la coopération plus active des peintres à la vie scénique. Le peintre n'est plus simplement chargé de brosser des décors ou de dessiner des costumes, modifiés ensuite par le goût plus ou moins douteux des interprètes. On lui donne une œuvre à concevoir totalement d'après le texte. C'est à lui de fixer tous les détails visuels de la mise en scène. Il s'occupe donc de la régie, de l'éclairage, de l'ameublement, du décor et du costume. Il acquiert ainsi peu à peu une science profonde des effets scéniques et décoratifs. C'est un champ nouveau ouvert à son activité. Il crée des tableaux animés. Cette intrusion de l'élément pictural dans la vie du théâtre a révolutionné la

(1) Dans nos théâtres, par exemple, les premiers rangs de l'orchestre n'aperçoivent les personnages qu'à partir des *genoux*. La rampe de devant et l'odieuse boîte du souffleur leur suppriment les jambes.

scène et l'art dramatique allemand. Il en est sorti toute une école de « peintres de théâtre », qui exerce une influence incontestable sur l'éducation du sens artistique chez le spectateur.

Les professeurs Urban et H. Leffler, à Vienne, Zeschka, à Hambourg, Orlik et Ernst Stern, à Berlin, chez Reinhardt, Fuchs, Erler, Th. Heine, à Munich, etc. ont à leur disposition de grandes scènes aux ressources et aux moyens illimités pour réaliser leurs intentions. On crée la *Reliefbühne* (scène en relief), le décor stylisé, où de simples rideaux à motifs décoratifs, harmonisés avec les personnages, interrompent les images scéniques plus fouillées.

Chaque grand théâtre s'augmente d'ateliers privés de peinture, d'orfévrerie, d'ébénisterie, de couture, de cordonnerie, etc., où un personnel exercé réalise les intentions du peintre, sous sa direction.

C'est, du reste, grâce aux sacrifices consentis par les princes régnants ou par les municipalités que toutes les tentatives intéressantes deviennent possibles et que l'Allemagne attire à elle et absorbe les individualités étrangères, capables d'aider à l'essor artistique du pays.

Isidora et Elisabeth Duncan fondent aux environs de Darmstadt, avec le concours du grand duc de Hesse-Darmstadt, une école de danse. Un grand architecte édifie le palais ; un jardinier décorateur dessine le parc ; des peintres collaborent à l'enseignement, entre autres un de nos compatriotes, Grandjouan. Ils créent un cadre décoratif où évolue la grâce des jeunes élèves.

Jaques-Dalcroze trouve à Hellerau, aux environs de Dresde, la possibilité de réaliser en grand style ses méthodes d'éducation rythmique. Salzmann, élève de l'Ecole royale des Beaux-Arts de Munich, y ajoute un souci parfait de la ligne et de la couleur.

Ces essais successifs ont une répercussion naturelle sur l'évolution du théâtre et sur son perfectionnement.

Le nombre croissant des théâtres, l'activité de chaque grande scène, le développement continuel du sens scénique, agissent par contre-coup sur le répertoire et sur la littérature dramatique.

La production autochtone ne suffit pas à alimenter la scène

allemande (1). Elle devient donc éclectique et s'assimile tout ce que l'étranger produit d'intéressant.

C'est ainsi que peu à peu s'avère le caractère tentaculaire du théâtre allemand, — corollaire inévitable de l'essor économique de l'empire et de son emprise sur les peuples voisins.

Il existe au nord de l'Europe des nations qui ont eu de grands écrivains dramatiques, mais qui ne peuvent les exploiter suffisamment, soit que leur langue soit peu répandue en Europe, soit que l'affluence des étrangers y soit très réduite. C'est le cas des pays scandinaves et de la Russie, par exemple. L'Allemagne incorpore à sa vie théâtrale Ibsen, Björnson, Strindberg, Tolstoï, Gorki ; elle fait peu à peu siennes leurs œuvres ; elle les popularise en les imposant de façon régulière à chacune de ses villes. Elle met au service de leur interprétation toutes les ressources de sa science théâtrale.

Sans contredit, c'est en Allemagne qu'on joue aujourd'hui le plus souvent et de la manière la plus parfaite Ibsen et Shakespeare. S'il est vrai que le théâtre est un moyen de propagande, on peut s'imaginer l'instrument dont disposent nos ennemis ; ils savent s'en servir. Il faut ajouter que l'allemand est la langue qui traduit de la manière la plus exacte les œuvres nordiques et anglo-saxonnes et qu'il est actuellement parlé par plus de cent millions d'hommes...

Cet éclectisme, joint à la protection efficace des pouvoirs publics, permet aux directeurs de théâtre de donner à leurs spectacteurs les œuvres les plus diverses. Ce sont de grands théâtres allemands qui ont accueilli les premiers Maeterlinck, Claudel, André Gide, combien d'autres, et non de grandes scènes françaises...

Telles sont, de manière succincte, les constatations générales que fournit l'étude du théâtre en Allemagne.

A côté des progrès techniques, de la réforme architecturale, de l'influence picturale, de l'organisation du personnel, du rôle bienfaisant joué par le particularisme germanique, des encouragements constants des gouvernements confédérés, il y aurait sans doute encore à s'occuper de la mentalité du spec-

(1) Elle est, du reste, peu intéressante et les seuls auteurs dramatiques modernes de quelque valeur sont Gerhardt Hauptmann et Frank Wedekind.

tateur allemand qui a appris à respecter l'art et à aller au théâtre pour s'instruire, tout au moins pour écouter. Cette mentalité, qu'il serait trop long d'analyser ici, est surtout la résultante de l'ambiance et des buts précis poursuivis par ceux qui dirigent le mouvement théâtral. Le public est partout malléable: il se laisse guider lorsqu'il sent une main ferme, une directive puissante. Quant à l'influence étrangère et à l'admission de la pensée des autres races sur les scènes nationales, jamais l'originalité d'un pays ne s'en est ressentie. Au contraire, les périodes les plus grandes de notre histoire artistique et littéraire sont celles où nous avons su le mieux nous assimiler la nourriture intellectuelle venue du dehors. La vie des peuples est faite d'échanges.

L'Allemagne a mieux accueilli que nous nos réformateurs et nos novateurs. Antoine et Lugné-Poe ont été compris et populaires en Allemagne ; ils y trouvèrent le succès moral et matériel. Pourquoi furent-ils moins heureux chez nous ? La faute n'en est pas au public, mais à notre manque d'organisation. Puisse la victoire nous enseigner la valeur de cette précieuse qualité, sans laquelle les efforts les plus valeureux n'aboutissent pas.

§

II. — LA SALLE DE CONCERT

Pour se rendre compte du rôle prépondérant que joue la salle de concert dans la vie artistique de l'Allemagne, il suffit de jeter un coup d'œil le dimanche matin, en hiver, sur l'un des grands quotidiens de Berlin, le *Berliner Tageblatt* ou le *Lokalanzeiger*, par exemple.

Ce jour-là, les grands impresarios ont l'habitude de grouper sous leur firme et d'annoncer au public, dans la partie réservée à la publicité (*Konzert-Anzeiger*), les *Veranstaltungen* (soirées organisées) de la semaine qui va s'écouler. Hermann Wolff, Jules Sachs, Robert Sachs, Norbert Salten, Emil Gutmann, etc., ont retenu un an à l'avance, — à cause de la concurrence croissante, — toutes les salles disponibles de la métropole. Contre des cachets élevés, ils ont engagé tous les artistes notoires ; ils se sont assuré la collaboration de ceux qui, moins connus, ont intérêt à se produire à leurs frais devant le public de Berlin. C'est ainsi que la nomenclature

détaillée des concerts de chaque semaine remplit à peu près sept à dix pages du journal.

Du reste, la salle de concert n'est pas exclusivement réservée à la musique. Elle accueille tout ce qui ne ressortit pas au cadre du théâtre. Les grands organisateurs de concerts ont donc à s'occuper également de tous les domaines artistiques et et littéraires. En dehors des *Dirigenten* (chefs d'orchestre) comme Eugen d'Albert, Leo Blech, Oskar Fried, Humperdinck, Ferdinand Löwe, Hans Pfitzner, Max Reger, Max von Schillings, Stavenhagen, Ernst von Schuh, Siegfried Wagner, Richard Strauss, Felix von Weingartner, Bruno Walther, Arthur Nikisch, etc., etc., qui parcourent continuellement l'Europe centrale, l'Amérique, la Russie et l'Angleterre, pour diriger les grands concerts symphoniques institués dans chaque ville,— si petite soit-elle, — en dehors de ces notoriétés musicales, le *Konzertarrangeur*, comme on l'appelle là-bas, s'adresse également aux trios, aux quatuors, aux virtuoses de piano et de violon qui se mettent parfois à deux ou trois pour interpréter des sonates, tels d'Albert et Burmester, Lamond et Hubermann, Mayer-Mahr-Grünfeld, Reger et Schnirlin, etc. Viennent ensuite tous les virtuoses individuels : pianistes, violonistes, violoncellistes, harpistes, joueurs de clavecin et d'épinette, les chanteurs et cantatrices (*Liederabende*), les interprètes de la chanson populaire dans tous les pays, les danseuses artistiques (Isadora Duncan, Rita Sachetto, les sœurs Wiesenthal, Ruth Saint-Denis, etc.), les musicographes conférenciers (Dr Max Burchkhardt, Albert Friedenthal, Dr Leopold Schmidt (critique du *Berliner Tageblatt*), Prof. Henry Thode), les grands récitateurs qui lisent eux-mêmes leurs œuvres (Wolzogen, Wedekind, Hauptmann; Dehmel, Arno Holz, Herbert Eulenberg, Hanns Heinz Evers, Ludwig Fulda, etc.), les critiques et les savants qui parlent de littérature, de philosophie, d'économie politique, d'art, etc., les astronomes, les explorateurs (Sven Hedin, par exemple, a gagné 25.000 marks dans un hiver grâce à ses conférences à travers l'Allemagne).

Le champ est vaste, comme on le voit. On y constate le même esprit méthodique et organisateur qui préside à l'activité de tout l'empire.

La décentralisation confédérative permet à chaque ville de

développer un maximum d'effort : c'est une émulation qui se répercute à travers toute l'étendue du territoire et qui gagne peu à peu les pays soumis à l'influence de l'empire. L'initiative privée (sous forme de sociétés par action, présidées par des patriciens les plus en vue, sous le protectorat des princes), ainsi que l'appui officiel des municipalités et des cours régnantes ont progressivement pourvu à l'édification des salles nécessaires; grandes salles avec estrade et orgue pour les orchestres importants, salles plus petites pour la musique de chambre, les *Liederabende*, les conférenciers et les virtuoses.

Chaque grand centre d'Allemagne et d'Autriche possède un nombre de salles qui suffit à ses besoins. A Berlin, par exemple, il y en a quinze :

Grosser Konzertsaal der Philarmonie (3000 places)
Beethoven-Saal (1000 places)
Oberlicht-Saal der Philarmonie (400 pl.)
Singakademie (1300 pl.)
Blüthner-Saal (1200 pl.)
Klindworth-Scharwenka-Saal (600 pl.)
Bechstein-Saal (500 pl.)
Choralion-Saal (400 pl.)
Künstlerhaus (500 pl.)
Grosser Saal der Kgl. Hochschule (Conservatoire royal) (1000 pl.)
Kleiner Saal « « (500 pl.)
Grosser Saal in Architektenhaus (400 pl.)
Kleiner Saal « « (200 pl.)
Harmonium Saal (200 pl.)
Meister-Saal (300 pl.)

Dès le mois de septembre, il est presque impossible d'en trouver une seule qui soit libre pour le courant de la saison. C'est ce qui explique la moyenne de dix à quinze concerts par soir à Berlin. Mais il n'y a pas que Berlin. Breslau possède quatre salles, Dresde dix, Francfort sept, Hambourg huit, Leipzig douze, Munich huit, Vienne neuf. L'énumération serait trop longue.

Chaque ville tient à posséder un grand orchestre symphonique, afin de pouvoir interpréter par ses propres moyens les œuvres importantes, sous la direction des grands *kapellmeister*. Ici, l'organisation des musiques militaires joue un grand

rôle. Les musiciens militaires sont tous des artistes de métier, sortis des conservatoires. Ils jouissent de la plus grande liberté; ils ont le droit de s'habiller en civil et de faire partie des orchestres d'opéra et des orchestres symphoniques. Ce ne sont pas des soldats, en un mot. Chaque régiment possède une musique qui est un peu composée comme celle de notre garde républicaine. Grâce à cet apport, toutes les villes à garnison (Dieu sait si elles sont nombreuses) sont en mesure de réunir un orchestre homogène et durable, à la tête duquel on met un *kapellmeister* de réputation. Si l'on considère à la fois les grandes municipalités généreuses, les nombreuses cours régnantes, les orchestres symphoniques et les opéras d'Allemagne, on se rendra compte du champ ouvert à l'activité des grands musiciens; elle peut s'exercer largement et dans des conditions pécuniaires avantageuses. Dans chaque ville provinciale, les grands magasins de musique (*Musikhandlungen*), où afflue régulièrement le public, se chargent d'organiser les concerts et les soirées. Ils annoncent dans les journaux locaux leur programme du mois; ils exposent dans leur devanture les photographies et le matériel nécessaire. Ils vendent enfin les billets et possèdent un plan de l'agencement des salles pour que le public choisisse ses places. Les billets de théâtre et de concert sont également vendus soit dans des kiosques municipaux concessionnés (comme à Munich), soit dans les grands magasins (Wertheim à Berlin) soit dans les *Reisebureaux* (sorte d'agences Cook) où les étrangers ont coutume de s'adresser.

Toutes les cités allemandes possèdent donc leurs grandes *Musikalienhandlungen* où se concentre la vie musicale et artistique de la ville : Bote et Bock, à Berlin, Joh. Aug. Böhme, à Hambourg, B. Firnberg, à Francfort, F. Ries à Dresde, Alfred Schmid Nachfolger, Otto Bauer, à Munich, Soldan, à Nuremberg, Guttmann, à Vienne, Pabst, à Leipzig, etc., etc. Je cite au hasard de la mémoire.

Ces maisons servent d'intermédiaire entre les artistes et le public. Elles préparent un an à l'avance la saison musicale et littéraire ; elles engagent les virtuoses, les chefs d'orchestre, les récitateurs, les auteurs. Grâce à elles, l'artiste va d'une ville à l'autre sans difficultés et sans à-coups.

En outre, les organisateurs de concerts ont l'habitude de

publiër chaque année un agenda où ils réunissent les renseignements les plus précieux sur la composition des orchestres de chaque ville, sur le nombre des salles disponibles, sur leur contenance, sur le prix de location, sur les frais de publicité et d'affichage, sur les programmes des saisons précédentes, sur les hôtels où des conditions spéciales sont assurées aux artistes en tournée, etc.

Les grandes fabriques d'instruments qui abondent en Allemagne, (Bechstein, Blüthner, Ibach, Perdux, Feurich, Steinweg, Steinway, Kaim, Perzina, etc.) soutiennent le mouvement à leur tour, en construisant des salles qui portent leur nom. La location en est minime. Au besoin, les frais sont mis au compte de la réclame pour la firme, qui fait ainsi affluer chez elle un public où elle peut trouver des acheteurs.

De son côté, une grande partie du public n'a pas tardé à s'organiser concurremment, afin de supprimer les intermédiaires inutiles et coûteux entre lui et l'artiste (1), afin aussi de fixer lui-même le genre, le détail et la répartition de ses distractions intellectuelles au cours de l'année. C'est surtout le cas des petites villes où, faute d'impresarios locaux, de *Musikhandlung* entreprenante, la clientèle s'unit en sociétés privées. Mais ces *Musikvereinen*, *Tonvereinen*, *literarische Gesellschaften*, *Kunstvereinen*, etc., existent aussi dans les plus grands centres, l'Allemand aimant beaucoup à s'associer. Ces sortes de coopératives créent un mouvement artistique privé. Elles comptent parfois jusqu'à sept à huit mille membres qui payent une cotisation annuelle. Pendant l'été, la *Vorstandschaft* (présidence, comprenant un président, deux vice-présidents, un caissier, un secrétaire) prépare le programme de l'hiver, dix ou douze soirées éclectiques : concerts symphoniques, musique de chambre, *Liederabende*, danse, récitation, etc. Un programme élégamment imprimé donne les dates des soirées et les salles où elles ont lieu ; il est envoyé, en septembre, à tous les membres, qui peuvent retirer leurs billets au siège de la société, contre paiement d'une somme minime. Il n'y a donc pas de vente publique de billets, aucun frais de réclame. Les artistes sont engagés par correspondance contre

(1) C'est ce qu'ont fait aussi avant la guerre les artistes eux-mêmes. On m'offrit la présidence d'une société qui avait pour but d'aider les débutants, de les protéger contre l'exploitation des grandes agences, qui leur font payer les salles, la réclame et l'affichage plus chers qu'il ne faut.

un cachet fixe, qui varie, suivant la ville et la notoriété de l'artiste, de 300 à 2000 marks. La presse est invitée et publie un compte-rendu détaillé de la soirée. Il existe en Allemagne 350 sociétés de ce genre.

Il est clair que l'architecture de la salle de concert a été influencée par l'essor de la vie musicale. On a essayé de réunir dans les édifices modernes toutes les commodités. On a surtout étudié la question de l'éclairage, qu'on atténue peu à peu pour permettre à l'attention de se concentrer (1). Rien n'est plus odieux, par exemple, que d'écouter du Chopin dans une salle fastueuse, éclaboussée de lumière.

Dans l'Allemagne du Nord, les temple protestants se transforment plusieurs fois par an en salles de concert ; c'est là que les *Bachvereinen*, etc., donnent leurs auditions de musique religieuse l'après-midi.

A Berlin, où l'énorme concurrence triple les exigences du public, quelques *Konzertarrangeurs* ont introduit la coutume des *Elite-Konzerte*. L'impresario retient la grande salle de la Philharmonie, qui contient 3000 personnes, et engage pour la même soirée trois ou quatre grands artistes ; un pianiste, une cantatrice, un violoniste ; les combinaisons sont multiples. De cette façon, pour un prix unique et dans une même séance, le public peut entendre trois ou quatre grandes individualités artistiques différentes, ce qui rompt la monotonie d'un programme exécuté par une seule personne. La grandeur de la salle et la possibilité de recettes qui en découle permet à l'arrangeur de payer à chacun des artistes le même cachet que ce dernier a l'habitude de recevoir pour ses soirées individuelles.

§

Il est une question primordiale qui trouve ici sa place comme conclusion naturelle au mouvement artistique, littéraire et théâtral de l'Allemagne, c'est la question de la presse.

L'importance du journalisme n'est mise en doute par personne. Le quotidien reste — en dépit de toutes les critiques — l'informateur et l'éducateur du public. S'il est vrai qu'il reflète parfois la mentalité d'un peuple, ce n'est qu'une conséquence

(1) La plupart des salles modernes sont munies d'une *Oberlicht* (lumière d'en haut). La source lumineuse est invisible; elle agit par réverbération sur le plafond et son intensité peut être réglée à volonté.

inévitable, mais ce n'est pas là son rôle, qui doit être actif avant tout.

Aucun effort national, aucun travail utile, aucune réforme nécessaire, aucune émulation féconde n'est possible si la presse, consciente de ses devoirs, ne soutient pas de toutes ses forces l'initiative privée ou publique. Rien de ce qui a trait à l'activité intellectuelle de la nation, de la ville, ne doit lui échapper. Il faut qu'elle s'en occupe avec *compétence* et *impartialité* (autant que l'impartialité est humainement possible). En tout cas, la question malpropre de *boutique* ne doit jamais entraver les fonctions de la critique.

En Allemagne, le journal se scinde en deux parties distinctes : la partie rédaction et la partie publicité ; elles ne se pénètrent pas. Entre les deux, il y a *encore* une cloison étanche. Je dis *encore*, parce que les organismes sociaux, comme les organismes humains, s'intoxiquent à la longue. Il est possible que cet âge d'or n'ait pas éternellement duré chez nos adversaires. Je connais des scandales à Berlin et ailleurs, dans ce domaine. Toutefois ils demeurent des exceptions. La conception du rôle de la presse est saine.

Quand un jeune poète publie une œuvre, quand un jeune virtuose donne un concert, quand un théâtre, si humble soit-il, affiche une première, la rédaction en fait part au public ; cela n'a rien à voir avec la publicité payante. Il serait injuste de ne pas souffler mot d'un événement intéressant, parce que les organisateurs ou les promoteurs n'ont pas le moyen d'insérer. Le journal allemand estime qu'il doit tenir ses lecteurs au courant de ce qui se passe dans le monde. De même, chaque rédaction réserve le bas de ses pages aux feuilletonnistes qui, chaque jour, chacun à son tour, commentent, d'après leurs compétencss spéciales, tout ce qui a trait à la musique, au théâtre, à la littérature, aux Beaux-Arts, aux sciences, etc.

Le débutant — qui sera peut-être le grand homme de demain — trouve donc dans la presse un appui naturel. On ne l'ignore pas ; on note ses efforts, on enregistre son activité ; on le blâme, on l'encourage, à tort peut-être, mais enfin, on le prend au sérieux, on s'occupe de lui.

Le plus petit journal de province ressemble — sous ce rapport — au plus grand quotidien de Berlin ou de Munich.

Tout comme lui, il a ses rubriques spéciales; on y traite, avec intérêt et savoir, les manifestations artistiques locales.

Ce principe est une force.

Faut-il s'étonner à présent que le public allemand soit si bien au courant des questions musicales, littéraires, artistiques à l'ordre du jour ? Qu'il s'intéresse au livre, au théâtre, à la salle de concert? Qu'il connaisse et accueille les étrangers célèbres ?

C'est en grande partie sa presse qui en est cause.

De par son organisation, le journal allemand a travaillé puissamment à l'essor de l'empire. Tout s'enchaîne, tout se tient dans l'organisme social d'un peuple.

A Berlin, j'étais mieux au courant de ce qui se passait d'intéressant, de *vraiment intéressant*, en France que si j'avais vécu à Paris même. Il me suffisait de lire chaque semaine la longue lettre si bien documentée du correspondant parisien du *Berliner Tageblatt*. Les journaux français que je parcourais ne me renseignaient que sur les scandales.

Il est vrai que le correspondant à Paris d'un grand journal allemand est payé 30.000 francs par an. Pour ce prix, on peut avoir un homme de valeur. En tout cas, on lui donne non seulement les moyens de se documenter et de tenir son rang, mais encore on lui réserve la place nécessaire dans le journal.

C'est ainsi qu'on savait tout ce qui se passait chez nous, là-bas : les efforts intéressants des petits théâtres, le mouvement des cénacles littéraires et artistiques, les manifestations musicales, etc.

Investigatrice, la Presse enregistrait tout. N'est-ce pas là sa raison d'être ?

Nous autres, nous éprouvions un chatouillement mesquin d'amour propre à nous sentir ainsi étudiés, épiés, — quand nous le savions —, mais nous continuions à vivre derrière notre muraille de Chine, dans l'ignorance candide de ce qui se passait chez nos voisins.

Il a fallu cette guerre pour nous ouvrir les yeux, et pour donner à ceux qui *ont vu* le droit de raconter tardivement ce qu'ils savent.

MARC HENRY.

UNE MÈRE

> Parce que je sens que là-haut dans les cieux,
> Les anges, quand ils se parlent doucement à l'oreille,
> Ne trouvent pas parmi leurs termes brûlants d'amour
> D'expression plus fervente que celle de « *Mère* ».
>
> EDGAR POE.

Depuis trois ans, j'avais perdu mon père, un homme bon, faible aussi, qui m'a laissé surtout le souvenir d'une entière soumission à ma mère. Celle-ci faisait un séjour annuel à Logny, petit village des Ardennes où elle était née, où nous possédions quelque bien. Pour que mes études ne fussent point interrompues, elle me laissait alors à Paris avec une pension modeste et sous la sauvegarde de nos amis Tixier.

Combien je souffrais alors ! Il est une sorte de gêne qu'éprouve l'étranger, témoin de scènes intimes et tendres. Ses hôtes croient le flatter, lui prouver de l'amitié, de l'adoption en ne se contenant pas devant lui. Bien plus, leur tendresse se fait mièvre. Ils semblent dire : « Voyez comme nous nous aimons, comme nous savons nous aimer ; enviez-nous, bon ami... que nous aimons bien aussi... » Comme ils se trompent pourtant sur la nature du sentiment qu'ils lui inspirent, et combien ne seraient-ils pas fâchés d'être à sa place !

Chez les Tixier, ces scènes ne m'infligeaient pas seulement de la gêne. Elles me faisaient réfléchir en me comblant de regrets.

Mon enfance avait été sévère et roide. Depuis cet âge pourtant si sensible, mais qui ne laisse nulle trace dans une mémoire trop tendre encore, j'avais été élevé sans cette douce et enveloppante chaleur que dégage le cœur d'une vraie mère, et

qui fait à l'enfance comme un rempart d'amour au seuil de la vie, et la dérobe. J'avais eu tous les soins nécessaires, certes; mais comme ceux que donnent anonymement, dans les écoles maternelles, des mains rétribuées.

Ma mère était peu patiente, parce qu'un cœur stérile est plus nerveux, et souvent des gifles sanctionnaient mes infractions les plus légères.

Je pensais que c'était ainsi qu'il en devait être, et qu'un grand amour se cache nécessairement sous un grand châtiment.

Cependant j'enviais la liberté de certains camarades de jeu, ou des enfants que je voyais chez des amis de mes parents. Combien j'aurais été rudoyé à leur place ! Mais comme ma mère affirmait en rentrant chez nous : « Ah ! que leurs enfants sont mal élevés ! » j'entendais que mon jeune destin, quoique plus dur, était dans les bonnes règles.

Cependant, avec les années, j'éprouvais que je n'étais point aimé de ma mère comme tel ou tel de mes camarades semblait l'être de la sienne. Que celui-ci était caressé ! Pourquoi l'appelait-on : P'tit Nan, puisqu'il se nommait Fernand ? Et pourquoi la mère d'un autre, qui m'avait enmené chez lui, l'avait-elle sans raison serré contre elle si longtemps, si longtemps, sans presque s'apercevoir de ma présence ? Lui, s'était dégagé sans surprise, comme habitué à ces effusions ; moi, pour la première fois, un sentiment lourd de désir inconnu m'avait fait venir des larmes.

Peu à peu, loin de me durcir, j'étais devenu plus sensible et moins expansif. Dans le trouble que jette en une jeune âme l'éclosion des sensations inéprouvées : les surprises, les joies, les tristesses, surtout, les tristesses infinies et peureuses de l'âme qui s'ouvre sur l'incompréhensible ; à ces heures de la vie où les bras d'une mère sont le seul refuge, j'aurais éprouvé une invincible pudeur à me confier tout à coup à la mienne. Je sentais qu'elle m'eût repoussé sans comprendre. Autour d'elle nulle chaleur, nul orbe de tendresse.

Nos amis Tixier m'aimaient bien. Ils me connaissaient depuis l'enfance. Monsieur Tixier avait été de tout temps l'associé de mon père dans une grande administration agricole. Les relations entre nos deux familles étaient celles d'une amitié parfaite et nous passions ensemble nos vacances à la campagne

ou au bord de la mer. Mais quoique je n'entendisse jamais de discussions sur ce sujet, ils ne devaient point être d'accord sur l'éducation de leurs enfants.

Dans ces périodes de liberté, je voyais mes amis tous les jours ; mais je rentrais bien avant eux à la maison. D'ailleurs leur caractère était, par suite de leur éducation, bien différent du mien. J'allais cependant plus naturellement vers Fernand Tixier que plus de mélancolie faisait plus doux.

Nous fîmes ensemble nos études, et nous allions avoir dix-huit ans lorsque, pour récompenser leurs fils, à la suite d'examens heureux, les Tixier leur offrirent un voyage en Italie. C'était pendant un séjour de ma mère à Logny. Devant mon regret de ne point partager une faveur que j'avais également méritée, on décida d'écrire à ma mère pour tenter de l'obtenir. Elle accepta.

— « Vous voyez bien, me dit Madame Tixier, je vous dis que votre mère vous aime plus que vous ne le pensez. Sa nature est ainsi. Elle n'est pas expansive, c'est une âme renfermée. »

Je n'analysai point. Tant de fois j'y avais réfléchi sans comprendre ; j'en avais tant souffert ! Mais maintenant j'étais tout à la joie d'un voyage dans le pays des merveilles. J'évoquais déjà des monuments augustes, des ruines où toute la majesté et la grandeur de l'inspiration polythéiste est demeurée. Je me voyais avec mes amis, libre dans la campagne romaine... Nous partîmes.

Mais nous étions trop jeunes pour saisir le charme particulier de l'Italie dont un auteur a dit qu'il n'y a presque rien à voir avec les yeux, mais tout à sentir avec l'âme.

Faut-il encore que cette âme soit appesantie d'une expérience de la vie qui explique et intensifie le sentiment de la grandeur des beautés survivantes.

La jeunesse s'exalte sous la pureté des ciels et dans les soirs embaumés. Elle est trop sentimentale pour prêter de sa vie à des héros morts.

A vingt ans, on croit avoir tout compris. On ne s'étonne plus de rien que de soi-même. Les passions créent un bouleversement intérieur inexprimable dont la force empêche qu'elles se canalisent et se résorbent en idées.

Nous n'avions compris l'Italie que sentimentalement.

Il y a une nostalgie qui participe à l'idée complexe de Patrie

et qui n'est qu'un souhait de retour à des habitudes dont nous n'avons pas encore su nous affranchir. On devient casanier sans profit moral en s'entourant d'une légion de choses qui, au nom de « Souvenirs »,nous gouvernent, nous oppriment,et enchaînent certains de nos sentiments qui ne tendent qu'à être libres pour s'élever.

J'avais sur mes amis cette supériorité de n'être sollicité par rien en dehors de mes sensations directes et présentes.

Je vois encore mes deux compagnons : Alexandre Tixier, un grand garçon distingué, aimant à discourir et à philosopher. Il avait des raisonnements qui nous paraissaient profonds parce que leur naïve logique s'embarrassait de mots et de phrases recherchés. Son frère Fernand était moins raisonneur, plus spontané, et d'un cœur qui me semblait plus chaud; un cœur de larmes.

Ils pensaient au retour sans déplaisir. Ils regrettaient sans cesse que leur famille, leur mère surtout, ne fût point associée à nos joies.

Moi, je pensais à une mère douce, grave, aimante, qui eût été un peu une amie respectée ; de ce respect qui est comme le soin pieux qu'on apporte à un amour nécessaire.

J'en voulais à la mienne de me méconnaître, de se désintéresser de moi. J'avais une nature craintive et une tendance à me diminuer qui ne peut être, à cet âge, un surcroît d'orgueil, et en considérant mes camarades, je me jugeais équitablement digne de quelque tendresse. Cela provoquait en moi des révoltes sourdes, inexprimées...

Nous étions à Venise, après avoir visité Rome, Naples et Florence. Sous le soleil ardent d'un ciel plat, la Place Saint-Marc était bariolée, sans mouvement, et un peu triviale comme une carte postale coloriée.

Un jour... un jeudi ou un vendredi... qu'importent d'ailleurs ces détails, puisque ce récit est véridique, un jour d'août, nous marchions sans but, sous les arcades où s'abritent les petites boutiques sans luxe qui rappellent celles du Palais Royal de Paris. Nous venions d'apprendre qu'un terrible accident jetait le deuil sur la ville. Un bateau rempli de voyageurs, de touristes, venait de sombrer dans le grand canal. Plus de cinquante personnes avaient péri. Des voiles noirs étaient tendus à la devanture des cafés, des magasins...

Je me souviens de l'affolement de Fernand et Alexandre à la pensée que cet accident, publié dans les journaux et reproduit par les feuilles françaises, inquiéterait leurs parents s'ils n'étaient avertis aussitôt par un télégramme. Il fallut courir à la poste sans tarder.

Je ne sais ce qui se passait en moi. Je les trouvais puérils, et c'est avec un double sentiment d'ironie et de tristesse que je répondis négativement à Fernand Tixier qui me pressait de rassurer aussi ma mère. Nous reprîmes ensuite notre promenade, nous informant de l'accident, achetant des journaux.

C'est là qu'une pensée criminelle vint me solliciter âprement. Je l'exécutai, hélas! sans conscience, poussé par tout ce qu'il y avait en mon cœur d'amour filial refoulé, de tendresse désirée. — Faire croire à ma mère que j'avais succombé dans l'accident en lui envoyant, au nom des fils Tixier, une dépêche l'informant de la catastrophe à laquelle eux-mêmes auraient échappé miraculeusement.

Allais-je mettre mes amis dans la confidence de cet acte? Avaient-ils observé ma mère? Avaient-ils été touchés de sa dureté? Allaient-ils comprendre?... Jamais ils n'admettraient ce qui, à leurs yeux, serait une indigne cruauté.

Je feignis donc des regrets de n'avoir pas envoyé de dépêche et les quittai précipitamment après leur avoir donné rendez-vous sur la place, près du Campanile.

A la poste, j'hésitai longtemps et déchirai plusieurs feuilles avant de trouver un texte qui me parût frappant et vraisemblable. Je le signai du nom d'Alexandre Tixier et le donnai à l'employé qui compta les mots distraitement et prit l'argent sans même lever les yeux vers moi.

Le geste de jeter une lettre à la poste ou d'y remettre un télégramme nous laisse presque toujours l'indéfinissable angoisse de l'irrémédiable, surtout lorsque nous y avons mis de notre cœur ; car la précision et la sécheresse des mots écrits trahissent davantage nos sentiments que notre pensée.

J'éprouvai une violente et soudaine impression de remords et retournai plusieurs fois sur mes pas avant de rejoindre mes amis. J'avais conscience d'avoir accompli un acte grave, mauvais ; cependant je me disais qu'il pouvait m'éclairer enfin. Je saurais dans la suite me faire pardonner.

Je ne sais si, à ce moment, ce fut une sourde rancune ou

un désir d'amour qui me guida. J'étais trop ému et ne parlai à mes amis ni de la dépêche, ni de ma mère.

Maintenant j'étais impatient comme eux. Je voulais rentrer. Savoir... Que ma mère fût calme ou folle d'inquiétude, elle voudrait tout apprendre, elle rentrerait à Paris, et s'étonnerait si mes amis n'y revenaient pas aussitôt, frappés par cette catastrophe. Nous devions rentrer le surlendemain, après avoir visité Milan. Je ne me souviens pas de cette ville, tant j'avais la hâte du retour. Mes amis ne comprenaient rien à ma nervosité, à mon brusque changement.

Nous prîmes le train pour Paris. Pendant tout le voyage je songeais à l'émotion causée à ma mère. « Quand je l'aurai là, tout à coup devant mes yeux, je saurai lire enfin la vérité sur son visage. » Aurait-elle un cri ? Une pâleur ? M'ouvrirait-elle enfin les bras dans un élan que je ne lui connaissais pas ? Resterait-elle muette, dans la seule éloquence d'un cœur qui ne sait rien imprimer aux gestes ? « Il est impossible qu'elle ne soit pas émue, elle m'aime au moins égoïstement; mais ce n'est pas ce que j'attends. Je veux en une minute, en moi, en elle, un cri de rédemption, une déchirure qui me montre enfin son cœur. »

J'imaginais mille scènes, pleines de la plus profonde émotion. Allais-je gagner une mère par une perfidie, et me pardonner ainsi à moi-même ?

Comme ce voyage me fut pénible... Quand l'esprit ne sait plus discerner et dire les troubles du cœur, les meilleurs amis deviennent étrangers. Il y a des émotions si subtiles que seule une âme féminine peut les saisir. Elle seule sait entendre l'accompagnement des mots à travers leur rudesse.

Je m'étonnais d'avoir vécu si calme pendant tout ce séjour en Italie. Moi qui avais reproché à mes amis une agitation que je ne partageais pas alors, comme je les trouvais paisibles maintenant ! En les considérant, j'oubliais presque ce qui causait mon trouble.

Ainsi, d'un voyage à l'étranger, loin des siens, loin de chez soi, on pouvait rapporter de telles inquiétudes.

Eux parlaient avec plus d'admiration qu'ils n'en avaient témoigné devant les choses; on s'attache à ce qu'on voit, ensuite on pense à ce que l'on dit, de sorte que l'admiration semble s'exalter en raison de l'effacement du souve-

nir. Leurs propos me fatiguaient. J'étais nerveux et me sentais plus seul à mesure que nous arrivions. Les derniers kilomètres avant Paris me semblèrent interminables, et la tristesse de la campagne grise, et pauvre de soleil, achevait de me plonger dans un sentiment d'inquiétude insupportable.

Je ne pouvais m'expliquer maintenant ce geste fou. Comment avais-je pu agir d'une façon si romanesque, si cruellement enfantine? J'en accusais le climat, les lieux que nous avions visités, les romans évoqués dans ces décors de lumière et de mystère où l'âme est sans raison comme le ciel est sans nuages, comme le bonheur et le malheur semblent pouvoir être sans limite. Ici, dans cette plaine de Paris, cet acte et les pensées qui l'avaient provoqué se réduisaient pauvrement, sans parure, sans excuse, et j'oubliais pourquoi je l'avais commis.

Nous arrivâmes au matin, frissonnants, fatigués. La pensée que M. et Mme Tixier étaient absents me donnait un peu d'assurance. Ma mère serait-elle chez eux, attendant anxieusement le retour de leurs fils? Peut-être, je n'osais l'espérer, n'avait-elle pas reçu ma dépêche, leur dépêche. Je ne disais plus un mot. Mon cœur battait durement. Nous montâmes l'escalier; je fixai tout de suite la servante qui nous ouvrit la porte. Nulle surprise en me voyant, nulle gravité sur son visage. C'était une vieille femme, attachée à la famille depuis longtemps. Elle nous accueillit avec joie. Je lui demandai sur un ton d'indifférence s'il ne s'était rien passé pendant notre absence.

— Rien, monsieur, dit-elle.

Sur le moment, j'éprouvai un sentiment de détente. Je n'avais pensé à rien, rien préparé au cas où ma mère se fût brusquement trouvée devant moi. Cette réponse si calme de la servante semblait mettre un terme à mes angoisses, et je fus obligé de faire un effort pour juger de la situation exacte où j'étais engagé. En effet, ce n'était pas ici que j'avais adressé la dépêche; mais là-bas, dans ce petit coin caché des Ardennes. Là, seulement, je pouvais enfin connaître ce qu'elle avait provoqué. Mais pourquoi ma mère, au reçu de la tragique nouvelle, n'était-elle pas accourue pour attendre anxieusement le retour des fils Tixier? Pourquoi ne l'avais-je pas trouvée là, anéantie, folle du désir de tout apprendre, de tout savoir du drame qui s'était passé? Sa douleur, si elle en avait une, ne

pouvait se cacher à ce point ! Elle devait être à Paris. Je me rendis aussitôt rue Tronchet où nous habitions. Là, j'appris que ma mère n'était pas revenue depuis son départ pour la campagne. Je rentrai chez nos amis et j'interrogeai la servante. Elle ne savait rien. J'appris néanmoins qu'une dépêche était arrivée l'avant-veille pour M. Tixier, et que, ne sachant qu'en faire, elle l'avait jointe au courrier et envoyée à Bruxelles où il se trouvait.

Quelle pouvait être cette dépêche ? D'où venait-elle ? Y était-il question de moi ?

J'allai dans ma chambre et je réfléchis longtemps. Je me sentais seul, tristement, n'osant rien confier à mes amis qui ne m'eussent pas compris, et tout chargé du poids des inquiétudes que j'avais redoutées pour d'autres.

Donc, personne n'avait été prévenu ! Il fallait me rendre immédiatement auprès de ma mère. Cette âpre solitude me donnait de l'audace. Je ne regrettais plus d'avoir commis cet acte, puisqu'il m'éclairait ainsi. Mes scrupules m'abandonnaient.

J'avais l'âme angoissée, et j'agissais avec la précipitation douloureuse d'un homme qui va laisser le doute pour la certitude. De moins en moins je raisonnais avec moi-même et, sous prétexte d'aller embrasser ma mère dès mon arrivée, je pris le train qui devait m'amener le soir même à Logny.

Ces quelques heures me furent plus longues encore que celles du retour d'Italie. Je m'efforçai de penser à ce que j'allais dire à ma mère ; mais la fatigue imprécisait toutes mes réflexions, que v.nt humilier obstinément un air populaire entendu à Naples, et qui m'avait frappé.

J'arrivai enfin à Logny, dans un état de sensibilité extrême. Oh ! la tristesse de cette petite gare sombre ! Cette station d'émotions anonymes et fugitives dans le silence de la campagne !

Je regardai autour de moi. J'avais relevé le col de mon pardessus et incliné les bords de mon chapeau. Je craignais d'être reconnu, quoique depuis plusieurs années je ne fusse pas revenu à Logny.

Je suivis la longue avenue où j'avais laissé me précéder quelques voyageurs descendus en même temps que moi. J'hésitais à me rendre directement chez ma mère ; je me représentais le choc trop violent qu'elle éprouverait en me voyant là

tout à coup... ; mais j'étais en ce moment trop assuré de son indifférence. Cette hésitation fut la dernière. Je ne pensais plus qu'au rôle qu'il me faudrait jouer, tout en observant son visage.

La maison était au bord de la route. Je montai les quelques marches du perron et je sonnai... Ah ! Quelle émotion n'eût pas dominé mon cœur si j'avais été sûr d'être aimé.

Sous l'empire de l'excitation fiévreuse du voyage, je m'assimilais facilement mon rôle. Je me voyais sauvé d'une catastrophe et rentrant chez ma mère... Aimé, quelles précautions alors j'eusse prises !

Je sonnai à nouveau et attendis longtemps..... J'écoutai.... Rien ! Un silence total de maison inhabitée. Je m'éloignai, puis revins encore. Une chose que je n'avais pas remarquée tout d'abord me surprit : les volets étaient clos et ne laissaient filtrer aucune lumière. Ma mère était peut-être sortie. Elle était sans doute chez notre vieil ami, le docteur Beauchamp. Je m'y rendis en courant presque.

C'était un homme bon et sensible, un de ces docteurs de village qui aiment la paix de leur campagne où les habitants sont pour eux comme une famille surveillée avec sollicitude, et sur laquelle ils règnent quasi paternellement avec toute l'autorité d'une science que l'on peut supposer sans limite.

Lui-même vînt m'ouvrir. Il eut un sursaut, et me considéra avec stupeur, le regard fixe et sans dire une parole.

Cependant je crus lire sur ce visage une déception, un vague reproche. Je croyais être accueilli avec joie. Je balbutiai comme une excuse : « Oui... j'ai été sauvé.... me voici.... je suis venu pour..... »

— « Comment ! vous ! vous ! » fit-il d'une voix troublée. A peine m'eut-il précédé chez lui qu'il se retourna et me fixa encore : « J'ai douté un moment de ma raison, me dit-il, en vous voyant tout à coup... Mais, que s'est-il passé ? Pardonnez-moi mon trouble.... Nous avons été si douloureusement impressionnés, ma femme et moi.... Mon pauvre ami ! Quelle tristesse ! Mais vous.... vous ? Comment avez-vous échappé à cette catastrophe ? Pourquoi n'êtes-vous pas rentré aussitôt ? Pourquoi n'avoir pas prévenu ? Depuis quelque temps déjà votre mère était souffrante et ne quittait plus sa chambre. Je voulais vous faire prévenir, mais elle refusait obstinément.

J'étais chez elle au reçu de la fatale dépêche qu'elle me tendit sans un mot..... »

Je ne comprenais pas... ou plutôt, je m'efforçais de ne pas comprendre, de ne pas entendre. J'aurais voulu l'empêcher d'achever. J'arrêtais mon esprit et mon cœur sur : « Votre mère *était* souffrante... Mon pauvre ami ! » Ces mots me laissaient encore un espoir; mais, hélas, la certitude m'envahit dans une sorte de demi-conscience où je percevais : « Oui, votre mère a été trouvée morte dans son lit le lendemain du jour où elle recevait la dépêche... J'ai télégraphié aussitôt à M. Tixier à Paris.... Votre mère a été conduite au cimetière ce matin..... »

Le docteur me parlait avec une grande tristesse; mais sans ménagements, ne doutant pas que j'eusse été averti à Paris par M. Tixier. Ce ne fut qu'au moment où je relevai la tête qu'il comprit qu'il venait de tout me révéler.

Je ne sais quelle expression je pouvais avoir, mais il me prit les mains et demeura consterné.

Il y a des coups qui nous éteignent brusquement. Un état où les sens ont disparu et où nous sommes comme rejetés à notre naissance.

Dans toutes mes réflexions depuis l'heure où j'avais songé aux conséquences possibles, pas une fois la pensée d'un tel drame ne m'avait effleuré l'esprit. Je devais apprendre si ma mère m'aimait ou ne m'aimait pas. Il y avait donc quelque chose encore à quoi je n'avais pas songé ! et la chose la plus terrible.

« Ma mère ! elle était donc ainsi ! Elle était donc ainsi ! Etait-ce possible ! Pourquoi se cachait-elle ? Pourquoi ? Peut-on ne pas parler quand on aime !..... Oui, sans doute, mais quelquefois, une fois, une seule fois... un mot... un petit mot, et l'on sait pour toujours. »

Les sanglots m'étouffaient. Le docteur me regardait sans comprendre; avec une infinie bonté. Il s'approcha de moi, je lui pris les mains à mon tour : « Ah, docteur, si vous saviez, si vous saviez ! » Et la douleur m'arracha mon secret : « Oui, j'ai agi comme un enfant imbécile ou comme un criminel, sans rien prévoir. Ma mère est morte par moi, par moi ! Ah ! docteur, comprenez-moi..... » Et dans un élan je lui racontai ma jeunesse, mes souffrances, ma solitude et ce qui m'avait poussé à tromper ma mère pour la connaître enfin.

Le docteur m'écouta sans m'interrompre. Quand j'eus terminé ma confession, je fus surpris de la douceur avec laquelle il me parla. Il m'assura qu'il s'attendait depuis longtemps à ce que ma mère disparût bientôt. Il m'expliqua sa maladie en des termes par lesquels il entendait me démontrer qu'elle devait mourir prochainement. Je l'écoutais désespérément. — « Ne vous accusez pas, me disait-il. Votre mère, en apprenant votre perte, était déjà dans un état qui ne lui permettait plus de ressentir une émotion assez directe, assez précise, pour en succomber. »

Je me persuadais que le docteur me parlait ainsi pour atténuer mes remords devant une chose irrémédiable, et pensait que cette mort m'était, par elle seule, assez cruelle ; mais je lui en voulais de chercher à me soulager du poids de mes remords. J'aurais voulu qu'il m'affirmât que j'avais été la cause unique de la disparition de ma mère. Ma confession si douloureuse avait été en même temps un long cri d'amour filial. Je ne doutais plus.

Et maintenant, en écoutant malgré moi ses déductions techniques, alors qu'il tenait si peu compte du drame que j'avais imaginé et de son affreux dénouement, en m'affirmant que ma mère n'avait pas parlé de moi, ma souffrance devenait plus amère en s'affranchissant de sa pitié. Le doute me torturait à nouveau. Je ne savais plus ! Je ne savais plus !

Notre ami voulut me garder. Sa femme allait rentrer.... Je le priai de me laisser partir. Je lui dis ma douleur à rester, ne fût-ce qu'une nuit, dans ce village : « Je reviendrais dans quelques jours... j'avais besoin, lui disais-je, d'être seul... de penser.... je reviendrais dans quelques jours parler avec lui longuement. »

Il m'assura de mon amitié et prit soin de me rassurer encore : « Votre mère est morte bien naturellement », me dit-il en me reconduisant.

Je restai un long moment sur la route, immobile, et seul comme une âme.

Là-bas, au bout du village, le clocher montait dans une lueur de rêve. Je me souvenais : le petit cimetière formait au pied de l'église un jardin de sépultures blanches et modestes. Ainsi, elle était là maintenant, et pour toujours ! N'avais-je pas rêvé ? N'avait-on pas fait cela pour me punir ? Etait-ce

bien vrai ? Où l'avait-on mise ? Où reposait-elle ? Mais surtout quel était le secret de sa mort ? Qui me l'apprendrait ? Mes remords si douloureux réclamaient une certitude.

Je me rappelais toutes les paroles du docteur et sa logique devant l'irrémédiable ; mais ce n'était pas fini pour moi ; et jamais ma mère ne m'était apparue si grande et si chargée de mystère. Je marchai sur la route qui, dans cette nuit de lune, ressemblait à une allée de parc légendaire dans sa blancheur unie et rectiligne. Il faisait froid. Une peur mystérieuse me saisit ; mais je me sentais comme tiré là-bas, vers elle...

J'arrivai près de l'église, au bas d'une côte où s'étageaient les sépultures.

Comme leurs pierres sont blanches la nuit ! Il y en a qui sont éclairées d'une lumière si vive qu'elle semble venir de la terre, à leur base ; et la pierre elle-même n'est plus qu'un rayonnement fixe qui sort de la tombe. Souvent les plus modestes sont les plus éclatantes. Les caveaux paraissent abriter une mort plus sombre et plus lointaine.

Le cimetière descendait jusqu'au bord de la route. Une barrière, au-dessus d'un petit mur, l'entourait. La porte qui donnait également accès sous le portail de l'église était fermée. En m'aidant d'un petit tertre et d'une anfractuosité dans le mur vieilli, je pénétrai dans le cimetière avec un sentiment de profanation ; mais ma peur presque religieuse était tempérée d'une si ardente tristesse, d'une si tendre humilité !....

Il faisait un silence absolu.... Je m'avançai. .. chacun de mes pas me semblait sacrilège. Là.... un peu plus loin... une croix de bois noir sur la terre fraîchement remuée.... Etait-elle là.... dans cette petite chambre profonde et éternelle ?.... Je m'approchai et je lus.... ô le premier mot seulement.... le premier nom.... qui me fit tomber à genoux !

Je pleurai longtemps.... Je fixais cette terre comme si, de mes regards, j'eusse voulu la pénétrer pour arriver jusqu'au visage de ma mère. Il me semblait la voir, dans ma fièvre ! Je lui parlais tout bas, mais d'un si intense murmure : « .... Maman ! maman ! Saurai-je jamais si tu es morte de moi ! Me diras-tu ce soir si tu m'aimais ! M'aimais-tu ? M'aimais-tu ? Quel fut ton silence quand tu me crus perdu pour toi ?... Pourquoi, dis, n'as-tu pas crié, pleuré ? Pourquoi n'as-tu rien dit ? Ta douleur était-elle inexprimable autrement que par ta

mort ? Me laisseras-tu m'en retourner avec cette affreuse énigme ? Pardon, ô mère, si tu me vois à cette heure ! Ne me laisse pas te quitter avec tout le poids de ce meurtre inutile ! Dis un mot, qu'il me serve à t'aimer, à te dire chaque jour ce que je n'osais te dire...Dis, ô maman, que c'est bien moi qui t'ai tuée, pour que mon remords soit fait d'amour pur....Dis, maman, que c'est bien moi qui t'ai tuée, pour que tu ressuscites en moi!... »

Oh ! cette terre où la vie s'engouffre ! On dirait que l'âme, comme le corps, subit la loi de pesanteur et que, lourde de tout le poids de sa douleur, elle tend vers le sol, pour, à sa mort, le pénétrer insondablement.

Que font les larmes et les cris lorsqu'il ne reste plus que le souvenir instable, l'hypothèse, le doute, que chaque parole, chaque pensée ne peut qu'obscurcir ?

Le vent commençait à souffler dans les arbres qui couvraient mes sanglots de leurs voix inhumaines.... Je me relevai et marchai, d'abord doucement, puis, pressant le pas de plus en plus, chassé comme un intrus par des forces mystérieuses. Le cimetière réclamait sa solitude.

Ma mère était là maintenant, comme adoptée par cet autre monde. Sans doute, me chassait-elle aussi !.... Peut-être m'appelait-elle d'une voix perdue dans de multiples voix....

Mille pensées naissent dans une pareille angoisse.

Je franchis le petit mur et me dirigeai avec une hâte fébrile vers la gare. Je voulais fuir ce silence hostile, parler, tout avouer à mes amis.

Dans le train, je m'endormis, brisé de fatigue et d'émotion. A Paris, je trouvai M. et Mme Tixier qui, prévenus par la dépêche que la servante avait fait suivre, étaient rentrés aussitôt. Avec un besoin de m'accuser et de savoir, je leur racontai ce qui s'était passé. Dans la crainte de m'aliéner leur amitié, je leur rapportai les paroles du docteur. Ils ne se montrèrent pas de son avis, et me firent de douloureux reproches. Je restai chez eux.

A partir de ce jour, l'énigme se proposa sans cesse, et de plus en plus pénible. Je me remémorais mon enfance, m'affirmant que ma mère ne m'aimait pas. Parfois, elle venait dans mon esprit, si vivante ! Mais elle n'était plus la même ; elle avait des gestes très doux, sa voix était grave et sans orgueil..... Toujours elle revenait ainsi.

Comme je la regrettais déjà ! Quand je pensais à son manque d'affection, à sa rudesse, je me surprenais à justifier son attitude... Peut-être se disait-elle que trop de tendresse amollit.... N'avais-je point eu tort de m'affliger de sa dureté, ce simple titre de mère n'était-il pas garant qu'elle devait m'aimer un jour ? Attachée à moi de tous les liens naturels, n'était-elle pas un perpétuel espoir de tendresse ?

Je devins aussi moins studieux, moins actif. Je m'aperçus que j'avais perdu avec elle un noble sujet d'émulation ; j'aurais voulu l'étonner ! la vaincre !

Comme je la regrettais !

Peu à peu je finis par l'aimer, comme si vraiment le remords l'eût ressuscitée en moi, telle que la plus tendre des mères.

Qu'était-elle ? Personne ne l'avait connue assez profondément pour me parler d'elle.

Quel était le secret de cette âme fermée ?

Malgré les années, j'y pense toujours.... oui, j'y pense toujours !.... Et ce sera peut-être ma dernière pensée... car la mort doit être dure pour ceux à qui se dérobèrent les vérités nécessaires.

On dit que les mourants ont un regard intérieur qui éclaire d'un seul coup toute leur vie !.... peut-être que leur âme, dans un retour subit où elle se voit tout entière, dans une abdication soudaine d'elle-même, et pour quitter la vie comme elle a commencé, va-t-elle rejoindre le premier sourire, la première tendresse maternelle.

Toi qui ne m'as pas aidé à vivre, ô mère !... seras-tu là à cette heure ?.....

P. R. CARLE.

QUELQUES REFLETS DE L'AME ITALIENNE

—

Il ne faut pas que l'actualité, d'ordre tout militaire, nous fasse renier ce que nous avons aimé, et, plus encore, ce que nous avons pensé avant la guerre : pourquoi des influences antérieures, esthétiques ou autres, qui ont présidé au développement de notre vie intellectuelle, n'auraient-elles plus aucun pouvoir sur notre vision actuelle du réel ? D'ailleurs, de ces influences il reste, souvent malgré nous, des traces dans la manière dont nous considérons les troubles de l'heure présente, et il nous arrive même d'attribuer à une nouvelle conception des faits ou de la vie ce qui est simplement l'effet d'un contraste entre nos rêves d'hier et la réalité d'aujourd'hui. Ils se méprennent donc ceux qui disent maintenant : « J'ai heureusement évolué ; mes pensées d'autrefois ne sont plus, et c'est pour mon énergie un autre printemps qui vient ; l'esprit militaire m'a régénéré. » L'esprit militaire ne saurait régler toutes nos aspirations ; il ne peut dominer ce que nous avons aimé dans une œuvre d'art, ce quelque chose de profond qui reste en nous, et que toutes les alternatives de l'heure présente ne parviendraient pas à abolir. Nos anciennes admirations, si elles étaient sérieusement fondées, doivent garder leur force, et, mieux encore, survivre aux sentiments purement militaires qui nous animent, lorsque la paix aura attiédi ceux-ci. Des écrivains ont pu, comme Tolstoï, mépriser, réprouver l'esprit de lutte ; d'autres, au contraire, ont chanté, mis en valeur, ce même esprit ; ce qui importe cependant, c'est la qualité de leur œuvre, qui projette son reflet dans la pensée du public, et la vertu exaltante de leur effort. En Italie, par exemple, Antonio Fogazzaro et Giovanni Pascoli, tous deux disparus, s'opposent

nettement, par leur culte de la douleur silencieuse et leur amour de la paix, à Gabriel d'Annunzio, devenu poète national, et à Enrico Corradini, théoricien remarquable du nationalisme italien : ces deux derniers écrivains sont d'*actualité* plus que Fogazzaro et Pascoli, mais leur influence sur l'âme italienne en général en sera-t-elle plus profonde ? Chacun a sa part d'influence, et c'est une raison pour que nous aimions, dans toute œuvre d'art, ce qui répond le mieux à nos aspirations.

§

Antonio Fogazzaro, certes, ne donne guère à l'actualité militaire, et cela se comprend, son œuvre étant toute en reflets de la vie intérieure sur le miroir terni du réel.

Il est des écrivains pour qui la mélancolie, le culte de la douleur, l'expérience de l'anxiété sont des nécessités intérieures ; la vie n'aurait aucun intérêt pour eux si les doutes et les angoisses de l'homme n'en rehaussaient la valeur. La précision des joies vulgaires, une trop grande plénitude dans le bonheur ou le plaisir décevraient, troubleraient leur pensée. Il leur faut, pour se bien mettre à l'œuvre, des regrets, des amertumes à étudier et à décrire, il faut connaître ces luttes entre le devoir et la passion dont l'âme humaine sort aveulie ou rassérénée, il leur faut comprendre tout ce qui donne une signification plus haute aux harmonies ou aux dissonances de notre vie intérieure : d'ailleurs n'est-ce pas une plus grande aptitude à *aimer* que de savoir jusqu'à quelles profondeurs descendent en nous l'inquiétude et la souffrance. « Plus on aime, plus on souffre, dit Amiel dans son *Journal intime*. La somme des douleurs possibles pour chaque âme est proportionnelle à son degré de perfection ! « Les écrivains dont l'intelligence est une serve du réel peuvent bien mépriser un tel principe ; il n'exprime pas moins à quels tourments certaines âmes choisies doivent leur élévation. Ne dédaignons pas les esprits assez virils pour puiser dans la compréhension de la douleur la force de vivre toujours plus purement et surtout ne les accusons pas de « poétiser » trop souvent la triste réalité ! Que nous resterait-il à admirer, — je parle au point de vue intellectuel, — si nous osions négliger la pensée des rêveurs qui essaient d'orienter vers l'idéal le plus élevé nos aspirations et nos incertitudes ?

Antonio Fogazzaro fut un de ces artisans de l'idéal, et son œuvre offrit aux Italiens la projection douloureuse d'intuitions magnifiques. Il expliquait, il justifiait, en des pages inspirées par le noble souci de comprendre, les plus délicates nuances du doute et de la foi. Aussi ne faut-il point s'étonner que quelques-uns lui aient reproché, avec une insistance de mauvais aloi, l'indécision morale, religieuse ou politique de certains de ses héros : il est si facile d'appeler indécision les angoisses qu'un homme peut éprouver en présence de l'infini, s'il veut le sonder, ou en face de la vie, s'il veut en approfondir le sens. Ce qui est moins facile, c'est de magnifier, au moyen d'un verbe harmonieux et prenant, la douceur, les élans poétiques ou la sérénité des âmes qui ont souffert avant de triompher sur leurs faiblesses mondaines, et qui ont su cueillir les fleurs du contentement parmi les buissons les plus épineux, c'est-à-dire dans l'acceptation de la douleur comme discipline de la sensibilité et du vouloir. Fogazzaro dut aimer profondément ces âmes un peu tristes qui passent, fantômes délicieux, loin des faits trop quotidiens et qui meurent parfois de n'avoir pas été comprises : en vérité, pour un homme positif, y a-t-il rien de plus ridicule? Il savait de quelles splendeurs rayonnent de telles âmes quand la vie les contraint à l'humiliation de soi, il leur a dédié, par le roman, des pages émouvantes qui me font penser à des chants religieux sur l'esprit de sacrifice : de là sans doute l' « incompréhension » de certains gazetiers et le dédain — fort amusant d'ailleurs — de quelque Zoïles déconcertés par tant de mysticisme.

Fogazzaro s'est attiré bien des critiques quand il a voulu expliquer, ou, pour mieux dire, quand il a su avouer ses incertitudes et ses illusions mystiques. On lui a reproché son défaut de précision, le flottement de sa pensée dès qu'il a eu la franchise de révéler ses doutes. Certes, il est plus aisé d'ignorer ces inquiétudes intérieures ou d'en affirmer le néant. Mais pour un écrivain comme Fogazzaro ces inquiétudes ont une valeur morale qui donne au prétexte artistique une signification de meilleur aloi : le principe est discutable aux yeux d'un pur artiste, je le reconnais, mais l'intention qui l'a dicté ne prouve pas moins une haute conscience.

Pourquoi s'obstiner à ne voir que les défaillances chez un auteur qui étudie, à travers une fiction, les problèmes les plus

douloureux dont un esprit religieux ait connu la hantise ? La vie réelle, les croyances qu'elle trouble, le doute, la question d'un au-delà, c'est toute l'œuvre de Fogazzaro. Voyez ses héros : ils souffrent, ils s'attristent de ne pas savoir quel est ce mystérieux océan d'aspirations où sombre leur pensée quand ils essaient de se connaître ; ils mettent dans leurs passions et dans leur rêves un peu de cet infini qui les domine et les épouvante ; ils agissent, ils commandent ou obéissent suivant la loi de cette vie terrestre, obsédante par ses contrastes, mais on sent très bien qu'ils sont dans l'attente, qu'ils espèrent vivre ailleurs, je ne sais où : une petite barque se balance, au lointain, qui les prendra un jour, fatigués ou tristes d'avoir vécu parmi les foules, pour les emporter vers ce qu'ils croient l'éternelle lumière et l'éternelle sérénité. Ils vêtent le réel, aux aspects trop durs, de songe et de mélancolie ; ils le subissent dans l'action, mais leur vie intérieure sait le parer de voiles à larges plis ; pauvres idéalistes que les esprits forts méprisent, ils voudraient concilier la noblesse de leur foi avec l'expérience des faits. Le caractère intellectuel de l'auteur se reconnaît ici ; Fogazzaro a toujours pensé à la possibilité pour le dogme d'accepter certaines lois de la science moderne : évolution, darwinisme, etc.

C'est ce qui lui permit de savourer l'exaltante douleur de n'être pas compris.

Et il y eut des heures où, tel un saint François d'Assise, il sentit vivre dans la matière même le souffle et l'esprit de Dieu, des heures où il devina des tristesses et des joies presque humaines « dans le vent, dans les ondes, dans les forêts, dans les eaux courantes, dans les formes délicates des fleurs, dans les lignes expressives des rochers et des montagnes pensives ». L'âme de ses héros, alors même que les passions y projettent leurs tristes lueurs, connaît toujours, à de certaines heures, la délicieuse fraîcheur des impressions produites par la vue du beau et de la nature : les paysages dorés de soleil, un lac paisible où dorment des reflets, une source qui pleure doucement dans la quiétude imposante du soir, toutes ces images éveillent dans les profondeurs de la vie intérieure des vibrations multiples, et c'est à exprimer ces vibrations — combien subtiles ! — que Fogazzaro me paraît avoir le mieux réussi. Est-ce dans la notation de ces vibrations que des critiques ont

voulu voir de la veulerie et de la morbidité ? Peu importe d'ailleurs : l'œuvre est belle, elle est émouvante, elle est une peinture exacte des passions, et elle suffit à notre joie intellectuelle. Tout écrivain — et tout lecteur — a le droit de préférer la poésie d'un site ou le sens d'une jolie métaphore à la rigueur d'un syllogisme.

Le monde est une prison, dit un personnage de Gœthe : sans doute, mais une prison merveilleuse dont les fenêtres laissent voir, quand il fait beau, un coin de ciel bleu, une prison d'où l'on peut contempler l'infini, — aux heures de méditation et de recueillement. La méditation nous donne parfois le sentiment de la solitude, et c'est alors que nous comprenons mieux, parce que nous la vivons moins, la vie telle qu'elle est; cette solitude permet aux esprits fiers de se délecter dans leur mépris des splendeurs et des vanités dont le vulgaire est ébloui ; une prison peut retentir des plus douces rumeurs quand la voix des traditions séculaires arrive jusqu'à celui qui l'habite. Nous pouvons faire du monde une solitude propice à nos rêveries, — et certains personnages de Fogazzaro y parviennent plus d'une fois ; — nous pouvons faire du monde une vaste solitude où vibreront longuement, où vibreront toujours les belles harmonies formées par la passion et l'esprit de sacrifice : saint Augustin, qui, avant d'être un saint, avait eu assez de défaillances *mondaines* pour s'y connaître, — saint Augustin n'a-t-il pas écrit que certaines âmes ont le pouvoir de se créer à elles-mêmes une solitude ? Eh bien ! la muse de Fogazzaro est une prisonnière, fière et méditative, de ce monde terrestre qu'elle a l'impression de traverser seulement ; — mais parce qu'elle a en soi une autre espérance, elle ne méprise point pour cela ce monde ; au contraire, elle y cherche des souffrances à glorifier et des âmes à faire fleurir ; malgré la corruption, les hontes et les ridicules, dont les pessimistes se détournent, la société lui paraît digne de toutes les rédemptions.

C'est l'idéal chrétien par excellence, et celui-là du moins n'est pas à la portée des repus ou des satisfaits. On peut ne pas aimer les dogmes, créateurs de fanatisme, mais un idéal chrétien fondé, comme celui dont se réclame Fogazzaro, sur l'amour et l'indulgence, chacun de nous peut l'accepter : il éclaire la plus sombre réalité. On nous dira : « Mais dans Fogazzaro

il y a le dogme ; il a voulu concilier l'esprit scientifique avec les aspirations religieuses ; il a été un néo-guelfe timide. » C'est vrai ; mais il a souffert pour sa foi, et ce qu'il a mis de meilleur, de plus élevé dans ses romans, reflète exactement la noblesse de son esprit, et, surtout, donne la mesure de sa loyauté intellectuelle. Avons-nous le droit de lui demander davantage ?

On a beaucoup reproché à Fogazzaro son obsession de l'amour, et, plus particulièrement, de la sensualité se mêlant aux aspirations mystiques. Il a cependant accordé à l'union amoureuse de deux êtres les plus belles significations : l'amour, reflet que notre vie intérieure projette sur la réalité comme pour en éclairer les plus sombres aspects, l'amour, quand on l'envisage avec respect, peut devenir la lumière, la splendeur de toute existence. Aimer, semble se dire parfois Fogazzaro, aimer, pourvu que ce soit avec force, ne serait-ce pas la meilleure vocation pour les cœurs sublimes qui veulent démentir les viles contingences et s'élever toujours plus haut dans le domaine philosophique? C'est, du moins, l'impression que j'ai eue après avoir lu *Daniele Cortis* : l'auteur a essayé d'y noter avec exactitude les troubles, les désirs, les indécisions de deux âmes qui hésitent, angoissées et meurtries, entre les impulsions de l'instinct et les formules absolues du devoir. On connaît la thèse : Daniele Cortis aime sa cousine Elena, et, bien que celle-ci soit mariée à un homme indigne, il s'applique à triompher de sa passion en se soumettant à la « loi divine » du devoir ; il ne voudrait pas qu'Elena pût déchoir en s'abandonnant, il l'exhorte au renoncement ; il plaide contre sa propre passion, il enchaîne son amour afin de laisser parler en soi la discipline intérieure, cette discipline qui interdit aux hommes de sacrifier les ordres de leur conscience à l'épanouissement de leur sensibilité. La figure de Daniele Cortis traduit assez bien les traits principaux d'un homme comme Fogazzaro, d'un esprit qui ne peut s'affranchir, même dans la plus vulgaire contingence, de l'obsession religieuse et morale. S'il peint quelquefois la volupté, c'est avec une si grande délicatesse de tons, un coloris si léger, si transparent que tout « l'au-delà » de cette volupté, — idéalisation du couple, poésie des seules étreintes durables, — apparaît au lecteur le moins initié. Je ne sais pas d'esquisses plus fines, de tableaux

plus harmonieux que ceux dont Fogazzaro a su embellir l'idée du mariage et du foyer. Bien qu'il ait essayé, à diverses reprises, de décrire avec précision les violents effets des passions « charnelles » et de noter les sourdes rumeurs dont le désir emplit le cœur humain, on pourrait affirmer que l'auteur de *Daniel Cortis* ne traite avec émotion que les sujets où l'amour s'élève et s'épure jusqu'à devenir un culte, jusqu'à devenir la religion du désir spiritualisé par la soif de l'absolu.

Il a remis en valeur la splendide aptitude des âmes qui ont su approfondir, à travers le mirage des faits, la supériorité de la connaissance de soi sur la simple volupté de vivre. D'aucuns peuvent trouver austère cette conception. Et pourtant, se connaître, savoir sa mesure, même aujourd'hui, n'est-ce pas la meilleure raison de vivre ? Depuis Socrate, le principe n'a point perdu de sa puissance, au contraire.

Depuis le début du conflit qui épuise lentement les races d'Europe, la question religieuse a été souvent discutée un peu partout. Dans un beau roman, autrement puissant que le *Sens de la mort* de Paul Bourget, Fogazzaro avait traité de cette matière : les deux caractères de Luisa et Franco Maironi, dans le *Piccolo mondo antico*, s'opposent, mais comme ils savent parfois s'unir ! Ah ! combien ces deux êtres s'élèvent moralement par la souffrance et par l'amour, et combien la notation réaliste de leurs divergences religieuses prouve avec quel souci de précision l'auteur a saisi les moindres nuances de leur psychologie !

Franco, le mari de Luisa, est sincèrement un dilettante, un rêveur, qui goûte toutes les harmonies de la nature et toutes les impressions dont l'art retient et magnifie la spontanéité ; il laisse flotter avec indolence ses pensées comme de vagues lueurs flottent à la surface d'une eau morte, mais il n'essaiera jamais d'en pénétrer la mystérieuse essence ou d'en fixer, pour lui-même tout au moins, le sens et la valeur. Son esprit est satisfait de répercuter seulement de doux échos : il ne se préoccupe ni de leur origine, ni de leur succession.

Est-il surprenant que Franco, âme toute en reflets, éprouve le besoin de croire à un dogme qui ne trouble point sa quiétude intellectuelle ? Le catholicisme lui accorde, grâce à la rigueur de ses affirmations, le calme et l'espérance. Il y trouve le plus doux réconfort, mais surtout il y apprécie l'absence d'un doute

à l'égard de l'au-delà. Quand il lève les yeux et qu'il contemple l'infini, il ne sent pas crier en lui la douleur immense de l'homme épouvanté par le néant, il n'est point accablé comme Pascal par une pareille hantise, il n'est point réduit au silence par la vision de l'illimité, non, — puisqu'il a la prière...

Au contraire, Luisa Maironi n'est pas une rêveuse et elle ne saurait trouver le calme dans l'adhésion à un dogme. Elle ne connaît pas de plus sûr point d'appui que la réalité, dès que l'incertitude la torture. Le passage qui suit peint avec simplicité la qualité de son esprit ; elle y évoque sa mère, qui vient de mourir :

Elle ne pensait pas qu'un peu d'elle fût ailleurs, elle ne la cherchait point, par la fenêtre donnant sur le couchant, dans les petites étoiles qui tremblaient au-dessus des monts de Carona. Elle pensait seulement que sa chère maman, qui avait vécu pour elle seule durant tant d'années et n'avait été occupée sur la terre que de son bonheur, dormirait, dans quelques heures, sous les grands noyers de Looch, dans la solitude ombreuse où se tait le petit cimetière de Castello, tandis qu'elle-même jouirait du soleil, de l'amour !

Luisa ne voit que cette circonstance étrange, un être, qui l'a profondément adorée, vient de s'éteindre, et c'est tout : elle continuera sa route, ; elle vivra encore bien des jours, dans la lumière et dans la joie, dans l'ombre et dans la tristesse, selon le destin, mais elle ne reverra plus sa mère. Car Luisa ne reporte pas son regard vers le ciel et elle ne fait pas allusion à une survie où elle pourrait se retrouver avec ses morts. — C'est une réaliste.

Entre deux êtres aussi différents, par leur vie intérieure, que Luisa et Franco, le heurt devait se produire. Un jour, leurs deux pensées s'opposent plus nettement :

— Peut-être ne m'aimais-tu pas comme je l'ai cru ? — dit Franco à Luisa ; et elle répond :

— Oh ! si, beaucoup !

Il releva son esprit, une ombre de sévérité rentra dans sa voix.

— Et alors, — dit-il, — pourquoi ne m'as-tu pas donné toute ton âme ?

Elle arrivait maintenant, la terrible question ! Devait-elle ou ne devait-elle pas répondre ? En répondant, en révélant pour la première fois des choses ensevelies au fond de son cœur, elle agrandirait la déchirure douloureuse ; mais pouvait-elle manquer de loyauté ? Son silence dura si longtemps que Franco lui dit :

— Tu ne parles pas ?

Elle recueillit toutes ses forces et parla.

— C'est vrai, mon âme n'a jamais été entièrement avec toi.

Elle tremblait de dire ainsi, et Franco ne respirait plus :

— Je me suis toujours sentie différente et détachée de toi dans le sentiment qui doit gouverner tous les autres.

C'est du sentiment religieux qu'il s'agit ici, c'est de la croyance à un être qu'elle ne voit ni ne comprend, c'est d'une morale théologique qu'elle ne veut accepter. Et elle dit encore franchement à son mari :

J'ai trouvé que tu étais la bonté même, que tu avais le cœur le plus chaud, le plus généreux, le plus noble de la terre, mais ta foi et tes pratiques rendaient presque inutiles ces trésors. Tu n'agissais pas. Tu étais content de m'aimer, d'aimer ta fille, l'Italie, tes fleurs, ta musique, les beautés du lac et de la montagne. Quant à un idéal supérieur, il te suffisait de croire et de prier. Sans la foi, sans la prière, tu aurais donné le feu que tu as dans l'âme à ce qui est sûrement vrai, à ce qui est sûrement juste, ici, sur la terre, tu aurais senti ce besoin d'agir que j'éprouvais. Tu sais bien comment je t'aurais voulu en certaines choses. Par exemple, qui sent mieux le patriotisme que toi ? Personne. Hé bien, j'aurais voulu que tu cherchasses à servir ton pays.

Est-il possible de donner une meilleure leçon d'énergie à un mystique exalté seulement par le rêve et qui oublie la nécessité de l'action afin de mieux cultiver sa sensibilité ? Luisa, intelligence réaliste, ne peut admettre une doctrine ou une foi qui n'ait pas des fins terrestres. Les aspirations religieuses sont-elles aussi nécessaires que l'évolution d'un fait social ? Peut-être, suivant un mystique ; mais Luisa ne le pense pas : la vie est plus belle, pour qui en cherche le sens, que l'extase et la contemplation. Elle est donc plus grande par l'action que par la prière.

Elle l'avoue encore à son mari : « Dieu existe, il est puissant, il est toute science, ainsi que tu le crois. Mais peu lui importe que nous l'adorions et lui parlions. Ce qu'il veut de nous, on le comprend par le cœur qu'il nous a fait, par la conscience qu'il nous a donnée, par le milieu où il nous a placés. Il veut que nous aimions tout le bien, que nous détestions tout le mal et que nous aimions de toutes nos forces selon cet amour et cette haine ; il veut que nous nous occupions seule-

ment de cette terre, des choses que nous pouvons comprendre, que nous pouvons sentir ! » Ainsi parle Luisa Maironi ; et que pourrions-nous dire de mieux ?

Foggazzaro, on le voit, a nettement défini, par le caractère de ses deux personnages, la différence qui existe entre la vie agissante et la vie contemplative. Et, sans doute, a-t-il voulu démontrer qu'il y a ici-bas deux manières d'envisager la direction morale de toute société : d'une part, ceux qui agissent afin de justifier, au point de vue humain, leur raison d'être ; d'autre part, ceux qui laissent couler à leurs pieds le large fleuve des faits pour n'écouter que la musique religieuse dont leur pensée retentit chaque jour.

§

La noble tristesse d'un Giovanni Pascoli, douce et pensive, incline à l'amour plus qu'à la lutte, à la contemplation philosophique de l'infini plutôt qu'à la compréhension réaliste du « fait ». C'est sa marque, et c'est aussi, à mon avis, sa grandeur ; cette tristesse est pleine du pardon à l'égard des fautes et des crimes, et je ne sais rien de plus exaltant que son influence sur ceux d'entre nous qui n'aiment pas seulement la vie telle qu'elle est, et voudraient qu'elle fût plus douce aux meurtris. Pascoli, ayant souffert, a voulu que sa douleur fût ennoblissante ; il l'a transmuée en amour, en générosité, en pardon.

Pascoli a, lui aussi, l'obsession de l'infini, et comme Léopardi il aime à se perdre dans sa contemplation. Il médite, et il rêve, et puis, ensuite, quand cette méditation et ce rêve ont trouvé leur expression dans un poème, il laisse planer librement sa pensée sur les choses et sur les êtres, et tout cela, « l'ombre du rêve et l'ombre de la chose », tout cela forme la plus pure, la plus profonde doctrine d'amour. A quoi bon la lutte, les haines qu'elle consacre, les cruautés qu'elle entraîne ? Nous ne sommes pas faits pour cela ; l'histoire peut se concevoir avec d'autres éléments ; et s'il est besoin d'une tradition, en politique, d'un passé qui projette ses lueurs sur nos idées et nos aspirations actuelles, il n'est pas sûr que la meilleure, même au seul point de vue de la gloire, soit celle qui instaure la domination d'une part, et, de l'autre, la servitude. Pascoli, sans doute, n'a jamais parlé aussi nettement sur ce point ; mais sa poésie, si puissante dans sa mélancolie, légitime en soi une

telle appréciation de l'histoire et de la réalité politique. Il est certain que la contemplation de l'infini donne la mesure de nos ambitions et de nos sentiments ; elle nous apprend combien peu de chose c'est qu'un acte humain, quand une grande pensée ne le consacre ; et c'est bien de cela que la poésie de Pascoli est comme pénétrée. Notre haine, ce que nous considérons comme notre puissance, et ce que nous prenons pour de la grandeur, parce que notre orgueil s'en accommode, ce que nous voulons voir dans les choses, tout cela, la méditation en face de l'infini le rapetisse, et, parfois, le fait disparaître. On nous dit cependant, afin de nous encourager à l'action : « Tout ce que nous vivons, mais c'est déjà de l'histoire ! » Et les doctes d'affecter un air important et de prendre à témoin les traditions qui justifient nos pères, qui firent aussi de l'histoire, — parfois même sans le savoir. Pascoli ne voit pas seulement la projection d'un acte humain dans l'histoire, il voit aussi, — certes, avec plus d'allégresse, — la projection d'un peu d'amour dans l'acte le plus simple, dans un geste fraternel, dans un geste d'abnégation. Il n'aimait point la guerre ; il savait qu'elle constitue une grande partie de l'histoire, et, partant, de la tradition ; il savait aussi qu'elle met en valeur l'esprit de sacrifice et de dévouement à de nobles causes ; mais il est certain qu'il eût mieux aimé que l'histoire des hommes fût moins glorieuse au point de vue militaire et plus grande au point de vue social. Qui osera trouver méprisable une telle philosophie ? Et qui sait si, là-bas, en luttant contre l'Autrichien, quelque jeune lettré italien, par une claire nuit d'août, ne songe pas à une conception de l'histoire basée sur cette philosophie ?

Pascoli aime les hommes ; c'est pourquoi sa poésie est pleine de leur souffrance et de leur inquiétude.

Sur ce point il ressemble un peu à Fogazzaro. Mais sa poésie est plus voilée, plus mystérieuse, surtout moins accessible au vulgaire des lecteurs, et c'est d'ailleurs ce qui a déconcerté bien des critiques. On s'est montré injuste à son égard. On n'a pas voulu comprendre la profondeur et la sérénité de sa poésie, et c'est là la raison qui fondera précisément, dans l'avenir, sa gloire et son influence.

Les conflits peuvent se terminer, la poésie d'un Pascoli ne finit pas dans l'esprit des hommes.

§

La guerre n'a pas beaucoup nui à la renommée de Gabriele d'Annunzio. Au contraire. Mais il a cessé de narrer les longues étreintes, les folles jalousies, les subtils désirs qui énervent et brisent les hommes et les femmes les mieux constitués. Il a voulu devenir un acteur du grand drame. Et cela surprend ses amis comme ses détracteurs. Ces derniers, injustement, ne cessent de le mettre en cause, de le critiquer sur ses ambitions politiques, sur son orgueil, etc. J'ai essayé d'interroger un de ces détracteurs, non pas sur la participation de d'Annunzio à la guerre, mais sur ses qualités de romancier et l'influence qu'elles peuvent avoir sur l'avenir littéraire de l'Italie.

— Vous critiquez sévèrement M. d'Annunzio, lui ai-je dit, et je sais que son activité, en ce moment, a le don de vous faire sourire. Vous voyez toujours le romancier à travers l'aviateur blessé. Mais laissons cela. Je voudrais seulement savoir de vous ce qui vous choque dans le romancier ?

— La manière, et, tout de même, les « sujets ». La lecture d'un roman de d'Annunzio est pour moi une douloureuse épreuve. Et je ne m'obstine à la subir que pour contredire ses admirateurs. Tous ces héros et toutes ces héroïnes, pâles et défaits, qui passent leur temps à se caresser et ensuite à se tourmenter les uns les autres, à cause du « petit acte » que vous savez, tous ces personnages qui mettent du raffinement et presque de l'enthousiasme à se faire souffrir, qui soupirent dans des parcs et se perdent en discours voluptueux, tout cela m'agace, parce que cela manque de mesure, et je suis obligé, chaque fois, de relire la « Bovary » ou quelques pages de la *Princesse de Clèves*, dans le but de me remettre d'aplomb.

— Mais le sujet en soi peut être insignifiant et la forme être cependant très belle. Le style de M. d'Annunzio, et cette langue magnifique qu'il emploie, la splendeur de ses figures, le charme de ses descriptions, me paraissent dignes de louanges. On ne trouve pas un tel écrivain à tout bout de champ.

— C'est possible. Mais je m'en soucie peu. Un auteur français m'offrira toujours mieux : il aura le goût, et la discrétion. Les pages somptueuses de Gabriele d'Annunzio m'ennuient encore plus que les oraisons funèbres de Bossuet.

Tel roman de Gabriele d'Annunzio, si l'on supprime tous les épisodes, les descriptions, les soliloques sur un état d'âme,

pourrait se résumer ainsi, en un dialogue entre les deux principaux personnages : « Je ne sais que faire de mon temps, dirait le monsieur, et j'ai de quoi vivre. Veux-tu, ô mon amie, que je secoue un peu mon oisiveté en te faisant souffrir et en t'aimant ? Il y a de ces raffinements dans la douleur qui valent les plus douces caresses. Je te ferai longuement souffrir, et tes gémissements causeront mon extase. — Oui, répondrait la dame, fais-moi souffrir, et je te remercierai. Pourvu que tu me caresses aux bonnes heures où le corps s'alanguit et où l'âme se sent trop seule. Moi-même je mettrai tout mon savoir à te torturer en te rendant jaloux. Oh ! ce sera si bon ! » Surtout, ne riez pas. Si quelques héros de M. d'Annunzio se permettaient d'être « vrais », ils parleraient ainsi, et le roman se réduirait à quelques pages, sobres et rapides.

— Ce jugement est bien sommaire, et les héros de M. d'Annunzio ont tout de même plus de caractère et de force que votre parti-pris ne leur en attribue. Et puis, j'y reviens encore, croyez-vous que d'avoir créé cette langue riche et somptueuse, dont il joue avec tant d'aisance, ne vaut pas la sobriété de nos écrivains ? Et pensez-vous que, pour le roman moderne, et même pour le roman de demain, elle ne sera pas l'expression exacte, celle qui peint toute la complexité de nos aspirations, comme de nos actes ?

— Cela, c'est encore un préjugé. La langue italienne d'hier — et même de jadis, exemple Dante — était capable d'exprimer tout ce qu'un italien d'aujourd'hui ressent de profond ou de subtil au contact de la vie. Il y a trop de couleur dans le langage de d'Annunzio. Et puis tant de figures ! L'étrange façon d'avouer leur amour ou d'exprimer leur jalousie qu'ont certains de ses personnages ! C'est précieux et surchargé. Si le roman italien de l'avenir est influencé par les romans de M. d'Annunzio, je passerai mes vieux jours à relire tous mes classiques. Les classiques, vous ne l'ignorez pas, ont beaucoup de courtoisie ; ils n'abusent pas de nos loisirs.

— C'est exact. C'est nous qui n'usons pas assez des nôtres pour les relire. Mais les classiques ont exprimé une manière de penser et d'agir qui ne ressemble nullement à la vie moderne, et aux sentiments qu'elle nous inspire. M. d'Annunzio peint la vie moderne telle qu'il la sent. C'est son droit.

— Hé bien, moi, j'en ai assez, de ses peintures. Je les

trouve d'ailleurs inexactes. Si vous vous exprimiez à votre maîtresse comme tel de ses héros à la sienne, votre maîtresse se tordrait, — ou elle s'inquiéterait de votre état mental. La vie moderne ne comporte pas le ridicule à toute heure, et M. d'Annunzio a ridiculisé l'aspect de toutes les grandes réalités. Nous savons bien que l'amour est un sentiment sérieux, qui nous fait souffrir et nous fait pleurer, mais à la condition de ne pas le galvauder, et on le galvaude quand on l'invoque à tout venant.

— Mais la femme, mais l'art, c'est ici ce qui importe plus encore que les « sujets ».

— Peut-être. Mais c'est encore là que je chicanerais d'Annunzio. Sa forme, dont je ne méconnais pas la virtuosité, n'est pas de celles qui m'enthousiasment. D'abord, j'ai horreur d'un rythme trop marqué dans la succession des phrases. Ensuite, je trouve la langue italienne assez harmonieuse, ses mots chantent trop, pour essayer de la rendre plus musicale encore. Et c'est bien ce qu'a tenté, et réalisé, M. d'Annunzio. Je me demande quel roman il va tirer de son expérience militaire. D'avance, j'en redoute la lecture. C'est un auteur incorrigible. Aussi, dès ce soir, je vais relire *Adolphe*.

M. d'Annunzio, espérons-le, démentira ses détracteurs ; s'il chante encore d'harmonieuses phrases après la guerre, il saura bien en chanter aussi quelques-unes sur l'état d'esprit des jeunes Italiens qui meurent chaque jour pour racheter les pays *irredenti*. Nouvelles activités qui voilent un peu le passé, et font rêver au delà du présent, nouveaux reflets de l'âme italienne ; il faudra bien qu'un écrivain les exprime et les fasse valoir.

§

Mais il y a encore les questions politiques et sociales que certains écrivains mettent au-dessus de toutes les autres. Il y a la conception de ceux qui veulent la grandeur de leur pays et qui travaillent le peuple afin qu'il prenne conscience de lui-même en usant de sa force. La domination, disent-ils, ou la servitude : il faut choisir. C'est le cas d'un impérialiste italien, Enrico Corradini. Dans un de ses livres, la *Vita nazionale*, paru en 1907, il précisait déjà avec vigueur et netteté l'idéal moral et politique dont les écrivains ou les artistes italiens devraient se réclamer aujourd'hui. Sans doute cet idéal est-il un peu hautain, puisqu'il dédaigne la vertu et la valeur

sociale du tolstoïsme, mais il ne manque pas de force ni de grandeur : il tend à rappeler aux Italiens que, seul, le culte de l'énergie peut armer leur conscience contre l'assaut de certaines réalités, et rendre sa vigueur à la pensée italienne. Il est certain qu'un tel idéal ne signifie pas grand'chose si on lui prête un sens trop général, une acception commune : mais, pour M. Corradini, le culte de l'énergie, c'est d'abord la maîtrise de soi; puis c'est la profonde discipline de l'homme cherchant à dominer son démon intérieur, c'est aussi l'effort de toute âme qui ne veut point se laisser garrotter par l'instinct, et, c'est, surtout, la mise en pratique du principe posé par Léonard de Vinci dans un de ses sonnets: *Vogli sempre poter quel che tu debbi* — veuille toujours pouvoir ce que tu dois. La pensée de M. Corradini opposerait-elle donc une règle stoïcienne à la volonté de puissance préconisée par Nietzsche ? En art et en littérature peut-être, mais non en politique, puisque M. Corradini s'avoue impérialiste avec ostentation. Au goût des légendes héroïques, au mépris de la douleur et de la mort, il croit indispensable d'allier l'esprit de domination. Il assigne aux aspirations diverses de l'âme italienne contemporaine une fin uniquement *italienne*, et ne saurait admettre aucune concession à l'internationalisme. Il exprime avec courage, sans user de précautions oratoires, ce qu'il pense des doctrines, souvent magnifiques, qui caractérisent l'évolution intellectuelle et sociale de notre temps, et, il faut le dire, sa parole ne manque pas de rudesse. Mais quelle force, et quel mépris du convenu, révèlent ses moindres pages !

Il est naturel que M. Corradini, ayant le culte des héros, ait admiré profondément le peuple japonais : il a étudié le sens de la vie politique de ce petit peuple et loué sans réserves son ardente soumission à la patrie. Aussi avec quelle véhémence accuse-t-il les rêves pacifistes d'entretenir les nations et les hommes dans un coupable optimisme ! « La vie des peuples, écrit-il, est un drame et non pas une idylle. » Toute unité collective ne peut se constituer qu'en agissant contre une autre : la vertu nationale devient alors cette « puissance qu'a un peuple de s'individualiser, d'affirmer son moi, pour ainsi dire, dans l'histoire du monde ». On doit considérer parfois l'ennemi comme un stimulant nécessaire à notre action : il tient en éveil les énergies susceptibles de s'amollir.

Les erreurs qui sollicitent l'esprit ouvrier, songe M. Corradini, tendent à la suppression des armements ; mais n'y aurait-il pas avantage à ce qu'elles ne fissent pas surgir de guerre civile ? Les meneurs qui prétendent guider les classes laborieuses ne lèvent-ils pas le glaive, presque toujours, contre leurs frères, quand se déchaînent les grèves ? Ils brisent ainsi le lien d'amour que pourrait créer l'unité morale de toutes les classes, *Le mépris de la mort est le plus grand facteur de vie*, dit M. Enrico Corradini, — à une condition, c'est que le mépris de la mort soit un stimulant pour nos volontés, mais un stimulant dont nos frères directs n'aient point à souffrir.

Quand le général japonais Nogi s'écriait, après la mort de ses deux fils tués dans une bataille : « Leur vie n'était rien en comparaison du but à atteindre », nous sentons qu'il faisait abstraction de sa douleur de père pour ne songer qu'à l'action accomplie : il cachait sa blessure pour mieux reprendre sa tâche. Le but à atteindre, ici, importe seul, et non les sentiments ; ce but, c'est le triomphe de la patrie japonaise, c'est l'affirmation du principe national et de l'héroïsme quotidien. M. Corradini a fait sienne cette idée. Et, d'ailleurs, on comprend très bien qu'il admire l'effort du Japon secouant sa torpeur et se dressant, ivre de volonté, devant les soldats du tsar.

Il faut, dit M. Corradini, il faut, quand c'est nécessaire, savoir atteindre, au delà de la mort, un but caché dans l'ombre des siècles futurs. Voilà où est la vertu de l'homme, et la puissance de la vie apparaît seulement en ces vastes constructions d'humanité organisée qui durent des siècles et qui s'appellent des nations. *C'est la première des solidarités : la solidarité nationale jusqu'à la mort.*

La formule est d'allure cornélienne. Dans le mouvement des idées qui prédominent aujourd'hui en Italie, et qui préparent de nouvelles voies pour les énergies impatientes d'agir, M. Corradini a bien montré quelles fins il voudrait assigner à l'évolution de la pensée italienne : il la désire, pour l'avenir, plus soucieuse de son ancienne hégémonie esthétique et plus pratique, plus réaliste, dans ses tendances politiques. Dans le périodique qu'il avait fondé en 1903, *Il Regno*, il s'était consacré à la défense des intérêts italiens, et surtout à la mise en valeur de l'esprit national. Il se montrait très inquiet de l'influence des mœurs contemporaines sur les volontés flottantes

ou serves du fait accompli. Aristocrate, impérialiste, aimant son pays avec une ferveur passionnée, il sentait fleurir un rêve de domination dans son esprit discipliné par l'idéal classique. Il songeait toujours à quelque sursaut, à quelque brusque réveil du peuple italien dont l'Europe entendrait, toute surprise, la grande rumeur. Cette grande rumeur, l'Europe de 1915 l'a entendue. Enrico Corradini savait bien qu'une nation n'arrive à avoir quelque importance intellectuelle et politique qu'à la condition de puiser toujours plus de vitalité dans la compréhension « réaliste » de sa tâche. En 1915, il s'agissait pour l'Italie de reprendre la tradition de Rome, de *risorgire* plus grande et plus forte.

Pour M. Corradini, une seule chose a toujours paru digne d'attention, c'est la possibilité d'une renaissance complète de l'Italie. Comment la préparer, comment la réaliser? En mettant en valeur l'idée impérialiste. Etre impérialiste, pour Corradini, c'était vouloir une Italie merveilleuse, renaissant du plus lointain passé, projection moderne de la Rome ancienne, vision radieuse rêvant au bord des mers qui chantent ; c'était vouloir un empire colonial, afin de soustraire la main-d'œuvre italienne, représentée par l'émigration, au travail d'autrui ; c'était affranchir l'émigrant, le « serf de la glèbe étrangère », en lui donnant, dans les possessions nationales, le labeur qui réconforte et qui libère. Il a consacré à formuler ce rêve les pages les plus fortes que je connaisse.

Le rêve de M. Corradini, depuis l'intervention, s'est encore élargi. M. Salandra, dans son discours du Capitole, s'en était tenu, pour justifier l'intervention de l'Italie dans le conflit européen, aux problèmes primordiaux dont la solution immédiate était imposée au peuple italien par sa raison de vivre et son rang de grande nation. Un premier devoir à remplir d'abord : la défense de l'italianité contre la domination autrichienne ; ensuite le rétablissement d'une frontière militaire qui offrît à l'Italie plus de sécurité que celle imposée en 1866 par l'Autriche ; enfin, une position stratégique plus sûre dans l'Adriatique. Mais M. Salandra laissait alors dans l'ombre des destins non accomplis l'avenir oriental auquel aujourd'hui l'Italie, encouragée par les nationalistes, rêve avec enthousiasme. L'impérialisme méditerranéen, qui ne troublera d'ailleurs point le *statu quo* dans la Méditerranée occidentale,

doit consacrer un jour les destinées politiques de l'Italie, et c'est à les réaliser promptement, ces destinées, que travaillent en commun soldats et politiques.

§

Doctrines et actions, l'œuvre des quatre écrivains dont j'ai retracé sommairement quelques traits réflète quelques aspects typiques de l'âme italienne ; si le caractère des écrivains diffère, « la portée de l'œuvre » plus ou moins étendue, la finalité ramène tout à l'unité : pas un d'eux qui ne veuille ennoblir l'évolution intellectuelle et morale des hommes et adoucir la rigueur de faits. N'est-ce pas l'essentiel ?

MAURICE VALLIS.

LES

VISIONNAIRES DE L'ÉPOUVANTE

—

La guerre, rupture de toute harmonie humaine et terrestre, destruction de toute unité physique et morale, la guerre, si elle épargne parfois notre vie corporelle, atteint parfois en nous l'énergie et la beauté de l'âme.

Ses tonnerres, ses fureurs, ses vacarmes grandissant avec la rage meurtrière d'artillerie, ébranlent la puissance de la pensée et abattent le soldat sous la masse de leur épouvante.

Mais ce n'est rien encore que celui-ci perde alors son équilibre d'action et de volonté et que sa conscience par elle soit bouleversée, non, car elle l'accable d'images terrifiantes, de visions d'effroi dont la reviviscence maladive fait jaillir et l'horreur et la cruauté.

Puissé-je dépouiller assez le praticien pour, dans des termes simples et concrets, sur le mode réaliste, rapporter ce que j'ai vu de ces effets singuliers de la guerre dont le moindre agrément littéraire altérerait la nuance dramatique.

—

Visage have, yeux hagards, celui-ci, accroupi sur sa couchette, balance indéfiniment la tête et le buste. Et de sa bouche s'échappe le même cri, d'une voix monotone et sombrée : « Boches! sales Boches! Boum! Boum! » Sur ces derniers mots, il élève les bras, d'un geste automatique, pour se clore les oreilles, les laisse retomber et recommence.

Devant lui je multiplie les gestes pour attirer son attention. Il ne me voit pas et persévère dans sa mimique.

« Brugnon! » lui dis-je.

Il n'entend pas son nom. Je réitère plus fortement mon appel. Même indifférence.

Mon poing frappe violemment la porte.

Et, comme si ce bruit le jetait soudain dans des transes nouvelles, il se blottit sous ses couvertures. Je m'approche de lui et découvre son masque grimaçant de terreur. Je le réconforte ou du moins j'espère le réconforter par des paroles douces et persuasives, puis je recommande qu'on le laisse dans la solitude et le silence. En m'éloignant j'entends encore son cri rythmé. Il a repris sa triste mélopée.

Le lendemain, la scène est différente. Dans de rares lueurs de conscience, il écoute mes questions et ses regards suivent le mouvement de mes lèvres. Mais par instants son balancement et ses cris l'emportent sur cet effort intermittent d'attention.

C'est à ces intervalles de lucidité que, sous l'influence de mon interrogatoire amical et familier, éclatent quelques émouvantes évocations, les jours suivants, dès qu'il égrène ses phrases, peu à peu, moins péniblement.

« Brugnon, Brugnon, que vois-tu? où es-tu? que se passe-t-il?

« — Les Boches! les Boches! Oh! oh!

« — Mais, dis-moi, que vois-tu?

« — Oh! oh! Boches, couper cou officier! oh, oh! »

Et il répète « couper cou officier », trois fois decrescendo et comme vaincu. Ensuite il imite encore le bruit d'une détonation, jette son imprécation habituelle et complique d'un mâchonnement hideux les oscillations lentes et régulières que nous lui connaissons.

Alors de toute mon insistance je stimule l'activité de son esprit.

« — Dis-moi, dis-moi ce qui t'effraye.

« — Oh! oh! Boches couper cou officier...

« — Oui, oui, et puis... » (Cette fois, il sabre son propre cou d'un rapide glissement de la tranche de sa main tendue).

« — Puis, mon copain, oh! oh! baoum, tout près là, au ventre, oh! oh! oh! »

Ce disant, il suffoque, s'affaisse sur son oreiller, sanglotte bruyamment et pleure.

Il souffre. Il renaît.

Cet autre, grand garçon blond, est vraiment ce que murmure quelqu'un à côté de moi, « la statue de l'Absence ». En effet, il ne paraît pas être où il est. Regards vides, pensée en allée. Ses bras, ses jambes se figent dans les attitudes les plus paradoxales qu'on leur donne. La bouche demeure entr'ouverte. La parole, elle aussi, a déserté. La physionomie est remarquablement inexpressive, anonyme, presque stupide.

Il n'a vécu aucune scène de carnage, mais participé à une rencontre souterraine par surprise, et, plus tard, lorsqu'il a lentement repris possession de soi-même, ce jeune et intelligent mécanicien tient à montrer les progrès de sa mémoire. Voici ce qu'il relate de l'accident dans un premier récit, en ordre dispersé :

« J'ai attaqué l'entonnoir de gauche pour aller à droite après (sic). On a tué ceux qui étaient là, mais j'ai pris les trois autres dans la sape. Il faisait chaud. L'officier boche est sorti d'un trou, je voulais le prendre, mais un autre l'a tué... J'ai coupé les fils de la mine avec ma hache. J'ai appelé K... pour couper l'autre mine, on courait dehors vers la droite, je l'ai vu tomber et tout a sauté... »

Les souvenirs sont plus cohérents dans la version ultérieure qu'il donna spontanément, peu de jours avant de quitter l'hôpital :

« Nous avons attaqué le 8 juin, à quatre heures du soir, à gauche de la Croix des Carmes. Ma mission était de boucher les sapes et de couper les mines des Boches.

« J'ai sauté avec ma demi-section dans l'entonnoir de gauche ; les Boches se sauvaient ; nous en avons tué plusieurs.

« J'ai trouvé les fils d'une mine, je les ai coupés ainsi que le téléphone.

« Dans une sape, j'ai pris trois prisonniers, aidé par K... Nous avons fait sortir un officier, mais mon voisin l'a tué à bout portant.

« Après cela je me suis mis en liaison à gauche, j'ai bu un coup avec K... et nous sommes revenus dans l'entonnoir que les hommes organisaient.

« Nous sommes partis vers l'entonnoir de droite pour chercher les autres mines.

« Là, j'ai entendu une forte explosion, en même temps j'ai

été bousculé et j'ai vu la terre sauter ; c'est tout ce que je peux me rappeler. »

—

Ce capitaine est peut-être à son ordinaire un brillant causeur. Son nom de consonance provençale et la mimique animée dont il accompagne ses efforts d'élocution impuissante, le laissent supposer ; mais, à présent, il est incapable d'articuler une syllabe. Et puis voici que tout à coup il rejette ses couvertures, se met en chasse autour de la chambre à la poursuite d'un être irréel, à pas comptés, le geste contenu, le buste en avant, l'œil aux aguets. Un arrêt brusque. Il se redresse, étend les mains, s'agite et se secoue comme s'il tentait de se dégager d'une étreinte homicide, pousse un horrible cri guttural et tombe allongé sur son lit.

C'est là un rêve mouvementé d'un épisode de bataille, dont l'interprétation est toute simple, dès que le sujet parvient à coordonner ses souvenirs. Est-il besoin de dire qu'en peu de jours cette agitation se dénoua et que l'usage de la parole fut recouvré presque intégralement ?

« Le 25 juillet à deux heures du matin, me dit le capitaine, je me trouvais dans la tranchée de première ligne d'où une attaque venait d'être repoussée. A partir de ce moment je ne sais plus ce qui est arrivé ; je n'ai eu conscience de mon état qu'à l'ambulance de B.., où des gradés de ma compagnie, blessés, sont venus me voir, entre autres l'adjudant-chef qui était avec moi dans la tranchée lors de l'accident. Il m'a expliqué qu'une torpille ou un obus de gros calibre serait tombé sur le parapet de la tranchée, en nous ensevelissant tous les deux.

« Je ne me souviens pas du moment où je me suis aperçu que je ne pouvais pas parler, ni de l'impression que j'ai ressentie, mais le soir de mon arrivée ici je me souviens d'avoir été interrogé et de n'avoir pu répondre.

« Je rêvais de la bataille ; en me défilant dans un boyau, je me sentis attaqué dans l'obscurité et voulus crier des ordres. Le bruit d'une porte fermée avec violence m'ébranla alors tel qu'un éclatement d'obus. »

—

C'est à peu près à la même époque que le lieutenant Y... a été frappé d'une commotion. Dans les mêmes lieux aussi,

dans le fameux Bois-le-Prêtre d'où ils nous arrivent en une heure ou deux. Son tempérament flegmatique contraste avec celui du précédent. Dans la nuit du. 12 au 13 juillet, violent bombardement de part et d'autre à la Croix des Carmes... grenades, fusillade, etc., tout l'agrément habituel. Y... est sur le seuil de son abri avec ses agents de liaison. Une sorte de pont en rondins de bois passe au-dessus d'eux.

Un obus siffle, le pont est percé, détruit en partie. Un des hommes est mis en pièces. Tous les autres sont renversés. Le lieutenant se retrouve au fond de son trou, sous une masse de terre et très écœuré par une effroyable odeur... (Ici une lacune dans le film des souvenirs ; l'officier a perdu vraisemblablement conscience de ce qui se passait, mais pendant un instant assez court.)

On le dégage. Il est revenu à lui et s'emploie avec les autres à secourir le soldat blessé, qui n'est plus qu'une masse informe, hurlante et déchiquetée. Dès que les brancardiers ont emporté cette loque pitoyable, on remarque qu'elle avait dissimulé sous elle l'obus non éclaté. Cette découverte répand un effroi rétrospectif parmi les assistants.

Le lieutenant passe toute la nuit auprès de cet obus, en proie à la peur instinctive de le voir éclater sous le choc d'un passant maladroit. Peur tyrannique et puérile qui lui fait paraître interminable l'attente de l'aube.

L'odeur nauséabonde qu'il a ressentie dans son enfouissement subit ne l'abandonne pas. Il se blâme de rester rivé à cette attitude anxieuse inconsciemment adoptée et se sent, en même temps, incapable de la moindre indépendance de mouvement. Aux premières lueurs du jour, le bombardement cesse. Des soldats du génie surviennent, qui enlèvent l'inquiétant obus, et le font sauter au loin par le moyen d'une longue ficelle.

La matinée s'écoule dans un demi-rêve. Le lieutenant se rappelle avoir déjeuné machinalement vers les dix heures et avoir éprouvé ensuite un malaise étrange. Son cœur battait d'une façon désordonnée. Il quitte son abri. Les compagnons familiers qu'il rencontre sont devenus des silhouettes vagues, aux contours imprécis. A peine reconnaît-il son capitaine. Fantôme ou réalité ? il ne pourrait le dire. Il erre dans une grisaille trompeuse. A-t-il été de nouveau enseveli ou commotionné ? il l'ignore.

C'est seulement vers le soir que cette brume intérieure se léchire. Sa conscience s'éclaire peu à peu. Il perçoit des mains qui le prennent, le déshabillent et le couchent dans un lit. Il discerne confusément des bruits de voix autour de lui. Quelqu'un lui parle doucement. Il croit entrevoir une blouse blanche, très blanche sous une lumière vive; mais la lassitude et l'accablement l'enveloppent soudain. Il s'endort lourdement

Dans la paix des vaincus et le sommeil des morts.

Il guérit, d'ailleurs, assez vite, de sa commotion cérébrale, et se plaît aujourd'hui à raconter sa nuit tragique.

—

Qui eût dit que Morgès était une cigale de Provence et que non seulement il chantait agréablement, mais encore mélodiait au violon d'un geste fort habile ? Il est, en effet, cette cigale, ou, du moins, il en a retrouvé aujourd'hui l'alerte gaieté, la voix claire et chaude ; mais, lorsqu'on me l'amena, quel bloc de boue ! quelle atonie ! quel silence de gestes et quelle attitude humble et glacée ! Durant un mois, il était la parodie absurde et lamentable de lui-même ; un simili-idiot au visage stupide, parfois éclairé d'un sourire morne. Il contemplait son interlocuteur avec la lenteur physionomique du caméléon et ne laissait entre ses dents jaillir sans accent que ces seuls mots : « Képi, Képi ». C'était un garçon pitoyable. Certain soir, il fondit en larmes. La confusion de son esprit se dissipait. Les relations se rétablissaient entre le monde extérieur et lui.

Le choc qu'il avait subi avait été si énorme ! Pris sous un éboulement, enseveli vivant, il avait connu la nuit souterraine et l'enfouissement mortel.

Sa conscience avait seule sombré. Sa jeunesse, ses ressources morales et, peut-être, la provision de soleil que tout frère de Mireio garde au fond de son âme, aidèrent à sa résurrection.

Et maintenant, ce brave enfant est auprès de sa vieille mère, quelque part, là-bas en Avignon et ses chansons ravivent le foyer pour le temps de cette guerre.

—

Quelques fragments d'une sorte de journal dont je me suis efforcé de respecter le style rude et incorrect, à cause de l'in-

térêt de sa vérité documentaire, parachèveront cette cinématographie douloureuse de la guerre.

Pointeau est bordelais. Son regard est aiguisé de malice, mais l'accent de sa voix est harmonieux, entraînant et sympathique. Très secoué par une explosion formidable, sans autre blessure que sa désintégration mentale momentanée, il a regagné presque entièrement sa bonne humeur naturelle. Cédant à sa bonhomie foncière, il m'a spontanément écrit sa mésaventure. La voici :

« Vers le 15 février, départ des environs de Bar-le-Duc en automobile. Arrivée au fort de Moulainville, le 16, par un temps épouvantable. Nous sommes trempés jusqu'aux os. Départ, le soir, pour le fort de Tavanne. Je couche dans un poulailler. Nous revenons à Verdun, le lendemain, nous loger aux casernes Chevert. C'est de là que nous allons derrière la côte du Poivre. Le 20, nous couchons sur la neige fondue. Ça tape dur autour de nous. Nous nous portons en avant de Bras et, de nuit, nous nous dirigeons vers le Bois des Caures, en traversant le chemin de fer et un ruisseau. Là, nous croisons des poilus du n^{me} régiment qui nous crient en passant que c'est chaud et que le colonel Driant vient d'être tué en se jetant au devant des mitrailleuses, afin de n'être pas fait prisonnier.

« Les obus pleuvent sur la route. Abrités derrière un talus, nous essayons de dormir dans le fossé, durant deux heures. Avant l'aube, nous partons pour le Bois des Caures, en suivant le fossé. Ni tranchées, ni boyaux. Le sol est un chaos. Le lieutenant Z... nous fait nous étendre à plat ventre, tandis qu'il va reconnaître la position. A son retour, nous progressons lentement d'une centaine de mètres. Les hommes tombent comme des mouches, notre officier est atteint à la tête.

Nous voilà placés. Le caporal X... prend le commandement de la section et me détache comme agent de liaison auprès du lieutenant Z... Baïonnette au canon ! C'est l'attaque. J'ai la main sur l'épaule du clairon Panachol, lorsque choit une marmite sur un chêne. Mon camarade a le front troué d'un éclat, je tombe du cul et ma couverture est hachée en lambeaux. Je me relève sans mal ; nous ne sommes plus qu'une douzaine de poilus.

« Alors dans un bout de tranchée entre Beaumont et le Bois des Caures, nous mettons en batterie; mais les Boches se défi-

lent dans un ravin, cherchant ainsi à contourner le bois. Les zouaves et ceux du... qui se trouvent là, les chargent avec ardeur et les refoulent. La fusillade se prolonge toute la nuit, car l'ennemi revient sans cesse à l'assaut.

« Le fossé où je suis resté avec ma pièce n'est guère ménagé par la mitraille. Le vent d'un obus, qui éclate à six mètres en avant de moi, me renverse, une fois encore, en arrière. Trois jours s'écoulent ainsi, au même endroit. Les vivres se sont faits rares. Le ravitaillement a dû être coupé.

« Un soir, vers quatre heures, le bombardement s'éteint de notre côté, mais redouble sur Beaumont. Nous nous portons très vite sur une butte qui domine le village. En moins d'une demi-heure celui-ci est en flammes. Les Boches montent à l'assaut, en rangs serrés. Nous tirons dans le tas. Ils tombent dur. Le lieutenant Z... accourt vers notre groupe et, tandis qu'il dirige le feu, il est blessé d'une balle à la cuisse et d'une autre au bras. L'adjudant lui succède à son poste de commandement. Le brancardier est frappé à son tour, au moment où il soulève l'officier pour l'étendre sur le brancard...

« Cependant l'ennemi a été chassé de Beaumont à coups de baïonnettes. Nous revenons de nuit dans notre coin de bois. Les Boches recommencent leurs tentatives pour nous cerner. Des cinq mitrailleuses que nous possédons, trois n'ont pas de trépied. Nous les calons sur des caisses. Une d'entre elles est installée sous le couvert.

« L'adjudant et le caporal se reposent quelques instants sur la lisière du taillis. Gobert et moi, pendant notre demi-heure de garde, nous entendons les Boches parler entre eux, à faible distance.

« Si qu'on leur enverrait un compliment ? » me souffle à l'oreille mon compagnon. Mais bast ! La pièce est gelée. On la recouvre d'une couverture et on la réchauffe à la chaleur d'une bougie. Il est une heure du matin. Enfin nous nous régalons de plusieurs tirs bien appliqués. A trois heures, on nous ordonne de nous replier, et tandis que nos deux compagnies continuent de tirer à nos côtés pour protéger notre mouvement, nous exécutons les ordres.

Après avoir atteint le point d'arrêt qui nous était fixé, nous mettons à profit ce court instant de halte pour nous rafraîchir, le caporal et moi, de quelques lampées d'alcool de menthe.

« Les marmites nous poursuivent sur cette côte du Poivre, mais sans troubler le repos que nous nous sommes accordé. Quatre poilus du 2e régiment passent près de nous, portant sur des fusils croisés leur colonel mourant. A cet instant surgissent des Boches...

« Nous prenons la direction de Belleville, et autour de la grange où l'adjudant nous dit de nous étendre, les obus font rage. Malgré ce tapage, quelques camarades se hasardent à pêcher quelques poissons dans le petit canal situé en contrebas. Poissons que l'on fait cuire dans le champ et dont on se nourrit, sans plus tarder, avec quelques morceaux de pain rassis, retrouvés çà et là.

« Un jour et une nuit nous survivons à nos fatigues sous ce modeste abri. Le surlendemain, nous retraversons Verdun, de nuit.

« Mais c'est pour prendre la route de Vaux. Dans un boqueteau nous délogeons deux ou trois lapins que nous dépeçons et dépêchons, cuits à peine et presque crus.

« Puis les débris de trois autres compagnies complètent ce qui reste de la nôtre ; le régiment se reforme et occupe le Bois du Chapitre.

« Je suis désigné pour aller, avec l'adjudant Moutet, mettre en batterie dans le ravin, sur la lisière du bois. C'est alors que mon ami le caporal est blessé et que les servants fondent autour de la seconde pièce, contiguë à la nôtre. La rafale est terrible ; les branches cassées s'abattent avec un bruit sec et strident. Il y a là, épars, quelques fragments de tranchées. Des vêtements et du linge sont pendus aux arbres. Nous demeurons quatre jours en nous sustentant d'un quart de vin chaque nuit et de quelques gorgées de bouillon gelé.

« Nous abandonnons ce poste pour nous porter six cents mètres en avant, derrière un mamelon assez dénudé. A peine y avons-nous creusé chacun notre trou que je me sens violemment bousculé sur le dos. Je n'avais rien entendu. Je me relève et de mes voisins directs je ne distingue plus qu'une bouillie sanglante, L'œil gauche me brûle étrangement. Je m'arrache sur la cuisse droite un éclat gros comme un plomb de chasse. Le lieutenant Bardy, à cinq mètres de moi, tombé à la renverse, se redresse lentement, à son tour, en se tâtant avec satisfac-

tion. Il me fait entrer dans son gourbi, couvert de branches entrelacées et de mottes de terre.

« C'est là que nous avalons, avec un peu de vin, quelques sardines et du pain. C'est là aussi que nous survient un obus ; un éclat tranche deux doigts de la main de mon compagnon, qui tenait la boîte de conserves, et le touche plus cruellement au bas-ventre, du même coup. Quoique étourdi par la secousse, j'utilise le paquet de pansement pour combler et étancher sa profonde blessure. Néanmoins, je me sens la tête lourde et vague, les jambes molles. Je ne fais plus cas de rien, je deviens imbécile.

« Je me souviens seulement de m'être retrouvé le soir ; j'étais couché dans une péniche sur le canal. Puis je ne sais plus ni quand, ni comment, je fus emporté. Je ne suis pas très certain d'avoir senti le roulement cahoté de la voiture qui m'a sans doute déposé ici dans un lieu plus paisible et moins agité. J'ai connu la bataille et je suis aujourd'hui très content de m'en tirer sans trop de mal, après avoir fait tout ce que je pouvais faire. »

HENRI AIMÉ.

LE MACHINISME LE PROGRÈS ET LA MORALE

—

Depuis que l'on constate les résultats de la « Barbarie scientifique » dont l'Allemagne offre l'effroyable spectacle à l'univers, nous assistons à une nouvelle levée de contempteurs du progrès. Ils raillent qu'on ait pu l'introniser comme une sorte de divinité du devenir humain. Ils assurent que le progrès scientifique, qui s'est traduit par le développement incoërcible du mécanisme, de l'industrialisme et du machinisme, est insuffisant et inopérant au regard de la civilisation, puisqu'il ne s'est pas accompagné d'un accroissement décisif de la moralité. Ils proclament, en conséquence, que nous avons eu jusqu'ici une fausse conception du progrès, que la civilisation manque son but, et que le devoir inéluctable, après la guerre, sera, tout en poursuivant le progrès scientifique, de nous efforcer au perfectionnement moral, qui importe par-dessus tout.

Si tant est que le progrès est une divinité moderne, on réclame donc une diminution de son culte. On veut le faire rétrograder du culte de dulie au culte de latrie. Après tout, ce ne serait pas la première fois que l'homme aurait brisé les autels d'un Dieu auquel il croit avoir rendu un hommage immérité. L'histoire des religions abonde en accidents de ce genre. Mais, comme il s'agit des directrices de la civilisation, encore convient-il de réfléchir et de savoir si, et dans quelle mesure, le progrès scientifique est responsable des mécomptes dont on l'accuse. De même, est-il nécessaire de se demander ce qu'il

faut exactement entendre par le perfectionnement moral, et de connaître les voies par lesquelles on prétend nous y inciter et nous y conduire. Examinons.

D'abord, les crimes de la « Barbarie scientifique allemande » peuvent-ils servir à argumenter contre le progrès en général? Dans l'admirable discours qu'il prononça, en janvier 1915, devant l'Académie des sciences morales et politiques, M. H. Bergson a expliqué, d'une façon géniale et définitive, l'incubation de cette Barbarie. « Barbarie systématique », disait-il, « qui s'est renforcée elle-même en captant les forces de la « civilisation », au travers de la formation de laquelle « il y a « comme une résonnance continue de militarisme et d'industrialisme, de machinisme et de mécanisme, de bas matérialisme moral ». Travail satanique, « artifice diabolique, qui « a fait se retourner contre lui-même l'effort moral de l'humanité au moment d'atteindre son but », et lui a fait produire, « au lieu d'une spiritualisation de la matière, une mécanisation de l'esprit ».

C'est bien, en effet, en captant les forces de la civilisation, et, par conséquent, les forces scientifiques et morales, au profit de ses ambitions criminelles, que l'Allemagne s'est créée la mentalité stupéfiante qui l'a conduite à la « barbarie systématique ». Mais elle n'a pu y parvenir qu'en pervertissant les forces morales qu'elle entendait asservir à la perpétration de ses desseins. C'est ce que M. H. Bergson a expliqué en termes lumineux. Il a montré comment l'Allemagne, « grisée par sa « victoire de 1870, par le prestige qu'elle y avait gagné, et « dont bénéficiaient son commerce, son industrie, sa science « même », en est arrivée à se dire que « si la Force avait fait ce « miracle, si la Force avait pu donner la gloire et la richesse, « c'est que la Force recélait sans doute en elle une vertu mystérieuse, une vertu divine ». Elle ajoutait de suite : « Le « peuple qui recevait cet élan était un peuple élu, race de « maîtres, à côté des autres qui sont des races d'esclaves. »

Du jour où l'Allemagne est parvenue au dogme de la prédestination de la race allemande, elle avait trouvé le fondement de sa « Barbarie scientifique ». Elle la systématisait, et elle en tirait toutes les conséquences avec une logique rigoureuse, frénétique, impitoyable et inflexible. Dès lors, le peuple élu pouvait assurer l'accomplissement de sa mission divine par les

manifestations de la Force sans en excepter une seule. Il pouvait donc y faire servir le progrès scientifique. Bien mieux, il le devait. Du même coup, la Force et le Droit s'identifiaient, les forces morales se prostituaient à la sanctification de tout ce que l'Humanité avait jusqu'alors réprouvé en leur nom, et tous les crimes se justifiaient par cela seul qu'ils concouraient à la victoire du peuple élu. L'Allemagne se dotait ainsi, comme le dit M. H. Bergson, « d'une philosophie qui fut la trans- « position intellectulle de sa brutalité, de ses appétits et de « ses vices ».

Il va de soi que si l'Allemagne a pu pervertir et asservir les forces morales, c'est qu'elles n'étaient pas une vaine chimère. Elles s'étaient développées en fonction du progrès scientifique et industriel. Sans doute ce développement n'avait pas été aussi rapide que celui du machinisme, mais cela vient de la lenteur inhérente à toute adaptation morale. Ecoutons encore M. H. Bergson : « Chaque machine nouvelle, a-t-il dit, étant « pour l'homme un nouvel organe, — organe artificiel qui vient « prolonger ses organes naturels, — son corps s'en trouva « subitement agrandi sans que son âme eût pu se dilater assez « vite pour embrasser tout ce nouveau corps. De cette dis- « proportion naquirent des problèmes moraux, sociaux, inter- « nationaux, que la plupart des peuples s'efforçaient de résou- « dre en comblant l'intervalle, en faisant qu'il y eût plus de « liberté, plus de fraternité, plus de justice qu'on n'en avait « encore vu dans le monde. » C'est ce « grand travail des spi- « ritualisations » que l'explosion de la Barbarie allemande est venue surprendre dans son élaboration. Mais il n'en est pas moins certain que le progrès scientifique, le machinisme, le mécanisme, l'industrialisme, n'avaient ni tué ni entravé le progrès moral, et M. H. Bergson l'a magnifiquement démontré.

Cela posé, la Barbarie scientifique allemande apparaît sous son véritable jour. Elle est un cas de tératologie sociale, philosophique et morale. Mais elle n'est pas autre chose. Elle ne peut pas servir d'argument contre le progrès scientifique, de même que la folie, en ses manifestations diverses, ne saurait détruire la beauté de l'intelligence humaine, de même que la gibbosité qui déforme certains hommes ne vaut pour la négation de l'harmonie de la structure du corps humain. Si l'Allemagne a tenté de précipiter la civilisation dans le gouffre d'une

régression violente, si elle a conçu le rêve abominable d' « une « humanité où la force brutale tient lieu de force morale », comme l'a dit encore M. H. Bergson, c'est un crime et une mentalité dont elle est seule responsable, et qui ne donnent pas le droit de conclure du particulier au général.

Toutefois, on doit reconnaître que la moralité ne brilla pas, au cours de cette guerre, d'un unanime éclat, et ne s'affirma pas toujours avec une indiscutable et réconfortante vigueur. Elle a eu des éclipses et des défaillances trop certaines. On a dit, il est vrai, que les Allemands, avec méthode, patience et cynisme, s'étaient ingéniés à empoisonner, tromper et désorienter l'opinion, et que nous avions eu tort de ne pas riposter par un effort aussi méthodique et patient pour la propagation de la vérité. Cela n'est que trop réel. Mais est-ce que la vérité morale n'impose pas des devoirs dont la nécessité d'accomplissement doit jaillir de la seule conscience de leur certitude ? Eh bien, la conscience morale universelle n'a pas partout tressailli du frisson sacré d'indignation horrifiée qui aurait dû suffire à la faire se dresser en une protestation spontanée. Ah, certes, il serait injuste de ne pas s'incliner devant les personnalités éminentes qui, dans tous les pays, ont stigmatisé les crimes de la Barbarie allemande ! Certes, on ne peut oublier la loyauté morale du Portugal et avec quel héroïsme la Belgique et la Serbie ont gravi, en une sérénité magnifique, le chemin douloureux du martyre. Mais trop de neutres, par contre, se sont prosternés en admiration et en adoration devant les méfaits de la force teutonne. Trop de neutres, aussi, dans ce drame où menaçait de sombrer la civilisation, ont fait preuve, ou bien d'une prudence que les Barbares pouvaient considérer comme une approbation de leurs théories monstrueuses et une consécration de leur méthode, ou bien d'un mercantilisme qui a asservi les intérêts moraux à la tyrannie du profit et des intérêts matériels. Par exemple, lorsque M. Rhallys, ministre de la Justice en Grèce, déclarait à M. Jeffries, correspondant du *Daily Mail*, que son pays voulait rester neutre « parce qu'il n'avait pas envie de subir le sort « de la Belgique et de la Serbie », il affirmait d'abord que les gouvernants hellènes n'entendaient courir aucun risque pour la victoire de la civilisation. Il y a certainement de l'immoralité dans une telle désinvolture et un tel désintéressement. En

outre, il faisait ainsi « de la mécanisation de l'esprit » à sa manière, puisque, par suite de cette abdication, il apportait un secours à la théorie allemande qui, dans le but de hâter le succès, prétend qu'est excellente l'épouvante issue de la multiplicité et de l'abomination des crimes commis par les soldats du Kaiser. De même, s'il convient de tenir compte des conditions sociales et politiques spéciales aux Etats-Unis, on est bien obligé d'avouer qu'ils ont montré, à l'égard de la Barbarie allemande, une longanimité qui fut peut-être le triomphe du scrupule juridique, mais qui a placé leur conscience morale dans une attitude que les civilisés ont pu à bon droit regretter. Egalement, la belle protestation de M. Woodrow Wilson au nom de l'Humanité a réjoui tous les champions de la civilisation, mais qui pourrait méconnaître qu'elle eût certainement gagné à être moins tardive et à moins s'embarrasser des subtilités malhonnêtes de la casuistique de M. de Bethmann-Hollweg?

Du moins, si la moralité universelle a eu, dans la tourmente que nous traversons, de trop nombreuses et trop incontestables défaillances, elle s'est quand même suffisamment affirmée pour que l'on soit en droit de dire que ces défaillances sont le fait d'une minorité. C'est encore pourquoi il serait injuste de conclure, de la Barbarie scientifique allemande, à la faillite de la morale, de la science, du progrès et de la civilisation.

Ecarté, par conséquent, l'argument que les nouveaux contempteurs du progrès prétendaient tirer de la Barbarie allemande, il faut se demander ce que valent les appels au perfectionnement moral qu'ils nous adressent si bruyamment. Nous devons rechercher aussi s'il est vrai que nous ayons une fausse conception du progrès. Les deux questions s'éclairent l'une par l'autre.

En réalité, nos modernes contempteurs du progrès reprennent, sans la rajeunir, la vieille dispute sur le point de savoir si la civilisation doit être régie par la morale ou par les connaissances intellectuelles, autrement dit par le progrès scientifique. Mais ils ne nous apportent aucun plan, ni aucune méthode de perfectionnement moral collectif ajustable à la conduite de la civilisation. Ils en seraient d'ailleurs fort empêchés, et pour cause.

C'est que, en effet, la morale est affaire de vie intérieure et

d'activité subjective, c'est qu'elle est stationnaire, tandis que l'essence de la civilisation est le mouvement, la transformation, et qu'elle est de réalité objective. La conscience morale des individus et des peuples ne s'est pas modifiée depuis le jour lointain où elle a été constituée. Les dogmes de la morale n'ont jamais varié. La conscience morale s'est fixée dans un certain nombre de préceptes qui furent les mêmes pour Confucius, Zarathustra, Platon, Socrate, Moïse, Hillel, Jésus-Christ, et d'autres fondateurs d'écoles et de religions, et que l'on retrouve à peu près identiques dans les Védas, l'Avesta, le Décalogue, les Evangiles et les Livres saints des diverses sectes religieuses : ils sont encore les nôtres. Le perfectionnement moral est donc affaire de travail intérieur sur un fonds quasi invariable. Au contraire, le progrès scientifique, par quoi s'élabore la civilisation, est en perpétuelle transformation. Il n'est même le progrès qu'à cette condition. « Chaque acquisition intellectuelle », a écrit un sociologue, se transmet précieusement, d'une génération à l'autre, comme le patrimoine de l'Humanité, tandis que « le bien accompli par nos facultés « morales n'est pas susceptible de transmission. Chacun doit « le pratiquer sur soi-même ; il est d'une nature très privée et « le bien même que peut faire la philanthropie la plus pure « et la plus active est de très peu de durée et ne peut s'appli- « quer qu'à un petit nombre d'êtres. Il faut aller plus loin : « l'histoire nous fournit beaucoup d'exemples d'hommes igno- « rants animés des meilleures intentions : ils ont produit un « mal incalculable. La persécution religieuse, le plus grand « des maux qu'ait soufferts l'Humanité, a souvent été entre- « prise par des hommes d'une pureté de sentiments irrépro- « chable (Marc-Aurèle, Julien, etc...) ; elle n'a disparu pres- « que complètement que sous l'influence des progrès intellec- « tuels. » Considérations irréfutables, qui ont permis à notre sociologue de conclure : « La civilisation étant le produit de « causes morales et intellectuelles, et ce produit changeant « sans cesse, elle ne peut être régie par la morale qui reste sta- « tionnaire : l'intérêt est donc le moteur réel » de la civilisation. C'est aussi pourquoi les modernes contempteurs du progrès, pas plus que leurs prédécesseurs, ne sont capables de formuler un plan de perfectionnement moral ajustable à la conduite de la civilisation.

Voilà la preuve, ce me semble, qu'il ne faut pas se laisser prendre à la piperie des mots. Le perfectionnement moral est un thème à développements faciles, d'un effet certain sur l'esprit de ceux qui sont prévenus en sa faveur. Il reste de conséquences insuffisantes au regard de la conduite de la civilisation. Il est évident que le perfectionnement moral de chaque individu est susceptible de donner de bons résultats sociaux, puisqu'il peut l'amener à une meilleure conception de son devoir. Mais il ne saurait être « le moteur réel » de la civilisation. Par conséquent, nous n'avons pas une fausse conception du progrès.

Mais il faut entrer plus avant dans la question. Il convient de donner à la doctrine sociologique toute son ampleur. Il importe de montrer que le progrès scientifique, en dépit des inconvénients dont il s'accompagne, et même en fonction de ces inconvénients, est profitable à la moralisation générale. Il est essentiel de prouver que le progrès scientifique comporte des conséquences altruistes dont la pleine conscience et la totale réalisation offrent une base solide au perfectionnement moral.

Résumons les arguments des adversaires du sociologue dont nous avons rapporté l'opinion. Ils disent : « Le progrès scientifique n'est, en soi, ni moral ni immoral : il est amoral. Mais il a des inconvénients en opposition avec le perfectionnement moral. Tout progrès matériel fut générateur d'un mal moral, et souvent d'un mal physique. Le machinisme, pour se borner à quelques exemples, a développé l'alcoolisme ; il a contribué à la propagation des idées malsaines ; il a créé la promiscuité dangereuse de l'atelier et forcé l'ouvrier à vivre dans une atmosphère préjudiciable à sa santé ; il a entraîné l'abandon des campagnes et l'entassement dans les villes, ce qui est contraire à l'hygiène de l'individu et de la race ; il a exagéré et exaspéré les conflits du capital et du travail ; il a aggravé la lutte des classes ; il conduit au déséquilibre social. »

Nous ne nous attarderons pas, et nous n'y suffirions pas d'ailleurs, en cette étude forcément limitée, à opposer à ces méfaits du machinisme les innombrables bienfaits dont il fut le promoteur. Restons sur le terrain de la moralisation générale.

En étudiant, il n'y a pas si longtemps, un remarquable livre

e M. Wilfrid Monod, intitulé *Aux croyants et aux athées*, Emile Faguet montrait, en une discussion alerte et subtile, que existence du mal est une diminution morale de Dieu. Mais l se déclarait assez chaud partisan de cette théorie à savoir que l'imperfection humaine est la condition de la perfection humaine, et Dieu ne peut mettre dans le monde, en puissance, de perfections analogues à la sienne qu'en créant le monde imparfait. » Et il ajoutait : « Dieu se sert du mal pour faire arriver l'homme au bien, par cette raison que sans le mal l'homme ne se délivrerait pas du mal, ce qui est précisément le bien, et que le bien n'existerait pas. Dieu, en créant le mal, a créé la vertu. Donc, en dernière analyse, l'invention du mal est l'invention du bien. »

C'est, en somme, la doctrine du mithraïsme et du manihéisme. Elle prouve, pour le moins, que toute affaire humaine, oute activité humaine, comporte une part de bien et une part le mal. Quoi d''étonnant, dès lors, si, du creuset où s'élabo-ent le progrès scientifique et la civilisation, sortent également n certain nombre de déchets et de scories ? Au point de vue noral, l'essentiel est que l'homme arrive à tirer le bien du nal, et que la somme du bien finisse par l'emporter sur le otal du mal, supprime le mal si possible. Le progrès scientiique et la civilisation y tendent-ils et sont-ils en bonne posure pour y parvenir ? Voilà toute la question.

Eh bien, on ne peut pas contester que tout mal moral ou hysique, issu du progrès, n'ait pour contre-partie *une réacion de moralisation*. Elle est la conséquence fatale qui caracérise chaque conquête de l'esprit humain. Le machinisme, ar exemple, a développé l'alcoolisme, provoqué l'entassement lans les villes et jeté l'ouvrier dans l'atmosphère malsaine de a fabrique ? Mais ce mal a donné naissance au mouvement l'opinion qui se traduit par la guerre à l'alcool sous toutes es formes, par la campagne pour l'assainissement des logenents insalubres et la suppression des taudis, par la lutte ontre les poussières industrielles, par le développement de hygiène urbaine, rurale et ouvrière. C'est-à-dire que la constation des maux que nous venons d'énumérer n'a pas seulenent provoqué la défense de l'homme contre ces maux euxnêmes, mais a élargi cette défense individuelle à la défense ociale, a produit par conséquent une réaction de moralisation

qui a dépassé la cause. Le machinisme a contribué à la propagation des idées malsaines? Mais cette nuisance a déterminé le combat contre la pornographie sous tous ses aspects à un degré d'intensité qu'il n'avait jamais atteint. Le machinisme a exagéré et exaspéré les conflits du capital et du travail, aggravé la lutte des classes, et il conduit au déséquilibre social ? Mais, en même temps que ce mal social se développait, l'ouvrier acquérait une conscience plus nette de la nécessité de la justice dans la répartition des richesses, le capitaliste était obligé de réfléchir aux iniquités sociales dont il était le plus gros bénéficiaire de par les transformations de l'industrie, il était contraint à démontrer à l'ouvrier que le travail n'est pas le seul facteur de la production, et le conflit du capital et du travail finit par tendre, en somme, à l'équilibre social. Il a entraîné, lui aussi, une indiscutable réaction de moralisation.

Quoi de plus topique que le développement de la question sociale sous l'influence et en fonction de la centralisation industrielle et du machinisme ? Quel est le fondement le plus solide des revendications prolétariennes ? L'idée de justice. Donc une idée de moralisation. Elle a pu, certes, dévoyer souvent la mentalité ouvrière et l'entraîner parfois à des déductions inacceptables et à des mouvements regrettables. Elle n'en a pas moins élevé cette mentalité à une notion de la justice qu'elle ne possédait pas. Parallèlement, elle a forcé les bénéficiaires privilégiés du contrat social à un examen de conscience et à reconnaître que les revendications du travail s'appuyaient précisément sur une idée de justice. Du conflit de ces concepts ne résulte-t-il pas un effort vers l'équilibre social, partant un effort de moralisation ?

On peut voir, dès lors, comment le progrès matériel, après avoir accru le patrimoine intellectuel de l'Humanité en améliorant les conditions de la vie, tend, peut et doit aboutir à plus de moralité. De quoi doivent procéder, au fond, les améliorations sociales, dans quelque ordre d'idées qu'on les envisage ? De l'idée de justice. Si les conditions du travail industriel exposent l'ouvrier à des dangers d'accidents ou de maladies, il est juste de les réduire au minimum et de réparer le préjudice quand il s'est produit. Il est juste que le prolétaire soit placé, au point de vue du logement, dans des conditions de salubrité non inférieures à celles de la demeure du

apitaliste, et que celui-ci ne trouve pas, dans la nécessité du oyer qui s'impose à tout citoyen non possesseur d'une maison u d'une terre, le prétexte à pressurer le locataire. Il est juste ue le prolétaire puisse profiter du progrès dans une propor-ion qui le mette de plus en plus en posture d'égalité avec le iche. Il est juste que le travail arrive à une répartition plus quitable des produits et des bénéfices. Et cela s'accorde en nême temps avec l'intérêt social. Or, à quoi correspond cette dée de justice sociale ? A une saine conception du *devoir so-ial*, à une conception morale. Il n'est pas interdit de croire u'en se conformant à cet idéal du devoir social, en y tendant onstamment, en s'en rapprochant de plus en plus, en le pra-iquant, la société fera servir le progrès à l'amélioration du ort humain, au perfectionnement moral individuel, et à la noralisation générale.

Et, puisque nous sommes à une heure de sincérité nationale t d'irrésistible entraînement à la rénovation de nos métho-les, n'est-il pas évident que la certitude de l'importance capi-ale de l'exacte notion du devoir social devrait avoir sa ré-ercussion sur nos programmes d'enseignement ? Mais c'est ne question qui dépasse le cadre de cette étude. Il nous suffit le l'indiquer. Résumons-nous.

Nous croyons avoir démontré qu'il est inexact de prétendre ue nous avons une fausse conception du progrès. La Barba ie allemande n'est qu'un accident dans la marche ininterrom-ue de la civilisation. Comme le dit M. H. Bergson, elle est une entative de « mécanisation de l'esprit », tandis que le pro-rès vise « la spiritualisation de la matière ». Le perfection-ement moral, enfin, reste affaire de vie intérieure et d'acti-ité subjective, mais il peut contribuer à la moralisation géné-ale d'autant plus qu'il s'inspirera du devoir social et le met-ra résolument en pratique. Nous pouvons continuer à avoir oi dans le progrès et la civilisation pour améliorer le devenir umain.

LOUIS NARQUET.

MARSDEN STANTON A PARIS

(*Suite*[1]).

—

XVIII

Stanton, au *Salon des Indépendants*, devant son premier envoi, se sentait à peu près comme l'individu qui, s'étant habillé sans miroir, se voit au tournant d'une rue dans l'impitoyable glace d'un grand magasin. En une seconde, il découvre tous les défauts de sa toilette, toute la pauvreté de sa mise, toute la gaucherie de son maintien.

C'est là le plus grand service rendu par cette société de peintres, car, si cette exposition annuelle, qui n'a pas été au préalable régie selon les principes despotiques de prédécesseurs intéressés, est d'une utilité certaine pour les critiques et d'un palpitant intérêt pour le public, l'artiste lui-même y apprend à se connaître plus efficacement que dans n'importe quel atelier ou intérieur, fussent-ils les plus accueillants, les plus riches de la capitale. Son jeune effort au milieu de centaines d'identiques efforts, sans distinction d'origine ou de goût, se montre nu, net, nature. L'histoire de l'art plastique du xxe siècle s'enrichit ici chaque année de quelques pages glorieuses.

En 1900 déjà, Robert Logives, dans une petite revue disparue peu après, appelée l'*Armure*, avait publié une étude commençant par ces lignes :

Nous assistons à un renouvellement complet des principes plastiques. De nombreux artistes français rejettent non seulement la manière soi-disant académique, mais même celle des plus avancés du

(1) Voy. *Mercure de France*, n°s 439, 440 et 441.

dix-neuvième. On s'aperçoit que le salut peut être recherché en dehors de la Renaissance et de sa suite de petits styles.

La date à laquelle se tient cette exposition est vraiment bien choisie quand, aux premiers jours de mai, les bourgeons éclatent sur les arbres de Paris et que, sur les eaux gonflées et étincelantes de la Seine, où filent les blancs bateaux-mouches, souffle le vent parfumé du printemps.

Marsden s'était hâté, le cœur rempli d'espoir, vers les salles où il savait ses œuvres parmi celles d'André Derain, de Jean Marchand, Lalande, de Vlaêminck, Bracque, Dunoyer de Segonzac, Dufy, Lhôte, tous ces noms aujourd'hui encore presque inconnus du grand public et dont trois ou quatre, dans cinquante ans, seront parmi les plus illustres de la peinture de ce siècle.

La désillusion de l'Américain fut si complète qu'il aurait tout donné pour pouvoir enlever ces deux tableaux, discrètement encadrés de baguettes de palissandre. Mais Abel, qui lui donnait le bras, le consola en lui soufflant dans l'oreille : « Allons, mon petit ! Quand tu auras vu la plupart des autres salles, ton dégoût de toi-même sera moindre. » Puis il avait laissé Stanton seul avec ses pensées, pour aller dire bonjour à certaines connaissances qu'on ne rencontre qu'aux vernissages et qu'on satisfait pour toute une année avec une poignée de main devant d'autres connaissances de même sorte.

Franchemin se souvenait d'avoir écrit naguère que ce salon le faisait penser *aux jours aimables du pédant Grimm et de son fidèle Diderot, quand on montrait ses premiers essais en plein air sur la place Dauphine.*

Quoi qu'il en soit, il y a quelque chose de remarquablement vivant dans cette réunion qui admet toutes les opinions, toutes les éducations, toutes les manières, tous les défauts, et il n'est pas étonnant que les nationalités au grand complet, même celles ne possédant qu'une très faible notion d'art, se donnent rendez-vous à une telle fête de l'imagination et de la fantaisie.

Le soleil jouait des airs légers sur les peintures et la foule de plus en plus dense, à travers les dômes vitrés des serres qui, destinées aux expositions de fleurs et de plantes, abritaient à cette époque les fruits du labeur annuel de nos peintres indépendants.

Entre onze heures et midi, la terrasse du buffet encombré,

où les exposants discutaient leurs envois, fournissait un coup d'œil d'intérêt transcendant. Les taches claires de toilettes fraîches, sans ce faux chic de la couturière patentée, que portent et sauront toujours porter les modèles et les maîtresses de nos coloristes, mettaient des notes joyeuses dans l'obscure cohue des hommes.

Lalande, en son éternel tricot sous un veston à peu près neuf, distribuait des poignées de main. Appuyé à la balustrade du quai qui reliait les deux serres, il causait avec quelques-uns de ses collègues, nommés plus haut et parmi lesquels l'obséquieux Lagarde.

— C'est ton élève, il paraît, ce Stanton ? demanda l'un d'eux.

— Pas du tout, il n'a pas mis dix fois les pieds chez moi depuis qu'il est à Paris. Qui t'a raconté cela ?

— Guiraud.

— Quelle rosse ! Mais ce n'est pas mal ce qu'il fait, hein ?

— Non, c'est américain, dit un colosse qui sûrement maniait avec autant de savoir ses poings que ses pinceaux.

— Oh ! tu as beau dire... remarquait un autre, on sent tes conseils dans son portrait de gosse aussi bien que dans son paysage d'hiver.

— *Che fous félicide, Mosieu Lalante*; *c'est drès peau fotre lapourag'*... dit en passant Weintraub à Lalande,*et fotre élej' n'est pas mal non blus*.

— Lui aussi ? se disait Lalande, vous êtes tous louf'.

— Mais pourquoi te fâches-tu, mon cher ? demanda Lagarde ,c'est un compliment pour toi d'avoir...

— Oh ! ça va bien ! Stanton n'est pas mon élève et ne l'a jamais été : tu le sais mieux qu'un autre.

— Eh ben, tant pis ! dit, en s'en allant, le grand garçon qui avait l'air d'un lutteur. Mais en tout cas, ce n'est pas quelconque.

— Au contraire, reconnaissait Lalande.

Dans un coin extrême, près de la sortie de l'exposition Barouin, Logives et Franchemin avec quelques écrivains parlaient de chroniques parues à propos des *Indépendants*, de la découverte d'une nouvelle force dans l'armée des peintres et aussi de Marsden Stanton.

L'un d'eux, rédacteur au *Globe*, juif comme Weintraub que

nous retrouvons ici, après l'avoir entendu complimenter Lalande, disait :

— Mais il ne sait pas dessiner cet Américain.

Chose curieuse, et qui vaut la peine d'être mentionnée entre parenthèses : cet Israélite, reniant sa race, critique et romancier mondain, termine chacune de ses nouvelles avec un blasphème plus ou moins maquillé et que le public réactionnaire du *Globe* accepte, sans s'en apercevoir. « Il ne sait pas dessiner », c'était une expression dans le genre du « Ça n'existe pas », dont nous parlions dans un précédent chapitre.

— Mon ami Mojados qui tels jours de bombe n'achève pas sa nuit sans vouloir prouver qu'il est Dieu, racontait Abel, a trouvé, selon lui, la preuve irréfutable de sa position céleste ; c'est quand un vieux collaborateur du *Mercure*, furieux de son esprit, lui a dit : « *Vous, vous n'existez pas.* » — Tout comme Dieu, répondit-il, en tirant sa révérence. Eh bien, c'est comme cela avec votre : « *Ils ne savent pas le français* » en parlant de certains Flamands ; votre : « *Il ne sait pas dessiner* », que vous avez employé pour Cézanne comme on l'avait dit avant vous de Puvis de Chavannes et autrefois de Bonington, quoiqu'on trouve son nom dans le catalogue du Salon de 1827.

— J'ai dit du bien de ce Stanton, confia à Barouin le critique du *Boulevard*, un des rares journalistes de grand hebdomadaire qui ne considérait pas les nouveaux venus des *Indépendants* comme quantité négligeable.

— Oui, fit de la tête Charles Barouin qui arrangeait son épingle, une améthyste, sur sa cravate mauve comme son mouchoir et ses chaussettes, dont on voyait à peine un trait entre ses souliers bas, vernis, et son pantalon retroussé de deux doigts.

— Eh bien, renseigna Franchemin, ce garçon ne savait rien il y a un an. Il vivait dans le plus piteux *pompiérisme*.

— Et qui donc l'a décrotté ? s'informa celui qui niait le dessin chez Marsden.

— C'est Guiraud et Lalande, s'écria Logives.

— Alors, rien d'étonnant à ce qu'il néglige le côté graphique ; il fera des émaux dans trois ans..., jasa le coreligionnaire de Weintraub.

— S'il ne devient pas sculpteur, blagua un autre.

— Comme vous êtes peu accessibles aux bonnes intentions, et, qui pis est, aux beaux efforts ! leur reprocha Franchemin. Voilà comment le public est éclairé à Paris : des potins, des mots, des lieux-communs sur les succès établis, quelques injures aux jeunes, le silence pour ceux qui, ayant de l'originalité, n'en démarrent pas... et l'article annuel est bouclé. Pourtant vous n'avez pas pu empêcher Alexandre Guiraud d'être au Luxembourg, Jean Lalande de vendre ses émaux ; tous les autres de trouver acheteurs, marchands et amis. C'est un triste métier que vous faites.

— Je m'en tiens aux *Impressionnistes*, confessa un troisième dont le nom n'a aucune importance ici.

— Et moi, je dis qu'Ingres savait et que Cézanne ne savait pas dessiner, certifia son confrère en soulevant à demi son brillant chapeau haut de forme en guise de salut.

A ce moment, Stanton, voulant se sauver, passa, les mains dans les poches de son pantalon, retenu par une ceinture de cuir, son veston tout ouvert sur sa chemise de cellular.

— Eh, Marsden ! l'interpella Abel : viens que je te présente M. Victor Petit, du *Boulevard*, un de tes admirateurs.

— Très bien ce que vous avez exposé, très bien, M. Stanton.

— Merci, Monsieur... (Marsden ne retrouvait pas le nom du journaliste), mais moi je n'en dis pas autant ; c'est... *perfectly rotten !* lança-t-il en rougissant. J'ai honte d'être dans cette salle avec ces vrais peintres comme Lalande, et..., et...

Franchemin, surpris, regarda son ami, tremblant d'émotion, ne trouvant plus ses paroles.

— Parfaitement ! reprit-il : je ne suis qu'un imbécile comme Lagarde.

Un éclat de rire couvrait la voix d'Abel qui disait :

— Calme-toi, mon petit. Personne ne te croit et nous sommes tous d'accord que l'an prochain...

— Oh ! l'an prochain ! et Marsden eut le geste de quelqu'un qui fixe la date d'une vengeance ; je ne serai plus ici, ou ce sera honorablement, avec le droit d'y être.

Le critique, amoureux d'Ingres, qui, malgré lui et à distance, avait suivi ce *mea culpa*, s'éclipsa, un sourire sceptique sur les lèvres couvertes d'une courte moustache dure, à la prussienne.

Robert Logives commentait l'incident en certifiant qu'un artisan du XIVe siècle aurait parlé ainsi.

— Il serait à souhaiter, M. Stanton, dit un homme plus très jeune et dont les yeux perçants brillaient derrière des pince-nez, que tous les exposants fussent capables d'oser juger leurs propres œuvres de telle sorte. Je vous en félicite.

— Qui est-ce? demanda le peintre quand il ne se trouva plus qu'avec des connaissances.

— Un type épatant, qui a publié les plus jolies choses du monde sur les chansons des provinces françaises ; il collabore à la *Gazette de Paris*.

— Allons-nous-en..., proposa Mardsen, l'air fatigué.

— On ne peut pas, dit Abel : nous avons promis à Guiraud de l'attendre pour déjeuner tous ensemble avec Lalande et sa femme, Lagarde...

— Eh, Lagarde ! l'interrompit Barouin en s'adressant à Stanton : il va t'en vouloir ; trop de gens ont entendu ton appréciation sur lui.

— Je m'en fiche... qu'il se brouille avec moi, s'il veut : je n'ai jamais aimé ce bonhomme, il a l'air faux.

— Comme tu es énervé, mon petit, reprit Abel. Tu te rendras malade. Puis, vraiment, tu exagères, et je crois qu'en fin de compte, tu as bien fait d'exposer : il faut toujours commencer un jour. Tout le monde ne peut pas, comme Picasso, se permettre le luxe de ne jamais exposer du tout. Oh ! je comprends ta sensation devant tes toiles ici, c'est terrible. C'est comme quand j'ai vu mes premières choses imprimées. Ecoute, va-t'en en face, au bureau de tabac, boire un verre avec Barouin, lui conseilla le poète, craignant que l'Americain ne recommençât une deuxième fois son amende honorable devant Guiraud et Lalande qu'il voyait venir de loin par la porte ouverte sur la longue galerie.

— Nom d'une pipe ! se dit Abel quand il fut seul ; il vaut mieux ça que le contraire ; mais pour une conscience d'artiste, il en possède une comme on n'en rencontre pas tous les jours.

Puis il prit fraternellement le bras de la petite Germaine, chiffonnée à souhait et pimpante de santé.

En traversant la chaussée, toute la bande d'amis vit de loin Marsden, affaissé sur la banquette de cuir rouge de la ter-

rasse d'en face, la cigarette aux lèvres, ses longues jambes étendues devant lui.

— Il paraît que tu en as fait, du joli... dit Lalande en frappant Marsden sur l'épaule.

— Un pernod-sucre! commanda Alexandre Giraud en bourrant sa pipe.

XIX

Quand l'ambitieux pense avoir trouvé sa route et, à tort ou à raison, croit voir poindre à l'horizon la terre promise, rien ne peut plus l'arrêter dans sa course au but.

Marsden, en Amérique, avait voulu devenir peintre, sans plus ; l'idée de voir de ses tableaux exposés dans un Salon de Paris lui paraissait jadis un rêve aussi lointain que Paris même. A présent il ne se souvenait plus de son humilité d'adolescent.

Il aurait violemment rougi si on lui avait rappelé sa foi d'antan en Mr Harken et son adoration de commande pour les gloires bien établies qu'on soutient infailliblement dans toutes les Académies tant soi peu officielles ou seulement municipales. Marsden n'avait plus de doute sur sa vocation après la lecture des quelques lignes du journalisme aimable de Monsieur Victor Petit qui avait parlé de son caractère impulsif, de Barouin, promettant aux amateurs un chef-d'œuvre de Stanton pour l'année suivante, de deux autres moins flatteurs, il est vrai, mais paraissant tout de même convaincus de son talent et enfin d'un article de *la Revue Saturnienne* dans lequel on citait son nom à la remorque d'une dizaine d'autres, grâce aux recommandations de Logives.

Pourtant il se rendait très bien compte qu'ayant encore tant à faire, il lui faudrait piocher sans trêve. Cela était un stimulant et n'arrêtait nullement son entrain. Les lettres à ses parents devenaient courtes. Dans chacune il insérait quelques coupures jusqu'au total épuisement de celles-ci. Il ne voyait Abel que rarement, ce dernier étant occupé toute la journée pendant la belle saison. Quelquefois le soir, ils passèrent une heure ou deux ensemble, mais bientôt les multiples excursions à Versailles, Fontainebleau, Saint-Germain, Chartres et les bords de la Loire absorbèrent entièrement le guide recherché.

Ayant pris à partie l'Américain le lendemain du vernissage,

Lagarde, révolté de voir tout le monde contre lui et ses productions compliquées, s'était enfin brouillé avec Lalande. Marsden allait désormais prendre sa place dans ce sens qu'il passerait dès lors la plupart de ses soirées entre Germaine, Volnoten et Jean, dans le hangar encombré de la rue du Mont-Cenis.

Je me suis laissé raconter qu'un de nos plus célèbres poètes dînant, un soir, par exception, en famille, se leva au dessert, pressé de partir, en soupirant : « Ça manque de tziganes ici. »

On pourrait dire qu'en général ça manque de musique chez nous. Deux heures par semaine concert militaire dans quelques jardins ou squares privilégiés, et les sons de rares orgues de barbarie chassés de sous les portes cochères par un préfet mélophobe, sont tout l'avoir musical public de Paris. Cela répand à travers la ville une platitude euphonique que les voix des violons sortant par bouffées des devantures mi-ouvertes des grands cafés n'arrivent pas à dissiper. Il est, du reste, intéressant d'observer avec quelle patience le peuple s'arrête sur les trottoirs, tendant l'oreille vers les petits orchestres que se paie *la limonade,* et quel succès ont les bars des quartiers excentriques où un phonographe nasillard appelle les consommateurs.

En rentrant au crépuscule, la petite ouvrière est enlevée dans les sphères les plus heureuses de la fantaisie aux seuls refrains de la mandoline d'un ambulant qui *crée,* au coin d'un obscur carrefour, la dernière chanson à la mode, tandis que l'apprentie suit avec attention, sur la feuille volante à deux sous, les finesses mélodiques de la nouvelle romance.

Cette absence trop générale de joie harmonique a quelque peu gâté la population parisienne dont l'esprit, si fin qu'il soit, frise trop souvent le scepticisme. Et, comme les extrêmes se touchent, ces grands enfants que sont les artistes souffrent au même titre de cette absence de flûtes ou de cordes.

Au coin de la rue de Babylone où passait journellement Stanton, un aveugle, du matin au soir, soufflait, par les narines, de l'air dans une mauvaise clarinette : la seule musique que les habitants de ce quartier entendent gratuitement tout le long de l'année ; on reconnaîtra que c'est peu.

C'était en tout cas trop peu pour Stanton qui savait racler

assez gentiment du banjo et avait eu chez lui, presque tous les soirs, un concert de famille. Depuis sa rencontre avec Volnoten surtout, il éprouvait un besoin inouï d'accords et de sons. Aussi ce fut pour lui un triple bonheur d'être très lié avec Lalande dont l'intérieur n'abrite que des heureux. Germaine, le compositeur et Jean forment une famille dont la bonté et la santé morale étaient invulnérables. Volnoten aimait chanter les airs de sa patrie toujours quelque peu semblables à des psaumes, mais qu'il variait si délicatement, et avec tant de science qu'on y sentait vibrer tour à tour toutes les franches libertés des vieux Pays-Bas, la joie de Brouwer et d'Ostade, la divine bonté de Rembrandt, l'intimité de Metzu, l'héroïsme bourgeois de Van der Helst, l'inimitable grâce nordique du génial van der Meer et le pacifique amour de la nature des Ruysdael. C'étaient le *Lied des Gueux* par Marnix van Sainte-Aldegonde, des berceuses où des « moutons aux pattes blanches passent doucement sur la route pour ne pas réveiller l'enfant », *Le Château de neige* ou des lieds marins. Avec ses vieux thèmes, Jules brodait des largos, des andantes et des allégros à l'infini, pendant que Germaine crochetait une dentelle et que Lalande, fatigué des travaux manuels qu'exige l'art compliqué de l'émailleur, couché sur son sofa boiteux, fumait son jacob.

A part une excursion de huit jours à Beauvais, Rouen et aux Andelys, dans une auto louée en commun et conduite par Marsden, ils restèrent à Paris pendant l'été. Guiraud, parti pour l'Irlande, y trouvait presque autant de touristes qu'en Suisse : « Il n'y a qu'en France où l'on puisse voyager sans être incommodé par des vagues d'excursionnistes », racontait-il en revenant. On le savait déjà.

Stanton, assoiffé d'intimité et de présence féminine, choses qui allaient de pair avec son caractère sentimental, se trouvait dans le milieu idéal, indispensable à ses progrès continus. Il le sentait et s'y cramponnait avec une certaine lâcheté (car Lalande aimait taquiner tout le monde), ayant des attentions sans nombre pour les habitants du hangar. Un jour, il apporta à Germaine des fleurs ou des savonnettes de chez Guerlain ; un autre, il régala Jean de tabac américain, passé dans un petit colis maternel, ou fit cadeau à Volnoten de la *Suite indienne* d'Edgar Kelley qu'il s'était fait envoyer par sa sœur Gertrude.

Quand, après deux heures de musique, Jules avait trop soif,

ménage proposait une promenade autour du Sacré-Cœur
vant de descendre vers les tavernes brillamment éclairées du
oulevard de Clichy.

Entre temps Lalande voyait avec satisfaction aboutir l'effort
u jeune ambitieux inquiet, mais aux convictions inébranla-
les. Souvent on parlait de ses lectures nocturnes, car Marsden,
part son labeur journalier, engloutissait, comme un élève au
euil de son bachot, des ouvrages de tous les écrivains et de
outes les époques. Il suffisait qu'un voisin de table de la *Ro-
raie* prononçât devant lui le nom d'un volume avec quelque
espect ou un certain plaisir de souvenance pour que Stanton
e le procurât aussitôt.

— On trouve toujours dans les livres ce qu'on y cherche...
t-il un jour, à l'apéritif avec Abel, Guiraud et sa maîtresse,
s Lalande et Volnoten qui, trop occupé par ses leçons, ne
enait pas une fois par mois sur la rive gauche.

— Comment cela ? demanda le musicien.

— Tu as raison ? dit Franchemin ; chaque fois que j'ai be-
oin d'informations sur ceci ou cela, ou que je désire ardem-
ent en savoir plus long sur tel sujet, je trouve, sans le vou-
ir, sans chercher presque, les bouquins qui satisfont ma
uriosité.

— C'est de l'occultisme? questionna en riant le Hollandais.

— Aucunement, se défendit le poète; ignorerais-tu que la
gique naturelle de l'intelligence poursuit sans nous ses
vestigations ? Ainsi dans les rêves reviennent les choses et
s pensées qui n'ont fait que traverser notre esprit pendant la
urnée.

— C'est comme moi, dit Fernande à Germaine, quand j'i-
agine un chapeau dans ma cervelle, je le trouve trois jours
près à l'étalage d'une modiste.

— Ça, c'est plutôt l'éternel féminin, lança Lalande.

— Farceur ! fit-elle ; puis, étonnée d'en avoir tant dit, elle
plia un journal du soir, dont la dernière page, remplie d'une
nnonce de soldes de fin de saison au *Bon Marché*, semblait
tirer vivement son attention.

Personne n'avait plus eu des nouvelles de Mojados ; Stanton
i était venu en aide avec deux billets de cent francs, grâce
uxquels l'Espagnol était parti pour le Midi. Marsden raconta
tte entrevue à ses amis. Jamais il n'avait trouvé Pablo Moja-

dos dans une telle détresse, les joues creuses, un foulard au lieu de faux-col, des bottines usées jusqu'à la tige, ses longues mains d'une maigreur extrême.

— C'est terrible, mais il ne veut même pas se laisser entretenir, dit Guiraud.

— Il venait de perdre son dernier protecteur, d'une manière assez bizarre.

— Qui donc ? Désiré Orenbart, le banquier ? demanda Franchemin.

— Oui, je crois que c'est ce nom-là. Il m'a raconté que c'était le portrait de son grand-père qui avait occasionné la brouille.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là ?

— Il avait vendu à cet Odelar ou Obanar le portrait en question. N'ayant pas de domicile fixe, il ne savait que faire de ce seul souvenir de famille qui venait de lui arriver un beau matin, dans une grande caisse bien clouée.

— Son père est donc décédé ?

— Je le suppose. Toutce que je sais, c'est que le vieux nouveau riche en question, dont il était en train de portraiturer la fille, présentait à ses visiteurs l'image du vieil Espagnol, diplomate décoré, comme son propre père.

— C'est pire que les parvenus de chez vous, dit Guiraud.

— Mojados s'en aperçut à une soirée et se moqua de son protecteur en public, en l'appelant « Mon oncle ». Vous voyez ça d'ici...

— Alors ? fit Lalande, dégoûté.

— Alors funambulesque sortie de notre ami Pablo jurant de se venger. Et il s'est vengé en allant raconter l'histoire au *Cri de Paris* qui l'a publiée sous initiales.

— Cette affaire ne m'étonne pas du tout, assura Franchemin. Elle me rappelle que j'ai guidé des Hongrois de *Buda-Pest* qui venaient s'acheter des portraits de famille entre les rues de Seine et des Saints-Pères. Il leur fallait une dame et un monsieur 1830, un général et sa femme du premier Empire, un autre couple du second, et quelques pastels du temps de l'empereur François II.

— Si j'étais Mojados, j'irais en Amérique, dit Stanton.

— Qu'y ferait-il ? demanda Guiraud.

— Le *clown!* riposta Lalande.

— Je n'en sais rien, mais c'est un être tellement *inusité* que peut-être, chez nous, on se l'arracherait.

— Pablo Mojados, expliqua maître Alexandre, est un homme incomplet qui ne réussira nulle part ; il possède le sens de l'indépendance d'un génie et la paresse d'un mendiant de Palerme ; c'est un Gavarni sans courage, c'est un poète à qui la nature a donné des mains de sculpteur, un cerveau de philosophe et un cœur de trouvère : Mojados est un contre-sens.

XX

En fumant après son déjeuner un de ces excellents cigares de Havane, dont quelques clients américains le comblaient pendant la bonne saison, Abel feuilletait les pages de son *Essai sur la Métamorphose* qu'il avait entièrement délaissé depuis six mois.

Dans une cage dorée posée sur des pieds de jonc à côté de son *crapaud*, un canari sifflait toutes les notes de son gosier cristallin devant une des fenêtres ouvertes ; devant l'autre se trouvait, sur un guéridon Louis XVI, un pot de gingembre gris et rose rempli de violettes.

Un pâle soleil de mars éclairait les fleurs passées de la carpette qui, sous une table à écrire, couvrait en partie le sol de briques rouges. Une bibliothèque longeait tout le mur du fond, laissant à peine de la place pour un bonheur du jour et une porte vitrée à brise-bise.

A droite, en entrant, était la cheminée surchargée de bibelots ; dans le foyer sans feu, quelques bûches posées sur les chenêts restaient de l'hiver ; à gauche, dans un coin tendu de toile de Jouy, un lit-canapé couvert d'un tapis de Bohème disparaissait sous une masse de coussins. Au mur, un râtelier en bois sculpté, garni de pipes de toutes sortes, un fusil à pierre, des dessins sous verre, une glace de Venise ternie entre deux médaillons dorés, des peintures modestement encadrées, une aquarelle à couleurs de faïence, quelques plats ou assiettes de Rouen et de Nevers, d'autres en étain, une reproduction en plâtre d'un haut relief gothique. A côté du large sofa se dressait, sur un chevalet, le portrait de Franchemin par Lalande, et, sur une colonne de faux marbre, une statuette en cire perdue. Les carreaux des fenêtres dans leurs baguettes blanches étaient voilés de légers rideaux crème, transparents.

Repoussés au bout de leurs tringles pendaient, en lourds plis, deux larges morceaux d'une étoffe bleu-foncé à fleurs argentées qui, tirés le soir, donnaient à ce cabinet de travail un aspect de parfaite tranquillité.

L'hiver qui venait de passer avait enfin été comme depuis longtemps il l'avait rêvé : sans misère et fructueux en travaux personnels. Ayant, pour la première fois, réussi à économiser deux mille francs, il les avait dépensés en vrai épicurien, sans avoir besoin de son généreux ami Guiraud, ni de ses parents qui se faisaient vieux.

Le poète relisait donc les pages de son essai tout en se demandant comment le finir. Il se rendait compte que sa publication pouvait devenir, au gré d'un éditeur compétent, sensationnelle par son actualité aiguë. La facilité avec laquelle se font aujourd'hui les voyages amènerait, de plus en plus, des déracinés de tous les pays aux arts et aux lettres de cette France qui restait à la tête des nations aussi bien par sa situation géographique, que par sa tradition universelle. Il faudrait la chute du principe chrétien pour que la terre natale du gothique cessât d'être le pivot de l'Europe et de ses colonies. Car est-ce que les Etats-Unis ou les Républiques de l'Amérique du Sud ne sont pas des « settlements » lointains de notre civilisation au même titre que les possessions anglaises, avec leur self-government ?

Franchemin, comme guide, avait retrouvé d'identiques penchants chez les Américains, les habitants blancs de la Nouvelle-Zélande et les citoyens du Cap ou du Mexique. « Ils tiennent plus ou moins à leur liberté politique », se dit-il. « Mais en fin de compte, ils renchérissent toujours sur leurs origines espagnoles, britanniques ou françaises. Il y a en outre la langue maternelle qui persiste à travers les siècles et qui n'a nulle part été remplacée par un idiome propre au territoire colonisé. Un homme d'Irontown est donc un fils de colon et, en nous revenant, il ne fait que rentrer dans ses origines négligées ou bâtardes. Mais quel Européen a encore du sang absolument pur dans les veines ? Seulement en ce qui concerne Stanton, faut-il rechercher les éléments de sa naissance pour les refondre avec notre tradition qu'il s'approprie ou, comme le veut Guiraud, accepter une disparition complète d'atavisme national, ce qui prouverait qu'un Yankee s'extériorisera plus facile-

ment qu'un Scandinave ou un Arabe? Est-ce que beaucoup ne dépendrait pas du rôle que l'instruction primaire a joué dans l'âme de l'émigrant? Les Flamands, en général savent le français; eh bien, pas une petite race plus près de la nôtre, plus envahie par notre culture, n'est restée moins docile à notre influence. Il n'y a que depuis Maeterlinck, Verhaeren et Eekhoud que les habitants des bords de l'Escaut commencent à se rapprocher de nous. Et pourtant, en dépit de l'emploi officiel de notre parler, ils restent très nordiques, trop sensibles au mysticisme pour notre goût. »

En faisant un saut, Abel s'étonnait de ces trois écoles de peintures si différentes, la hollandaise, la flamande et la française, qui fleurissent simultanément dans une partie de la terre qu'aujourd'hui on traverse en chemin de fer en moins de huit heures, de la Seine au Zuiderzee. Puis ramené par la peinture des Poussin, des Rubens et des Potter à celle d'aujourd'hui, il revenait à Stanton. C'était curieux tout de même que Logives, comme lui, eût découvert des traits de caractère celtique indéniables chez Marsden, dans son œuvre aussi bien que dans son tempérament.

Sa timiditéet sa persévérence, sa compréhension des choses méridionales qu'il semblait approfondir sans se les attribuer : tout cela constituait bien des éléments, mais qui ne formaient qu'un modeste poids dans la balance des nationalités! Au fond, je n'ai qu'à déduire ma thèse des faits qui sont là. Pour qui sait voir, les derniers travaux de Stanton sont concluants. C'est encore un peu maniéré, mais beaucoup y est de chez nous; il se venge comme il l'avait prédit. A présent, on soutiendrait qu'il a passé sa jeunesse entouré d'œuvres des Fouquet, des Corneille de Lyon, des Antoine Caron, des Clouet, des Gaultier, au lieu de lithographies d'après Sargent ou Maxfield, de gravures anglaises, de hauts fourneaux et de meubles de bambou. Il a perdu toute confiance en ses anciens éducateurs.

— Mais voilà le problème résolu, s'écria-t-il ; la véritable métamorphose, la naturalisation vraie, c'est un déplacement total de la confiance. C'est ça, c'est ça ! jubila-t-il tout seul ; j'ai trouvé; je dois pré-établir ce changement et, par déduction, en chercher les raisons qui seront quadruples : primo, la composition des origines; secundo, l'instruction primaire et ce qui l'a suivie (ce Harken est un ancien élève de notre école des

Beaux-Arts) ; tertio, les aptitudes innées qui tendent, dans le cas Stanton, vers une vie esthétique ; et enfin les circonstances qui l'ont voulu dans notre milieu ultra, pour activer sa métamorphose. Dans quelques années, Stanton sera la preuve vivante de ma théorie.

Tout en méditant, en cherchant des détails, il déchirait des papiers inutiles et griffonnait des notes dans les marges qu'il avait l'habitude de laisser à gauche de son écriture large et régulière, remplie de ratures.

— Il serait, réfléchissait-il, par exemple, impossible que sa passion pour la vieillerie soit venue sans prédispositions. Si mon héros était sémite ou d'origine asiatique, le sens de la valeur des choses l'aurait poussé à acheter de l'antiquaille ; mais il est chrétien et septentrional et a en lui un reste du goût de ses aïeux, malgré Guiraud et sa théorie de la non-tradition. Pourtant en arrivant parmi nous, Stanton savait moins d'histoire, de littérature, etc. qu'un enfant de douze ans en France... et il n'en sait pas encore beaucoup, malgré qu'il passe des nuits avec Bossuet, le Journal des Goncourt, du Léon Bloy et du Fromentin. Non, Marsden Stanton possède des réminiscences innées comme tous les Américains. Ces derniers, pris pour la plupart dans le tourbillon des affaires, ne découvrent pas le trésor. C'est l'éternelle fable des deux écoliers de Salamanque.

— Mais, se demandait alors Abel, que serait-il devenu aux Etats-Unis? Un Longfellow ou un Marc Twain de la peinture? Je n'en sais rien et cela ne me regarde pas plus que de découvrir ce qu'il serait advenu d'un Greco mourant en Crète ou à Venise : Théotocopoulos est le plus sûr des peintres de l'Inquisition. Son établissement à Tolède est une partie intrinsèque de son génie. Si les affaires tuent la tradition, celle ressuscitée en Marsden Stanton l'a, du même coup, ramené à une civilisation ancestrale, au caractère écossais mitigé de sang lorrain, pour parler ethnographiquement. Comme au pays de Walter Scott, il n'y a pas de peinture de terroir ; c'est l'aristocratique Lorraine qui supportera les frais de sa réintégration et je nomme Claude Gelée son Saint-Patron.

Le canari chantait toujours, mais le soleil s'était caché derrière une grisaille veinée de bleu qui entourait les toits anciens d'un couvent dont Abel voyait le jardin aux cyprès noirs,

aux grands arbres squeletteux. Le poète ferma ses fenêtres entre lesquelles une vieille horloge frisonne, peinturlurée, sonnait cinq heures. Il en remonta les poids de cuivre jaune et soupesa sa lampe, un quinquet de chez sa grand'mère, pour se rendre compte s'il y avait encore assez d'huile. Puis il se mit à écrire avec, dans les yeux, l'expression unique de l'auteur heureux d'une trouvaille.

La raison pour laquelle Franchemin avait délaissé depuis si longtemps son essai provenait de la crainte de se tromper sur les gestes futurs de son modèle. A présent il aurait toujours raison : un étranger qui importe sa confiance chez nous devient français ; cela était sûr. Abel allait donc achever son bouquin (qui aurait au moins deux cents pages) sur une certitude spéculative. Il s'arrêtait encore une minute à l'influence hypothétique qu'un Volnoten ou un Mojados auraient pu avoir comme éducateurs ; « mais », se disait-il, « ceux-ci s'annulent par leurs origines opposées et leurs vertus contradictoires ; le dernier très sobre, l'autre aimant boire et s'enivrant souvent ; l'Espagnol pauvre et fainéant, le Néerlandais laborieux et économe, le premier sensuel, le second passionné, Jules prudent et pittoresque, Pablo chevaleresque et pensant grand : non, comme instructeur véritable, il n'y avait que Lalande, Barouin, lui-même, puis les Matisse, les Marchand, les Derain, les Guiraud qui jouaient un rôle.

A peine la lampe allumée, Marsden frappa; il avait énormément changé depuis l'été précédent. Sa moustache s'épaississait, ses joues devenaient plus pleines, un vêtement commandé chez le petit tailleur qui travaillait pour Abel et Alexandre arrondissait les lignes trop anguleuses de son corps d'athlète, nageant comme une carpe et ayant passé sa jeunesse à faire des sports.

— Mes parents arrivent vers le 15 juillet, raconta-t-il, dissimulant à peine son ennui. C'est drôle, j'ai très envie de les revoir, mais j'ai peur qu'eux ne me reconnaissent plus.

— C'est ce qu'il faut, pensa Franchemin en remettant son manuscrit en un carton qu'il serra dans son bonheur du jour.

— Pourtant, ils pourront vraiment être fiers de toi, dit-il. On va à la Roseraie ?

— Où irait-on ? demanda Marsden, en le regardant interrogativement.

XXI

— Vous voilà depuis plus de deux ans à Paris, Marsden, et vous n'avez nullement l'air de penser à rentrer. Mister Harken et votre mère m'ont dit que les journaux ont parlé de vous ; mais je crois que cela ne prouve pas grand'chose en faveur de vos prétentions. Vous me dites que vous avez vendu une peinture et que vous espérez bientôt ne plus avoir besoin de moi. Je souhaite pour vous que ce soit vrai. Pourtant, mon garçon, il est dur pour votre maman et pour moi de vous perdre, de vous voir préférer avec obstination ce vieux monde pourri à notre Amérique, libre, riche, supérieure à tous les autres pays du globe et où vous pourriez « faire un succès », si vous êtes réellement capable de quelque chose de bien. Personnellement, je suis convaincu que vous avez mal choisi vos amis et conseillers. Ce paresseux garçon dont le nom m'échappe, qui végète dans une mansarde, n'est pas plus sérieux, malgré son désintéressement, que ce vieil alcoolique de Guiraud, dont j'ai vu une sculpture absurde dans la *Metropolitan Gallery* à New-York. Ces gens sont drôles à rencontrer en passant, mais, si le monde vivait selon leurs principes, ce serait vraiment épouvantable. Je ne comprends pas non plus que, tout artiste que vous êtes, vous n'ayez pas la nostalgie de la maison paternelle, l'envie d'être de nouveau avec nous, pour essayer de vous faire une position et vous choisir une femme parmi les jeunes et fraîches filles d'Irontown ou d'ailleurs. Tout cela attriste encore beaucoup plus votre chère maman que moi. Depuis qu'elle vous suppose infidèle à votre sol natal, elle n'en dort plus. Réfléchissez bien. S'il vous faut encore tout un an d'étude à Paris, je vous l'accorde, quoique je fusse fermement convaincu, en arrivant, que vous seriez content de rentrer avec nous. Comme vous devez le sentir, ce n'est pas surtout l'argent qui me préoccupe, mais plutôt l'étonnante tiédeur en toutes choses concernant votre famille et votre pays. Réfléchissez et donnez-moi votre réponse avant que je reparte. Vous dînez ce soir avec nous, j'espère ? Votre mère et votre sœur ont été très contrariées hier de ne pas vous voir et d'apprendre que vous ne pourrez partir que dans huit jours pour *la contrée des châteaux*.

— Oh ! je ne veux pas vous faire de la peine. Si vous y

tenez absolument, nous partirons avant. Je m'occuperai demain d'une automobile.

— Vous nous ferez « une grande faveur », car il fait beau pour le moment et, ensuite, nous pourrons poursuivre plus tôt notre voyage. Il ne nous reste qu'un grand mois et je tiens à visiter la Belgique et la Hollande, Francfort, Berlin, Dresde, Munich, Nuremberg, Vienne, Venise, Florence, Milan, Rome, si c'est possible, pour nous embarquer à Naples comme vous le savez. Il y a plusieurs villes que l'on peut voir, paraît-il, en une demi-journée comme La Haye, Cologne et Dresde ; Rome demande bien deux ou trois jours ; enfin, on verra. Nous n'aurions pas dû rester quinze jours à Paris. Informez-vous au sujet d'une bonne machine, un Packart ou une de nos autres marques nationales : moi, je n'ai confiance que dans nos fabrications.

— Je ferai mon possible, mais je crois qu'il faudra vous contenter d'une machine française. Excusez-moi de vous quitter maintenant ; je vais aller à une agence qu'on m'a recommandée ; puis je passerai chez moi mettre mon *toxido ;* je serai ici, à l'hôtel, à sept heures...

Le vieux John K. Stanton d'Irontown salua son fils d'un geste amical de la main, sonna son valet de chambre et s'installa confortablement avec l'édition parisienne du *New-York Herald* dans l'un des fauteuils du luxueux appartement d'hôtel de la rue Castiglione qu'il occupait.

— Donnez-moi un verre de whisky, du whisky américain avec une bouteille de soda : quel whisky américain vendez-vous ?

— *Canadian*, *Old Hermitage Rye* et *Hunter Baltimore Rye*... répondit le garçon en consultant une liste de vins qu'il portait dans la poche intérieure de son habit.

— Eh bien, du *Hermitage Rye*.

L'employé d'hôtel s'inclina en même temps qu'il s'écartait pour laisser passer une jeune fille en corsage clair, chargée d'un carton à chapeau rayé noir et jaune, de la Maison Alix, rue Royale. Mr. Stanton rappela le garçon et le pria de dire en français au trottin que Mrs Stanton ne serait pas rentrée avant sept heures au plus tôt.

— Eh ben, je reviendrai demain matin. Ma journée est finie à sept heures ; on n'a pas que des clients ici... Et elle s'es-

quiva légère dans sa courte jupe beige, sous son petit chapeau de paille rond, orné de fleurettes aux mille couleurs.

XXII

Il est significatif de voir combien les faits les plus contraires en apparence à la réalisation d'une carrière prédestinée y sont en réalité indispensables. Ainsi pour Marsden. Le vieux Stanton, pas plus qu'il y a un siècle le vieux Corot, ne croyait à la vocation de son fils. Il s'oppose donc d'abord à un voyage en Europe. Quand enfin il laisse aller Marsden à Paris, il limite sans pitié son temps et décide qu'un stage de deux ou trois ans sera suffisant pour achever l'éducation commencée par Mr Harken. Exhorté par son père à être économe, à ne pas oublier que l'argent qu'il dépense n'est pas le sien, mais celui de ses parents, sachant qu'il devra tout apprendre en trente mois, Marsden arrive ici avec la seule préoccupation d'absorber le plus de savoir dans le moins de temps possible. Les conditions les meilleures pour un jeune homme riche de faire de sérieuses études lui avaient, par conséquent, été imposées par son père. En résumé, c'était son « vieux » qui l'avait poussé à aller vite, à faire un effort décisif, à ne fréquenter que des gens sérieux, à fuir la métropole internationale des Grands Boulevards et des Champs-Elysées, à se tenir dans de rigoureuses limites.

Par un heureux hasard, son professeur d'Irontown avait autrefois, dans une ruche d'ateliers parisiens, connu un jeune sculpteur, canadien d'origine, nommé Alexandre Guiraud, pauvre travailleur qui avait souvent servi d'interprète au laborieux Charley Harken. Ce dernier, comme la plupart de ses compatriotes, parlait un français détestable, *avec un accent assassin et une pauvreté de vocabulaire nègre*, suivant l'expression de Franchemin qui aimait imiter des Américains installés à Paris depuis un lustre et encore incapables de se commander correctement une tasse de chocolat. De plus, notre ami Stanton, dès l'âge de six ans, avait eu comme gouvernante une Suissesse de Lausanne ; aussi, plus tard, l'élève préféré de Harken corrigeait-il fort souvent le français de son maître, quand, dans l'intimité, ils le parlaient ensemble.

— Votre maman aurait mieux fait de vous donner une

bonne allemande... se plaignait John K. en s'adressant à sa fille et à son fils pendant leur voyage en Germanie.

Huret, dans son livre « En Allemagne », débute ainsi :

Après dix mois de voyage à travers l'Empire allemand je suis frappé de la quantité de souvenirs et d'impressions d'Amérique qu'évoquent en moi, non seulement les villes industrielles de la province rhénane et de la Westphalie, non seulement l'aspect des rues, mais l'aspect des foules, mais la vie des habitants, leurs mœurs et leurs goûts.

Il est donc naturel que le président des fonderies d'Irontown se plût mieux de l'autre côté des Vosges que chez nous. Par contre, il est aussi peu étonnant que son fils cadet, peintre, ami de Franchemin et de Lalande, fût ravi d'être de retour dans son atelier de la rue Vaneau, vers le milieu de septembre. Ne trouvant aucun de ses amis à Paris, Marsden se remit tout de suite devant son chevalet pour rattraper le temps perdu. De son voyage en Europe il ne lui restait que peu d'impressions ; ses promenades au Louvre lui rappelaient telle peinture vue aux *Offices*; la solitude estivale et le calme nocturne de son quartier lui remémorait telle soirée vénitienne aux silences ponctués de notes de guitare ; et cependant, prévenu et pressé, les panoramas s'étaient déroulés devant lui sans laisser de souvenirs durables. Quand il aurait voulu errer dans les ruelles désertes, on le forçait à circuler méthodiquement dans des galeries encombrées de foules polyglottes ; quand il aurait voulu descendre d'auto, de voiture, de chemin de fer, pour jouir d'un spectacle naturel, unique, sa famille objectait le but de l'excursion, le manque de temps, le programme établi, ou bien des chambres réservées qui les attendaient dans une ville proche. Lacs, fleuves, montagnes, palais, jardins, cités, châteaux, restaurants à petites tables avec chacune son petit bouquet, théâtres où l'on arrivait après dîner, mort de fatigue, pour entendre des chants compliqués en pensant à des lendemains de funiculaires pour aller voir des chutes d'eau, ou de canot automobile pour visiter une île... tout cela tournait dans son cerveau sans rythme et sans relief.

— Ce que je sais, c'est que je n'ai plus qu'un an pour travailler ici ! se dit-il dans son grenier solitaire.

Une lettre de Franchemin lui apprit que, pendant son absence, Guiraud s'était acheté une maison près de la Porte Saint-Antoine, à Versailles. Il y avait installé Mme Fernande

et, dans son jardin, se faisait construire un atelier à son goût.

Le lendemain, Marsden prit le train à la gare des Invalides pour aller surprendre le sculpteur. Il le trouva en pyjama de bure, surveillant ses ouvriers.

— Ah ! vous voilà ! s'écria M. Alexandre, joyeux de voir une tête connue. Et comment ça va ?

— Bien ; mais, il n'y a rien à faire avec mon père. Il faut que je sois rentré au plus tard dans un an.

— Bah ! on verra ; nous serons peut-être tous morts avant !

— C'est gai comme perspective...

— Que voulez-vous ? La vie à la campagne me rend mélancolique. Et qu'avez-vous vu ? Racontez-moi un peu où vous avez été...

— Nous avons été d'abord à Bruxelles où je n'ai fait qu'aller de *Cook* au *Hambourg-Amerika-Line* et vice-versa, avec mon père qui avait à finir de régler notre itinéraire, pendant que ces dames achetaient des dentelles. Le soir à onze heures, par hasard, j'ai vu la *Grande Place* au clair de lune; c'était vraiment beau. Puis nous sommes allés à Anvers où un portier d'hôtel nous mit d'autorité dans un landau. Ainsi j'ai entrevu la cathédrale et passé dix minutes devant la *Descente de Croix*, présentée par un bedeau bègue. Comme le train pour la Haye allait partir, on n'a pas visité autre chose. Dans la résidence de la reine Wilhelmine, où l'on est resté toute une journée, j'ai vu le *Palais de la Paix* du dehors, la plage de Schéveningue et...

— Assez, interrompit Guiraud ; quel scandaleux gaspillage de temps et d'argent ! Tout le voyage a probablement été comme cela ?

— Oui. Il n'y a qu'à Dresde et à Florence où j'ai pu réussir à visiter les galeries sans ma famille et relativement à mon aise.

— Enfin, vous voilà de retour et, comme il me semble, sans avoir changé d'opinion sur vos devoirs d'artiste. C'était le souci principal de Franchemin...

— Ah ! ce voyage a été vraiment pénible ; la fausse vanité nationale de mes parents, nos divergences d'idée sur les gens, les choses, la nourriture, les sottes prétentions de ma sœur me trouvant devenu impoli et distrait ; puis Père qui, voulant acheter de la peinture à Milan, m'oblige à expertiser d'insipides croûtes, habilement arrangées, qu'il pourrait avoir ici au

Bazar de l'Hôtel-de-Ville pour cinquante francs. Il a payé une vue de ce dôme en confiserie cinq mille lires : c'était signé *Emilio Bonetti*. Je me suis fâché : ça vaut cinq dollars, lui ai-je dit ; il ne m'a pas adressé la parole pendant vingt-quatre heures et mère m'a reproché d'être un mauvais fils et m'a recommandé de m'efforcer de peindre comme *Bonetti*.

— Vous l'êtes, vous l'êtes, un mauvais fils ; heureusement. Pourvu que vous deveniez un excellent peintre ! s'écria Guiraud en rallumant son brûle-gueule couvert d'une petite grille comme en ont les marins.

— Restez dîner avec nous. proposa le sculpteur; il y aura un civet de lièvre. Je vais me changer un peu ; si vous voulez, on ira jusqu'aux jardins de Trianon qui sont en ce moment d'une tristesse royale avec leurs chrysanthèmes, leurs marronniers dorés et leurs vasques couvertes de feuilles mortes.

Tout recroquevillé sur lui-même depuis la mi-juillet, Stanton allait enfin de nouveau pouvoir admirer en commun, échanger des idées avec quelqu'un qui ne jugerait pas chacun de ses mots paradoxal, chacun de ses désirs fou, chacune de ses pensées anti-patriotique.

— Mes parents ont été furieux parce que je ne savais où se trouve la *Prise de Yorktown* au palais de Versailles. Mon vieux a payé un gardien pour lui montrer où, sur cette toile, on voit Rochambeau, Lafayette et notre George Washington.

— Il fallait engager Abel.

— Il était en voyage ; sans ça, je n'y aurais pas manqué ; quoiqu'ils l'aient trouvé bien bizarre quand je le leur ai présenté. Je crois qu'il a mieux valu pour lui que leurs relations se soient limitées à un déjeuner à la Taverne du Panthéon et qu'il ait eu du travail ailleurs.

Dans le parc, dont on voit une échappée à travers la colonnade du Grand Trianon qu'ils traversaient, il n'y avait presque personne. Une vieille dame, un fichu de dentelles sur la tête, tricotait dans l'ombre d'un bosquet. Sous le toit transparent des arbres d'automne, la brise ridait l'eau des bassins de marbre ; les fleurs multicolores dans leurs cadres de buis s'effeuillaient à chaque mouvement de leur tige ; le bruit d'un jet d'eau invisible éclaboussait de sons légers l'abandon de l'allée où ils marchaient ; on aurait dit du soleil jouant avec des pétales dans une clairière.

Marsden, à côté de celui qui, le premier, lui avait fait sentir la nécessité de rejeter le joug de la méthode soi-disant classique, se trouvait moins dépaysé qu'avec les siens. Guiraud lui paraissait plus proche de son cœur que n'importe quel membre de sa famille.

— La beauté de ce coin unique, dit celui-ci en ramassant de grandes feuilles mordorées, est aussi difficile à pénétrer que le métier d'un Watteau ou d'un Fragonard (1) qui, malgré leur réputation, n'ont jamais connu le gros succès des Greuze ou des Lancret. Le paysage et l'art français se sont épousés de telle façon qu'on ne distingue plus où l'un commence et où l'autre finit. Le jardinier et Dieu soignent ces parterres avec la même sollicitude. Toute la science champêtre des architectes royaux, qu'ils soient de la Hofburg ou de Windsor, du Vatican ou de Sans-Souci, de Pétersbourg ou de Madrid, toute cette science est venue de Versailles Mais en vain recherche-t-on dans les plus magnifiques jardins de l'étranger l'équilibre suprême qui règne ici. C'est qu'on ne peut pas plagier un climat comme on plagie des lignes !

Ils s'étaient arrêtés juste à un endroit d'où l'on voit en même temps deux gigantesques pins de Californie, des sapins de Norwège, un hêtre rouge, un massif de houx entremêlé de plantes vivaces, des palmiers d'Afrique et du lierre couvrant un mur au fond. Derrière eux, des orangers et des lauriers roses, dans leurs caisses claires, bordaient les boulingrins et la terrasse de la maison si noblement simple de cette maîtresse femme qu'était la veuve Scarron.

— Regardez cette perspective avec son gazon qui s'étend jusqu'aux pieds de ce buffet de porphyre ; et, là-bas, ce demi-cercle de bustes, sur leur fond de haies noires, qui entourent un tapis vert comme une scène antique pour danses pastorales ; et ce petit chemin bordé d'orange mêlé d'ocres mourant à droite dans le sang d'une vigne vierge ! Dans ce coin à gauche, ne dirait-on pas des chrysoprases qui éclatent sur ce pan de ciel ? Ce sont des marronniers qui refleurissent. A droite, ces ifs et ces tuyas du Canada ont l'air de mystérieux monuments de bronze...

M. Alexandre et Marsden ne sortirent de ces lieux ravis-

(1) Un des grands étonnements du sculpteur était que même Stendhal n'avait su goûter Jean-Honoré Fragonard.

sants qu'au moment où Guiraud sentit sa gorge bien sèche d'avoir trop fumé.

— Il n'y a pas de *Roseraie* par ici. Je prends mon apéritif chez moi, à présent, mais ce n'est pas la même chose. Je crains bien d'être souvent à Paris cet hiver : j'ai besoin de causer avec « des égaux ». Fernande est une bien belle fille et pas bête; mais quant aux choses de l'âme, elle désespérerait la patience d'une institutrice primaire.

— Mon Dieu, oui, cet hiver j'y serai encore pour vous écouter, mais après ?

— Cela dépendra de vous-même, Marsden. En tout cas, travaillez dur. D'ailleurs, j'ai comme un pressentiment que vous ne retournerez pas de si tôt aux Etats-Unis.

— Je l'espère, Mister Guiraud.

— Nous l'espérons tous, cher, nous l'espérons tous.

XXIII

L'hiver venu, Marsden se rendait presque quotidiennement chez Lalande qui, poursuivant ses travaux au jour artificiel de l'électricité, ne quittait guère son atelier avant l'heure du souper diner qu'il prenait avec sa Germaine dans une brasserie de la Place Pigalle. Un soir, Stanton le trouva avec Charles Barouin qui essayait depuis longtemps de réunir les éléments d'une étude sensationnelle sur l'émaillerie moderne et son laborieux protagoniste.

Jean était en train de rayer une feuille de cuivre, bordée auparavant à l'aide d'un ciseau, « afin qu'à la cuisson », expliqua-t-il, « la pâte puisse adhérer plus facilement au métal ». Le journaliste, assis sur le sofa boiteux, de plus en plus *dandy* à mesure que sa position dans la presse se consolidait, portant monocle et bottines à tiges de drap clair, écoutait Lalande en fumant un londrès.

Sur un lourd chevalet s'appuyait la dernière œuvre de l'émailleur, une plaque presque carrée de 50 sur 60 cm. représentant un pré ondulé et fleuri, sous un ciel moutonneux, avec au fond une maison blanche entre deux pins parasols qui, au premier plan, poussaient sur une terre rocheuse, bosselée dans le métal, montaient en ogive, et dont les plus hautes branches se rejoignaient au milieu du sommet. Les verts et les bruns étaient intégralement venus et l'ensemble très simple

faisait grand effet de vérité. La différence de matière entre l'écorce des arbres et celle des rochers, obtenus par des mélanges, peu dissemblables, était parfaite.

On parlait beaucoup en ce moment à Montmartre du hangar de Lalande qui, tout en écoutant la musique de Jules Volnoten, avait retrouvé des détails importants de la technique limousine, comme l'emploi d'émail transparent au-dessus des masses opaques pour obtenir de la translucidité nuancée, le soudage inapparent des différentes parties d'une grande plaque, la science avec laquelle ils couvraient d'une manière uniforme et unie des bosses successives petites ou grandes, repoussées dans le cuivre, pour rendre, par exemple, les rides d'un fleuve ou les vagues de la mer.

Des coups de marteau imposaient silence aux amis qui discutaient devant le paysage fleuri. Ils se mirent alors près du petit orgue pour mieux entendre le musicien, au nez culotté, dont les cheveux roux graissaient le col de velours de sa vieille redingote.

— Tout n'est que dilatation et contraction, s'écria Lalande, en donnant une tape formidable sur l'épaule de Barouin ; oui, mon vieux, dilatation et contraction comme dans toutes les industries où l'on emploie simultanément plusieurs espèces de produits chimiques et métallurgiques. Il n'en est pas moins vrai, poursuivit-il, en se mettant à son tour devant son paysage achevé, que la réussite dépend encore de mille impondérables et que même une très longue expérience ne peut pas toujours prévoir.

— Cela me rappelle *Tiffany* de New-York... remarqua Marsden, qui reconnaît que quelques-unes de ses plus jolies verreries sont dues au pur hasard.

— Si cela était exact, l'émaillerie ne serait pas de l'art, interrompit Volnoten.

— Ce qui est vrai pour un industriel, comme Tiffany ne l'est pas pour moi, qui dois remplir des contours nettement établis. Les Limousins savaient jusqu'aux moindres détails obtenir ce qu'ils voulaient et la preuve en est qu'ils ont souvent répété des coloris et la mise en valeur de certains tons...

Germaine entrant à l'improviste, chargée de petits paquets, les joues rougies de froid sous sa voilette mouchetée, arrêta, en l'embrassant, le flux des paroles de son mari.

— Bonjour tous... dit-elle, en déposant ses achats sur le sofa; qu'il fait froid, mes enfants! J'aurais bien aimé trouver un homme gentil dans la rue pour m'appuyer sur son bras, car il gèle sur la pluie de tout à l'heure et mon époux, qui devient aussi insupportable qu'un chef de rayon, ne s'en fiche pas mal si je roule dans la boue ou sur le verglas.

— Elle a raison, acquiesça Jean, je me spécialise trop ; je deviens comme un épicier qui soigne son sel et son sucre. Rien n'existe plus pour moi qu'une fusion de couleurs sur une feuille de cuivre.

— Eh bien, voilà une jolie chronique toute faite! s'écria Charles.

— Il est comme les poux, ce garçon, blagua Lalande en se grattant le front.

— Les poux sont la santé des enfants, mon cher, répondit le journaliste, qui sentait se former dans sa tête l'article désiré, arraché par bribes au peintre réfractaire à toute espèce de battage. En effet, Lalande avait soin de fermer sa porte à clef pour tout autre que *son organiste*, comme l'appelait Germaine, chaque fois qu'il préparait une fournée, qu'il faisait des essais de cuisson, qu'il veillait au lent refroidissement d'une pièce. Volnoten, absorbé par ses accords et ses thèmes, laissait faire son ami sans le regarder, remplissant de temps en temps de vin rouge un gros verre de cuisine à côté de lui.

— Je veux vous montrer une autre plaquette que je viens de terminer assez heureusement, dit Lalande en ouvrant une petite armoire suspendue au mur, à côté de sa bibliothèque, et dont il sortit un tableautin, encadré d'acier bleu, où l'on voyait, au milieu d'une nappe d'eau, une île verdoyante. Pour rendre la tache brûlante du soleil, il avait laissé à découvert une portion de cuivre rougeâtre.

— Je conçois que tu arrives à faire de petites plaques comme celles-ci, mais où as-tu les fourneaux, les instruments assez puissants pour produire d'aussi importantes peintures que cette ferme entre les pins parasols?

— Mon pauvre vieux, ces grandes choses, aussi bien les miennes que celles d'autrefois, ont été recomposées de plusieurs morceaux, d'abord achevés au feu, puis réunis, généralement, au moyen d'enclaves.

— Mon Dieu! je ne m'étais jamais rendu compte que tes

pièces étaient faites en fragments, reconnut Barouin béatement.

— Oh ! ça ne m'étonne pas, dit Volnoten : je connais le cas d'un feuilletonniste d'Amsterdam qui a publié le compte rendu d'une symphonie mentionnée au programme et qu'on avait omis de jouer.

— Tu aurais dû y rester toi-même, à Amsterdam, cria Charles Barouin; qu'est-ce que cette histoire vient faire dans ce que nous disons ?

Jean Lalande rigolait.

— Tenez, dit-il, pris d'un bon mouvement, je crois qu'il n'y aura qu'une manière de te procurer les éléments d'un article sérieux : c'est de venir avec moi un jour au Louvre ou à Cluny.

— Mais je ne demande pas mieux, s'écria le collaborateur du *Télégraphe ;* allons demain si tu veux.

— Entendu. On ira à Cluny, il y a moins de monde.

— J'en serai aussi, dit Marsden qui adorait ce petit musée, où, dans le temps, il avait peint plusieurs intérieurs à la Walter Scott. C'était même Lalande, tout au début de leur liaison, qui l'en dissuadait un jour, en lui disant crûment :

— Il vous faut de l'anecdote, des lieux pittoresques pour peindre? Avec de l'argent volé, on est facilement riche ! Essayez donc de rendre un arbre, rien qu'un arbre, un arbre de bois avec des branches et des feuilles, et essayez de le faire intéressant et d'y mettre du vôtre.

Le lendemain, Jean, Stanton et Barouin, vêtu d'un pardessus pincé de ratine bleue, son verre sur l'œil, des gants de daim clair à coutures noires à la même main qui tenait une canne à pomme d'onyx, montaient le Boulevard Saint-Michel où l'Hôtel de Cluny se trouve caché entre son jardin défeuillé, et les ruines des Thermes. Arrivés dans la claire galerie, à cheminée monumentale, où dorment les émaux derrière leurs vitres, Barouin, prenant des notes, et Marsden, non moins attentif, écoutèrent avec recueillement l'émailleur qui leur montra d'abord des objets en bronze ou en cuivre champlevé, des croix, des montrances, des crosses d'évêque qui rappelaient trop souvent un dessin byzantin. En passant, il attira aussi leur attention sur quelques cloisonnés chinois ornés de fleurs et d'oiseaux, sur un fond turquoise.

Après avoir touché à l'industrie des émailleurs florentins et rhénans, qui n'ont jamais eu ni le savoir ni la vogue des Français, ils s'enfoncèrent en plein dans le métier parfait des Limousins du xve et xvie siècles.

— Ce petit médaillon, dit Lalande en se penchant sur une table vitrée, est du mystérieux Monvaerni, un précurseur. Ce méridional, exilé, comme le racontent ses historiens, était, ne leur en déplaise, imbu d'un esprit rudement septentrional. Il connaît les Flamands, dont Laborde constate amèrement l'influence chez nous au xve; il sent aussi le terroir auxerrois cher à Guiraud; Monvaerni après tout n'est peut-être qu'un pseudonyme.

Ils s'arrêtèrent longuement devant plusieurs portraits, celui du pape Clément VII entouré d'une précieuse bordure, d'Eléonore d'Autriche, de Catherine de Médicis renfermé entre deux volets d'un triptyque. Lalande expliqua le sens de ce cabinet de deuil au chiffre d'Henri II, fait au siècle où Louise de Vaudémont, à la mort du dernier des Valois, fit garnir ses appartements privés de Chenonceau de boiseries et de meubles noirs rehaussés de plumes d'autruche, de larmes d'argent et de cordes de Saint François.

— Tu es aussi fort que Franchemin, l'interrompit Barouin, admiratif.

— C'est de lui que j'ai ces derniers détails, avoua Lalande; mais, poursuivit-il, observez surtout la manière de dessiner les figures qui est bien celle des Bourguignons et des Tourangeaux. N'y a-t-il pas vraiment quelque chose de royal dans ces dynasties d'émailleurs qui font suivre leur prénom d'un chiffre? Tenez, voilà une miniature de Jean III de la famille des Pénicaud; là, un dyptique de Léonard II, le Limousin. Les moins intéressants sont ceux qui tombèrent dans la grisaille. Il est désastreux, ce soudain mépris de la couleur qui simplifie tellement le métier qu'on pourrait le comparer à celui, beaucoup plus franc, des faïenciers. C'est l'influence devenue à la fin trop forte de l'arabesque à l'italienne et le désir malsain d'appliquer le trait romain, qui depuis la conquête de Naples a eu si souvent raison du coloris et du sentiment. Louis XII déjà imposait à ses artisans, qu'il payait d'ailleurs royalement, les modèles de Nicole de l'Abbate. C'était l'époque des Mécènes; comme compensation des cartons exotiques, on

prenait son temps pour achever sa tâche, et la cour donnait dix mille livres pour une belle pièce-de-milieu.

— Pourtant, reprit-il, en se haussant sur la pointe des pieds devant la série de hautes plaques représentant des symboles et des dieux de l'Olympe, signées *Pierre Courtoys* qui couvrent le mur du fond de la galerie : ceci est un travail commandé par François I[er], le plus anti-gothique des rois de France.

— Je n'aime pas énormément ce genre michelangelesque, remarqua Stanton.

— Oui, oui; mais malgré la manie de surcharger les formes, le caractère national, l'esprit propre de notre manière l'emporte sur la mode d'alors. Logives a raison de dire que la Renaissance française n'est que du *flamboyant* maquillé. L'uniformité des carnations d'ailleurs n'arrive pas,plus ici qu'autre part à éteindre la puissance d'expression. Ce sont justement de ces grands émaux dont je vous parlais hier et dont chacun est le résultat de plusieurs parties soudées ensemble. Regardez comment l'auteur a su exploiter les plis d'un vêtement, le jeu des ombres, comme j'ai réussi moi-même à utiliser les ondulations du ciel et des champs, pour rendre invisible la reconstruction de ces sujets.

— Tenez, dit Barouin, en indiquant du doigt, des « Mages en adoration » aux vêtements constellés de pierreries simulées par des gouttes d'émail en relief, on croirait qu'ils ont fondu des pierres précieuses. On dirait des gouttes de rubis et d'émeraude.

— Oh, non, c'eût été impossible pour mille raisons d'employer du quartz, des cristaux ou leurs dérivants. L'émail n'est autre que de la silice,de la soude et de l'oxyde de plomb avec lequel on peut obtenir tous les tons,translucides ou opaques à volonté. Le tout est de savoir, je te l'ai déjà dit, comment les pâtes différentes une fois composées se conduiront au contact avec la chaleur : il faut tenir aussi compte que leur fond de métal se modifie au feu et pas toujours dans les mêmes proportions.

— En principe, tu travailles comme les Limousins ? interrogea Barouin, préoccupé de son article.

— Tu sais, l'émail, c'est comme la peinture; tout le monde peint à peu près de la même façon; pourtant il y a autant de

métiers qu'il y a de talents. J'ai quelquefois pensé à employer la taille d'épargne qui est une espèce de remplissage des creux d'une gravure en taille douce, pour utiliser l'éclat des lignes métalliques qu'on laisserait à nu dans des tableaux décoratifs; cette forme d'art florissait au moment des grandes châsses gothiques que je vous ai montrées d'abord. En voici une qui provient de l'Abbave de Grandmont, près de Limoges, dit Lalande en revenant sur ses pas pour s'asseoir un moment et appelant l'attention de ses deux amis sur un reliquaire en cuivre doré dont la face principale représente un Christ dans sa gloire.

— Ces abbés de Grandmont sont parmi les premiers clients généreux des ateliers limousins.

Barouin et Marsden s'étaient assis à côté de leur ami. Dans l'atmosphère tiède de cette accueillante demeure épiscopale, ils écoutaient Jean reprochant à Stanton de ne pas être descendu à Limoges pendant son premier voyage en France.

— Tu ne sais pas ce que tu as perdu en laissant de côté cette ville et ses environs.

— Jean de La Fontaine y est allé en carrosse, certifiait Charles, heureux de pouvoir faire montre d'une certaine savanterie.

— Oui, je sais. Je me suis moi-même promis de sortir un beau matin, comme lui, par la porte de Montrouge, mais en auto, et de coucher à Etampes à l'*Auberge des Trois Rois*. Puis le lendemain, ce serait Orléans, Cléry, Meung où l'on déjeunera entre les ombres du fabuliste et de Jehan Coppinel. Mais ce sont surtout les bords de la Vienne que je vois très français et très pittoresques : on s'attarderait dans de nombreuses petites cités aux marchés abondants, aux cloîtres déserts, qui se mirent dans leur rivière et enfin à Limoges que j'imagine le long du fleuve bordé de futaies, traversé par des ponts de pierre qui conduisent aux faubourgs d'Ambazac où vivait Pierre Colin, de Manigne plus proche, où travaillait Jehan Laudin et le Guilhommet.

— Ce serait, en effet, aller voir votre véritable patrie que d'aller là-bas, car je m'aperçois de jour en jour, confessa Stanton, et de plus en plus, qu'on est du pays dont on embrasse les mœurs et les arts, plutôt que de celui où l'on est né par hasard. Vos vrais compatriotes, à vous, sont les Limousins.

— Peut-être bien; je n'ai qu'une objection à faire, c'est qu'ils ont mal fini à mon gré en s'adonnant à l'orfèvrerie en gros. Mais l'époque l'a voulu.

— Et pourtant cette coupe de Pierre Rémond que tu nous as montrée tout à l'heure est vraiment adorable.

— Ben oui, c'est avec de tels bibelots, coupes et plats, qu'on remplissait les dressoirs du château de Madrid au Bois et celui de Chambord, ces villas sur-italiennes du Roi-chevaleresque. La fabrication hâtive de ces commandes a remplacé la lenteur consciencieuse de l'artisan et l'émail a dégringolé sous les Bourbons au niveau d'articles d'exportation comme des tasses des jeux de famille, des assiettes et des râpes à tabac...

Quand ils sortirent du musée par l'arche d'entrée, fouillée comme un retable des Flandres, la bise piquait vif et Jean frissonnait en boutonnant sa veste sur son jersey bleu.

— Fichtre ! ça pince, dit-il.

— Je comprends, s'exclama Stanton, refermant son imperméable. Comme c'est bizarre tout de même, le ciel est aussi bleu et uni qu'en été.

— J'en fais comme ça, répondit Lalande en tenant son sérieux : avec des écailles de cuivre.

— Non, vraiment, ta femme a raison, tu deviens maniaque; mais je te remercie tout de même des informations précieuses et que je ne manquerai pas de reproduire, l'épilogue compris.

— Oh ! je compte sur de la fumisterie ; ne te gêne pas, mon petit Barouin, répliqua l'émailleur, en entraînant le journaliste et Marsden au pas de gymnastique, pour se réchauffer, dans la direction de *la Roseraie*.

FRITZ-R. VANDERPYL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

PHILOSOPHIE

Mgr du Vauroux ; *Du Subjectivisme allemand à la Philosophie catholique* ; br. in-16, 0 fr. 60 ; Bloud et Gay, 1916. — Victor Delbos : *Une théorie allemande de la Culture : W. Ostwald et sa Philosophie* ; br. in-16, 0 fr. 60 ; Bloud et Gay, 1916. — Abbé Thellier de Poncheville : *Dieu et la guerre* ; br. in-16, 0 fr. 60 ; Bloud et Gay, 1916. — E. Corra : *Rôle civilisateur du sentiment* ; br. in-8, 1 fr. ; Revue Positiviste Internationale, 1916.

En ferai-je l'aveu ? J'ouvre d'une main indolente ou moins zélée ces proses de circonstance dont les titres annoncent des philosophies de guerre et des guerres de philosophes.

Le subtil poète Louis de Gonzague-Frick corrobore ma méfiance de sa sévérité. Si les Muses sont sœurs, qu'il soit permis à ma modeste Calliope de prendre à témoin sa Polymnie :

> Les ouvrages de guerre à l'étal du libraire
> Figurent une troupe, hélas ! sans discipline ;
> Souffrez que devant elle, Augure, on ne s'incline,
> La contradiction s'y marie au vulgaire (1).

Sévérité excessive ? Oui, sans doute ; du moins en ce qui concerne les quelques opuscules ci-après, où ne figurent pas seulement de bonnes intentions, mais aussi de bonnes idées.

Je dois dire pourtant que Mgr du Vauroux m'estomaque un peu quand, au cours de son petit livre intitulé **Du Subjectivisme allemand à la Philosophie catholique**, il vitupère Kant pour le fait d'avoir été le promoteur « d'une des erreurs, on pourrait dire d'une des superstitions les plus répandues aujourd'hui chez les esprits cultivés : le respect excessif de la légalité » (p. 16). Quoique la critique philosophique nous ait habitué aux surprises, celle-ci est un peu forte. Si l'on fait rentrer dans la légalité le respect des lois internationales, lequel fait partie lui-même de ce respect des contrats dans lequel le kantien Renouvier plaçait l'essence même de la justice, on ne peut ici regretter qu'une chose : c'est que la leçon de Kant n'ait pas mieux profité à ses compatriotes et qu'ils ne se soient pas montrés un peu plus attachés à cette superstition kantienne. — Et, certes, je sais que la pensée de Mgr du Vauroux ne doit pas être mal prise et qu'il y a moyen de la prendre dans un sens acceptable. Ce qui est suspect à l'apologétiste catholique, c'est l'idée kantienne de la moralité identifiée à la « légalité » ; c'est cet enseignement kantien

(1) Louis de Gonzague-Frick : *Les Six Jours. Sous le bélier de Mars.*

« qu'un acte n'est pas obligatoire à cause de son caractère moral, mais qu'il est bon parce qu'il est obligatoire » ; enseignement qui pourrait en effet aboutir à d'étranges conséquences si la législation prescriptive du devoir et du droit était confondue avec la législation civile, avec le pouvoir de l'Etat. Mais Kant n'a nulle part, que nous sachions, commis cette confusion. Il entend par « légalité » la conformité à des lois rationnellement universalisables; non la conformité aux décrets plus ou moins arbitraires d'un monarque ou d'un Parlement. Il est vrai que les épigones de Kant, surtout Hegel, ont opéré cette confusion et ont identifié l'Etat et la Loi morale; mais cette idée ne se rencontre pas chez Kant lui-même. — Quoi qu'il en soit, l'endroit du livre de Mgr du Vauroux où, à propos de la philosophie allemande, il est parlé du « respect excessif de la légalité » fait tout de même l'effet d'un tournant un peu brusque sur la route illusoire de la dialectique et c'est pourquoi nous prenons la liberté d'y accrocher la pancarte du T. C. F. : *Virage dangereux*.

M. V. Delbos nous paraît mieux interpréter la pensée kantienne quand, dans son opuscule : **Une théorie allemande de la Culture**, il relate et apprécie le rapprochement que W. Ostwald a cru pouvoir faire entre l'Impératif catégorique de Kant et son propre *Impératif énergétique*. Assez curieux est le lien que le chimiste d'Iéna établit entre les deux conceptions. « Il prétend simplement accroître la précision de ce qu'impliquait l'impératif catégorique de Kant. Sous le nom d'impératif catégorique, Kant avait affirmé l'existence d'une loi morale universelle, à laquelle tous les hommes doivent obéir pour elle seule et qui leur impose de rejeter, quand il s'agit du bien et du mal, du juste et de l'injuste, toute pensée ou arrière-pensée d'intérêt. Or, dit Ostwald, Kant, en affirmant l'existence de cette loi absolue, n'a pu s'empêcher de supposer qu'elle se rapportait à des hommes en société, par suite au bien de la communauté humaine. Donc la question qui reste à résoudre, c'est de savoir comment peut se réaliser ce bien de la communauté humaine, et à cette question Ostwald répond par la formule de l'impératif énergétique : *Agis de façon à transformer avec le meilleur rendement des énergies brutes en énergies supérieures.* » — C'est ici que s'indigne M. Delbos. « Kant complété par là ! s'écrie-t-il. Mais c'est Kant insolemment renié sous les apparences d'une demi-fidélité à sa pensée ! S'il y a une idée qui inspire la morale kantienne, — et cette idée lui vient pour une grande part de la philosophie française, — c'est l'idée que le devoir reste supérieur et irréductible à tous les procédés et à toutes les fins de l'habileté technique, c'est l'idée que le respect de la personne humaine doit, en toute rencontre, si la personne humaine est en jeu, dominer absolument toute autre considération. » (pp. 13-14).

Le rôle attribué à Kant dans la genèse du germanisme intellectuel pourrait servir à classer les esprits en France à l'heure présente. — Généralement les penseurs catholiques font remonter le germanisme à Luther en passant par Kant. D'autres philosophes, surtout universitaires, se refusent à faire de Kant un ancêtre de la *kultur* et persistent à voir en lui le moraliste de la « personne humaine », le disciple de Rousseau et des philosophes français du XVIIIe siècle. — Cette dernière exégèse me paraît la vraie. L'universalisme moral de Kant est aux antipodes de ce particularisme forcené qu'est le germanisme, de même que son idéalisme jure avec le matérialisme du théoricien de l'Energétique. Et c'est par une simple pirouette idéologique qu'Ostwald réussit à s'accrocher aux basques du vieux moraliste.

Et maintenant, ne trouvez-vous pas que c'est assez philosopher à propos de cet Ostwald et de ses billevesées énergétiques, Ostwald, chimiste en chef de la *kultur*, prix Nobel du Lance-Flammes, organisateur, — surtout, — d'hécatombes, Ostwald au seul nom de qui s'évoquent les vers dans lesquels le susnommé poète, Louis de Gonzague-Frick, décrit la marche sournoise des lanceurs de gaz asphyxiants :

Alarme! Alarme!
Ils viennent avec leur chimie,
Physique et métaphysique
Le laboratoire est en marche au
Pas de parade

Mieux qu'une dissertation philosophique l'ironie narquoise du poète fait justice de

Cette science funeste qui fait baisser
La tête à notre humanité...

Dans son opuscule **Dieu et la Guerre**, M. l'abbé Thellier de Poncheville prend en mains la défense de Dieu, qui en a bien besoin en effet, — et le lave du reproche d'avoir permis ces horreurs. Les arguments sont classiques. Le principal est tiré de l'idée de la liberté humaine. Dieu a voulu donner à l'homme la liberté ; cadeau magnifique, mais périlleux ; l'homme en a mésusé ; c'est sa faute et non celle de Dieu. — Dieu n'a pas voulu la guerre, puisqu'au contraire son décalogue et son Evangile nous l'interdisent ; c'est nous qui, par notre désobéissance à la loi divine,avons déchaîné le fléau... Revenons à la Foi et la paix régnera sur le monde... Ces théodicées paraissent froides, combien ! Dieu est si loin, si abstrait, si sourd ! Et cette vision finale des races fratricides réconciliées un jour dans l'idée religieuse est si invraisemblable !

M. E. Corra, lui, invoque saint Auguste Comte ; A. Comte « dont les circonstances actuelles mettent, plus que jamais,le mérite en lu-

mière, A. Comte qui a découvert, — bien avant William James, Bergson et Boutroux à qui les contemporains attribuent la paternité de la philosophie affective, — la prépondérance du rôle joué par le sentiment dans notre propre nature et dans l'évolution de l'Humanité ». Il ne faut pas, remarque l'auteur, que l'arbre nous cache la forêt et que le philosophe se laisse hypnotiser par les contingences au point de perdre de vue l'ensemble du passé et de la situation présente. M. Corra démontre le **Rôle civilisateur du sentiment** dans le passé, le présent et l'avenir. Le conflit actuel met aux prises la culture régressive, — culture scientifique, technique et exclusive du sentiment, — et la civilisation progressive dont le moyen et la fin est la religion de l'Humanité.

Cette fidélité à la religiosité humanitaire met en lumière une fois de plus l'irréductible différence des sensibilités et l'imperméabilité des convictions sentimentales décidément inentamables par les événements. Eternellement il y aura des esprits qui verront l'univers et l'humanité sous la catégorie du conflit et d'autres qui percevront le spectacle du monde sous l'aspect de l'union et de la fraternité. Ne tranchons pas ce débat. Ne cherchons pas si cette forêt dont parle M. Corra, cette forêt « que l'arbre ne doit pas nous cacher », si cette forêt tragique de l'histoire n'est pas une jungle perpétuellement retentissante de scènes de carnage bien plutôt que l'abri d'une humanité progressive. Contentons-nous de mettre en regard de l'exposé de M. Corra ces quelques lignes où Taine résume à sa façon l'histoire du « droit des gens » et en précise la valeur positive : « Après beaucoup de meurtres et d'incendies, dit-il, et au bout de plusieurs générations, l'expérience s'est faite, des usages se sont établis ; on ne pend plus les prisonniers, on ne scalpe plus les blessés : on ne tue que dans une mesure donnée, d'après des règles convenues, et de siècle en siècle, il s'introduit dans ce droit des gens un petit accroissement d'humanité et de justice. Néanmoins la force est toujours souveraine, les traités solennels par lesquels les partis s'engagent ont beau être appelés perpétuels, ils sont provisoires ; l'expérience des cent dernières années l'a prouvé de la façon la plus éclatante, et nous ne pouvons apprécier le présent que d'après le passé. Au moment où ils ont été conclus, ces traités constatèrent entre les contractants la proportion des forces ; quand cette proportion a changé, ils cessent d'être observés. Tel est l'usage ancien, et par conséquent, tel est l'usage présent. » — Tel est l'usage ancien, et par conséquent, tel est l'usage présent... Je soumets cette formule aux méditations de M. Corra et de ceux qui sont dans le même courant de pensée que lui.

G. PALANTE.

(1) *Journal des Débats* du 10 avril 1877.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Pierre Bonnier : *Défense organique et centres nerveux*, Bibliothèque de philosophie scientifique, 1914 ; E. Flammarion, 3 fr. 50. — P. Chalmers Mitchell : *Le Darwinisme et la guerre*, traduit par M. Solovine, lettre-préface de E. Boutroux, Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1916 ; F. Alcan, 2 fr. 50.

Le livre du Dr Pierre Bonnier : **Défense organique et centres nerveux**, m'est parvenu quelques jours avant la déclaration de la guerre. On voit que j'ai un peu tardé à en rendre compte. Ce n'est pas qu'il manque d'intérêt, bien au contraire ; quand la grande tourmente sera apaisée, il est de ceux que les étudiants, et en particulier ceux en médecine, auront profit à lire et à méditer.

Il débute en effet par une critique assez vive de la mentalité de médecins et des physiologistes. L'auteur déplore que ni Claude Bernard, ni Pasteur n'aient fait souche ; les médecins, et les physiologistes eux-mêmes, n'ont guère pris l'habitude de penser « physiologiquement ».

Le *sens physiologique* manque aussi souvent aux médecins que le *sens biologique* aux philosophes. Faute d'une formation physiologique, faute aussi d'une sage culture de ce flair intellectuel qu'on appelle le bon sens, et que l'instruction universitaire émousse en nous sans le remplacer par une doctrine rationnelle appuyée sur une dialectique experte, le médecin raisonne en général fort court.

M. Bonnier regrette que l'école du fait, qui a enrichi la science, ait peu à peu atrophié chez nous les facultés dialectiques, et que nos scientifiques actuels aient si peu de goût pour les théories, les idées, les vues de l'esprit. Il semble que l'intervention du machinisme dans la science nous ait amenés à savoir et à produire plus, tout en comprenant et en pensant moins.

Les âmes bien pensantes craignent l'incertitude scientifique et philosophique autant que l'anarchie politique. Pas de théories, nous dit-on, des faits, rien que des faits.... La superstition du fait est une superstition comme une autre, pire que beaucoup d'autres, parce qu'on ne s'en méfie pas.

Le Dr Bonnier, lui, a une théorie et des idées ingénieuses au sujet de la *défense organique*, et il les expose avec talent.

Pour lui, le système nerveux est la charpente physiologique du corps, comme le squelette en est la charpente anatomique. Et, si l'on peut, expérimentalement, troubler une fonction en lésant son centre, on peut, tout aussi expérimentalement, rétablir l'équilibre fonctionnel troublé en réveillant, en dégageant ce centre responsable et compétent.

C'est là la grande idée de l'auteur.

Pour lui, — mais n'est-ce pas là une illusion ? — les milliards de

cellules qui constituent le corps humain vivent « dans une harmonie parfaite et en plein équilibre organique » ; elles luttent et triomphent des microbes qui tendent à envahir l'organisme, grâce à la vigilance de nos centres nerveux. Le système nerveux est le *maître de la vie*, il la domine toute, il la fait toute, et la lutte incessante contre la maladie et la mort relève directement et uniquement de sa compétence. De plus, les centres essentiels de la vie organique, de la défense organique, sont dans le bulbe. C'est le bulbe qui maintient l'intégrité de notre capital vital. Le médecin qui saurait agir sur les divers centres bulbaires saurait guérir toutes les maladies. Le Dr Bonnier a réussi à réveiller tel ou tel centre, en cautérisant tel ou tel point de la muqueuse du nez, et il cite, dans son livre de nombreuses observations de malades qui sont bien troublantes.

Des neurasthéniques, des mélancoliques, des invertis et des impuissants, des idiots, des malades souffrant de névralgie, de migraine, de vertige, d'insomnie, d'asthme, de constipation, d'entérite, de varices, etc., etc., ont vu leur mal disparaître ou du moins diminuer après une seule cautérisation. Jusqu'aux tuberculeux et aux cancéreux, dont l'état a été très sensiblement amélioré par une stimulation de la *défense bulbaire*.

Certes, des critiques malveillantes ne manqueront pas, mais tous ceux qui connaissent le Dr Bonnier savent parfaitement qu'il est non seulement un esprit philosophique, mais encore un parfait honnête homme et un convaincu.

§

L'auteur du livre : **le Darwinisme et la Guerre**, est également un spécialiste dont l'esprit s'efforce de dominer et de déborder la matière sur laquelle il s'exerce.

M. P. Chalmers Mitchell est un zoologiste de valeur : il est membre de la Société Royale et secrétaire de la Société Zoologique de Londres. Il rapporte dans son livre des faits fort curieux relatifs à « la lutte pour l'existence dans le règne animal ». Voici en particulier l'histoire du Thylacyne et du Dingo :

Le Thylacyne ou loup de la Tasmanie est le plus féroce des Marsupiaux, ces mammifères de l'hémisphère sud qui possèdent sous le ventre une poche où s'effectue le développement des petits. Jadis il était très répandu en Australie ; en divers points du continent, on retrouve ses ossements, même dans des dépôts géologiques assez anciens ; maintenant il est confiné dans les parties les plus reculées et montagneuses de l'île de Tasmanie.

Cette sorte de gros Renard, brun, rayé de bandes noires, énergique et rapace, a dû cependant céder la place au Dingo, chien brun, de grandeur moyenne, aux oreilles dressées, venu assez tard de l'Inde, avec l'Homme. Le Dingo, physiquement inférieur au Thylacyne, a

un cerveau plus volumineux et une intelligence qui lui permet de « s'adapter » plus facilement aux diverses conditions du milieu.

Il n'y a absolument rien qui prouve que le Dingo ait pu attaquer directement le Thylacyne. Si une lutte pour l'existence a eu lieu entre les deux animaux, c'en était certainement une où les énergies des deux animaux s'appliquaient plutôt à profiter du milieu qu'ils occupaient en commun qu'à se détruire mutuellement. Chacun d'eux étant obligé de chercher une nourriture du même genre, chacun avait à résister aux intempéries du climat, à trouver de l'eau, à procréer et à élever des petits. Il est difficile de savoir quel fut le facteur décisif qui rendit l'un supérieur à l'autre. C'est peut-être la capacité de résister aux maladies (les Marsupiaux sont en effet facilement infectés par des champignons)... Nous pouvons supposer que, en Australie, les Thylacynes succombèrent dans une lutte dont le Dingo sortit victorieux.

« Le succès final échut à l'animal le plus intelligent, et non au mieux armé et au plus agressif. « Ce fut une lutte qui ressemble plus à la rivalité entre nations en temps de paix qu'à la lutte entre nations en temps de guerre. »

Ici, comme en quelques autres endroits du livre, il est assez difficile de saisir la pensée de l'auteur. Veut-il comparer les Allemands aux Thylacynes, et montrer que ce ne sont pas les plus féroces qui triomphent dans la lutte pour la vie ; ou bien veut-il comparer les Germains aux Dingos, et montrer que, s'ils n'avaient pas fait la guerre, ils auraient fini par se substituer, en Russie, en France et en Angleterre, aux habitants actuels ?

M. Mitchell, parlant ensuite de la prétendue lutte entre diverses espèces de Rats, conclut qu'il n'y a pas trace d'un fait qui puisse servir d'appui à la théorie allemande de la guerre, théorie d'après laquelle la guerre serait juste, nécessaire et admirable, car elle est la loi fondamentale de l'évolution. L'auteur rapporte aussi cette observation curieuse :

Les Blattes orientales, allemandes et américaines ont infesté le Jardin Zoologique de Londres depuis des années. La grosse Blatte américaine infeste le compartiment des Reptiles, l'espèce allemande le compartiment des petits Oiseaux et celui des Singes, et l'insecte oriental se loge particulièrement dans le compartiment des petits Mammifères et dans les maisons des gardiens.

Cependant, il n'y a aucune preuve que les membres des différentes espèces s'attaquent mutuellement. Les Blattes ne se font pas la guerre, et, pour l'auteur, il en est de même des Fourmis.

D'une façon générale, on aurait mal interprété la conception darwinienne de la « lutte pour l'existence ». Celle-ci n'offre aucune ressemblance avec la guerre humaine. D'ailleurs la lutte pour l'existence ne serait *pas une loi scientifique*, et Darwin et ses disciples

eux-mêmes n'ont jamais considéré la sélection naturelle que comme *une hypothèse*. Ici, M. Mitchell n'a pas une attitude très nette. Après avoir montré combien la théorie de la sélection est battue en brèche, après avoir déclaré que personne à l'heure actuelle n'est capable de savoir si la forme particulière sous laquelle Darwin nous présenta ses doctrines est destinée à survivre ou non, l'auteur, dans la suite de son livre, fait intervenir constamment la sélection naturelle, et consacre tout un chapitre aux « facteurs sélectifs » dans la formation des nationalités.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que la sélection naturelle est un facteur inopérant pour l'évolution, une vieillerie scientifique. Il y a bien d'autres vieillesses dans le livre de M. Mitchell : il invoque constamment les facultés d'adaptation, explique les actes des animaux par la théorie des essais et erreurs, s'imagine à tort que les mouvements dirigés par les forces du milieu extérieur (tropismes) conduisent toujours les organismes vivants vers ce qui leur est utile...

Mais il y a une erreur plus grave dans le livre, et c'est cette erreur qui nous a valu la lettre-préface de M. Emile Boutroux. M. Mitchell a des prétentions philosophiques : son livre débute par des considérations sur « la réalité », où l'auteur ne cache pas ses sympathies pour Kant qui, déclare-t-il entre parenthèses, est d'origine écossaise. Le patronage de M. Boutroux était donc tout indiqué. L'illustre métaphysicien français se montre très satisfait, au point de vue philosophique, du livre de l'éminent zoologiste anglais. Celui-ci ne déclare-t-il pas que « l'esprit est supérieur à la matière », que les lois qui s'appliquent aux plantes et aux animaux ne sauraient expliquer la conduite humaine, que l'homme diffère fondamentalement des animaux, « étant en possession d'une qualité toute particulière qu'on appelle *conscience* et *sentiment de liberté* » ; ne parle-t-il pas d'un « abîme infranchissable » entre l'homme et les animaux ?

Et M. Boutroux de féliciter l'auteur :

> Non, dites-vous, la conscience, et, avec elle, le sentiment de liberté qu'elle engendre, sont véritablement, dans l'évolution génétique des êtres, des choses nouvelles. Ce n'est pas tout : conscience et liberté ne sauraient être définies des traductions ou interprétations originales, sans doute, mais purement subjectives, du jeu fatal des forces naturelles. Ce sont des réalités distinctes, actives et efficaces. Non seulement l'homme se sent libre, se croit libre, mais il est libre effectivement, dans une certaine mesure.

S'il en est ainsi, ajoute-t-il, l'application pure et simple de la loi du *struggle for existence* aux sociétés humaines est illégitime.

Quoi qu'il en soit, nous devons savoir gré à MM. F. Alcan et Solovine d'avoir soumis au jugement du public français le livre de

M. Mitchell : les faits qu'il contient, et aussi les erreurs, vieilleries et contradictions, lui donnent un intérêt particulier ; il suscite la discussion et fait penser.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La guerre sous-marine. — Je me suis abstenu, jusqu'ici, de parler, dans ces chroniques, de la guerre sous-marine. C'est une question extrêmement délicate à traiter, si l'on veut sortir des généralités ou prétendre dire autre chose que ce que l'on s'est borné à affirmer jusqu'ici, à savoir que cette guerre n'est qu'un bluff et qu'elle coûte en définitive plus à l'adversaire qu'à nous-mêmes. Rien, cependant, ne l'a favorisée et ne lui a permis de prendre l'extension qu'elle a prise, comme le dédain et l'insouciance dont on a trop longtemps fait preuve à son égard. Il ne suffit pas de nier un péril pour le conjurer. Nos armateurs et nos capitaines de navires, c'est-à-dire ceux qui portent le poids des catastrophes et ceux qui en courent les risques, commencent à faire entendre assez haut leur mécontentement. Depuis plusieurs mois, ces braves gens ne comprennent pas les raisons qui font se poursuivre avec une inébranlable constance des errements que le simple bon sens condamne. Mais il est une raison plus forte que toutes les autres qui m'a toujours retenu de parler de la guerre sous-marine, c'est qu'il importe, en un tel sujet, de n'apporter aucune précision qui puisse être de quelque secours à l'ennemi. Celui-ci est aux écoutes ; et il reste admirablement informé. Trop d'imprudences ont déjà été commises. Faut-il rappeler que lorsqu'un sous-marin fut pris pour la première fois, ou l'une des premières fois, dans un filet, l'officieuse Agence Havas, pour qui, paraît-il, n'existe aucune censure, se crut obligée de l'annoncer *urbi et orbi?* A sa suite, aucun de nos journaux ne sut résister au plaisir de l'annoncer à ses lecteurs. Une fois éventé, il devenait assez facile aux sous-marins d'éviter le piège qui leur était tendu ; et, en fin de compte, le nombre de ces bâtiments qui se laissèrent prendre au trébuchet du filet est bien plus faible que celui qu'on aimerait croire. Heureusement que d'autres moyens de leur nuire sont intervenus depuis. Rendons justice à tous : les journaux anglais ne furent pas plus discrets que les nôtres. Le grand journal de Londres qui déclarait à ses lecteurs que, les sous-marins étant des poissons, il serait aisé de les prendre comme on prend le poisson, accordait trop de crédit aux seuls moyens matériels. Ceux-ci se trouvent toujours dépassés dans la suite. A une époque de progrès mécaniques continus comme la nôtre, il n'y a pas d'invention qui ne trouve presque immédiatement sa réplique.

Ceci dit, la catastrophe du *Gallia* m'invite à sortir de la réserve où je m'étais tenu jusqu'ici. Les conditions dans lesquelles cette catastrophe s'est produite sont exactement connues ; le nombre ainsi que la qualité des survivants ont permis d'être complètement renseigné à ce sujet. Il me paraît cependant inutile et dangereux de faire connaître les circonstances qui l'ont accompagnée ; je me bornerai à une simple réflexion. Le *Gallia*, qui allait du point A au point B, suivait-il la route directe qui réunit ces deux points ? Si oui, je n'ai pas d'objection à présenter. Il est certain que par le temps qui court, malgré que l'on ait assuré que notre armée d'Orient avait depuis longtemps à sa disposition tous les moyens de prendre une vigoureuse et alerte offensive, il est certain, dis-je, que pouvait se présenter la nécessité de lui faire parvenir dans le plus bref délai des renforts jugés nécessaires. Dans ce cas, le trajet le plus direct s'imposait et il était naturel d'en accepter les risques. Peut-être d'autres précautions auraient-elle pu être prises, dans un autre ordre d'idées ? Je ne veux pas m'y arrêter pour m'en tenir à la seule question de la route suivie. Or, il est absolument certain que le *Gallia* ne suivait pas la route directe qui sépare le point A du point B : il faisait une route de beaucoup plus longue, pour des raisons que je ne peux pas arriver à comprendre. Sans doute, je manque d'une intelligence spéciale, adaptée ; ce qu'on appelle l'accommodation me fait défaut. Mais le simple bon sens indique que dans les circonstances actuelles, où les risques de la navigation sur mer sont plus nombreux que par le passé, il est important de ne pas augmenter la durée des trajets, si l'on ne doit pas y trouver des compensations sérieuses. Il est évident que plus la navigation est longue, plus on augmente le pourcentage des chances d'une mauvaise rencontre. Toute autre que la route directe ne doit être choisie que si elle offre, en compensation, des sécurités d'un ordre tout particulier.

§

Depuis longtemps, les routes suivies par les sous-marins ennemis, les parages dans lesquels ils opèrent, leurs évolutions sont assez exactement repérés. On les suit sur la carte ; mais, entre l'opération qui consiste à épingler leur position sur une carte étalée sur un tapis vert dans une chambre close à l'abri de l'humidité et celle qui a pour objet de les poursuivre et de les traquer sur la surface de l'onde amère, il reste une marge assez considérable. La centralisation ne vaut rien en pareil cas. La mer est trop grande; elle est beaucoup plus grande que la carte, où d'une seule enjambée de compas l'on franchit des distances énormes. Cela fausse la situation. La direction de la chasse ne doit donc pas partir d'un Bureau unique et inamovible, où les risques sont réduits à la projection d'une tache d'encre sur la blancheur immaculée de la carte. Il y a d'autre part trop de

temps mort qui s'écoule entre les transmissions et les réceptions d'ordres, d'avis, d'informations, de comptes rendus, d'accusés de réception, quelque rapides que soient les ondes hertziennes. La mer est grande, disons-nous ; il faut la diviser en zones, et à l'intérieur de chacune de ces zones il semble tout indiqué que celui qui a la charge d'y faire de bon travail ait la direction entière de ce travail. Pas de direction unique, pas de centralisation à bord d'un puissant navire que sa grandeur attache au rivage ; mais une intelligente division du travail, et à chacun son dû. Les sous-marins ne tireront plus leur gibier, à l'affût, comme ils l'ont fait jusqu'ici, embusqués dans les mêmes parages.

Il y a, en effet, tels parages que nos chasseurs de sous-marins appellent des « cimetières de navires ». Ces parages sont devenus de vastes fosses communes, où dorment fraternellement, pour la vaste éternité, les coques éventrées des navires neutres et des navires alliés. Les sous-marins y opèrent si librement qu'ils peuvent offrir aux équipages de ces navires la libéralité de leur permettre au préalable de se confier aux coques de noix de leurs canots. Ces parages hantés, tout le monde en connaît les noms: Saint-Sébastien, Dragoméra, Bougaroni, le Cap Blanc, le Cap Bon, etc., etc. La raison de la fréquence des sous-marins dans ces parages, au voisinage des promontoires qui avancent en haute mer, est aisée à comprendre. Les écumeurs de mer, les pirates qui se livrent à cette chasse enivrante des bâtiments sans défense (notez que chacun d'eux a de vingt à vingt-cinq pièces, gibier de toute grandeur, à son tableau à chaque retour de randonnée) ont d'autres chats à fouetter que de procéder à des observations astronomiques pour fixer leur position sur la carte. Ils ont cependant un besoin plus pressant encore que les autres navires de connaître cette position. La méthode qu'ils suivent est simple : ils atterrissent sur un certain nombre de points géographiques bien connus, aux formes caractéristiques, tels que les promontoires montagneux ou ceux marqués d'un phare que son élévation rend très visible, sans trop s'approcher de terre, car il importe pour eux de voir et de n'être pas vus. Trop près de la côte d'un pays neutre, leur présence continue dans ses eaux territoriales pourrait soulever des objections et entraîner des difficultés ; trop proches d'un littoral ennemi, ils s'exposeraient à être découverts et immédiatement signalés par les sémaphores, peut-être à être canonnés par les navires de surveillance côtière et bombardés par des avions. Ils se tiennent donc obligatoirement, en observation, entre 15 et 20 milles de terre, tout à fait hors de vue, et ils attendent : ils sont à l'affût. Le gibier n'est pas long à venir. C'est précisément en ces parages, entre 15 et 20 milles des caps, que s'obstinent à passer les navires, obéissant aux vieilles prescriptions de la navigation dont le but

était d'éviter de faire côte intempestivement par temps bouché par suite souvent d'une faible erreur de route. Le chasseur à l'affût n'a qu'à les cueillir au passage. Eh bien, il est important aujourd'hui de jouer plus serré. Qu'on laisse de côté pour le temps nécessaire les habitudes routinières de la navigation ! Que de capitaines, braves gens, courageux mais simplement fatalistes, pour se garder d'un faible risque et pour ne pas surmener leurs facultés d'attention sont allés ainsi se présenter à la gueule du loup !

§

Une autre question se pose. Où en sommes-nous de cette guerre sous-marine ? A quels résultats a-t-elle conduit d'un côté comme de l'autre ? Quelles sont les pertes des alliés ? Que peuvent être celles de l'ennemi ? Le nombre des navires alliés coulés jusqu'ici est considérable ; le nombre des navires neutres détruits commence à devenir imposant. Sans doute, l'ennemi fait état dans ses statistiques, pour mieux en imposer, des plus frêles barques de pêche qu'il détruit aussi impitoyablement que les proies les plus belles. Il fait flèche de tout bois ; il fait état de tout cadavre. Au Moyen-Age, époque aussi reculée que barbare, il y avait une trêve des pêcheurs, qui les mettait à l'abri des coups, par les temps de guerre qui étaient alors fréquents. Ce sera l'honneur du vingtième siècle, pétri de civilisation, comme l'on sait, d'avoir définitivement piétiné d'aussi mesquines sentimentalités. Quoi qu'il en soit, la guerre sera sans doute très longue encore ; le nombre des navires détruits par les sous-marins menace d'atteindre un chiffre inquiétant. Je dis cela parce que je sais qu'il y a des gens qui pensent qu'il n'y a pas lieu de s'émouvoir. Pour ma part, je trouve qu'il y a là une question du plus haut intérêt pour nous, les Alliés. Il s'agit de savoir si dans un prochain avenir les rentrées pourront continuer à compenser les sorties ; il y a une comptabilité à surveiller étroitement. Un déficit peut déterminer une crise violente dans l'ordre économique ; une balance trop juste est capable de créer une crise d'un autre ordre, non moins grave. Puis, il faut compter avec la fatigue du personnel employé pendant de longs mois à cette chasse épuisante. Il y a donc des précautions nouvelles à prendre, un ordre de choses nouveau à instaurer, puisque les mesures prises dans le passé sont restées insuffisantes, — les chiffres sont là pour l'établir. Il ne faut pas se décourager et bien se dire qu'on n'a pas fait la moitié de ce que l'on pourrait faire. La situation peut donc se retourner. L'optimisme irraisonné donne momentanément le calme ; mais il dispense de l'effort. Craignons le pire, et nous agirons pour le mieux.

Maintenant où en est l'ennemi lui-même au point de vue du nombre de ses sous-marins en service ? On sait qu'au début de la guerre ce nombre atteignait la trentaine, environ. Le chiffre de ses unités

entrées en service depuis le début des hostilités dépasse-t-il celui de ses pertes à l'heure actuelle? Oui certainement. Il le dépasse en nombre, mais surtout en qualité. Les Allemands ont perdu tous leurs vieux clous. Leurs unités récentes sont plus endurantes et mieux armées et il sera plus difficile de les réduire. Cependant, on peut dire, autant qu'on peut le savoir, que l'excédent du chiffre des acquisitions nouvelles sur celui des pertes n'est pas très grand. Cela peut se déduire de l'observation de certains faits sur lesquels je ne veux pas insister. Il n'y a donc pas lieu de se retrancher derrière un commode fatalisme. On écrit soi-même la page de son destin. Une action mieux coordonnée et une intelligente division du travail renverseront les valeurs des chiffres, et plus les pertes seront grandes moins l'audace de ceux qui resteront se fera sentir. Il faut un rude moral pour mener la guerre sous-marine, même avec l'absence de scrupules qui est l'attribut du bandit, mais ce moral ne peut se soutenir que par le succès.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Nietzsche et la Guerre (La Dépêche, 11 octobre). — *Les dernières notes de Chopin sur Paris* (Le Temps, 16 octobre). — *La Ballade du prisonnier* (L'Action Française, 29 sept.). — *Les femmes et la Gaudriole* (Paris-Midi, 7 octobre).

Au milieu de l'actuelle tempête, nous tous « ceux de l'arrière et ceux du front, philosophes humanitaires, apôtres de la justice et du droit des peuples », écrit, dans la **Dépêche**, M. Octave Uzanne, — nous espérons que l'effroyable tragédie guerrière se terminera par la venue d'une douce paix et même d'une paix permanente « et non un temps d'arrêt, un entr'acte, un intermède précédant d'autres jeux de scène aussi épouvantables sur le théâtre d'intrigues de l'Europe centrale ».

Qui pourrait affirmer que nous ne sommes point arrivés à un mauvais carrefour de l'histoire humaine? Qui oserait dire que nous ne venons point d'inaugurer une ère néfaste de passions effervescentes et d'intolérances internationales? Il est dans les prophéties apocalyptiques certains passages qui nous donnent comme un frisson d'effroi. Qu'adviendra-t-il après la tourmente féroce qui nous angoisse, en nous donnant notre confiance dans des lendemains vengeurs ?

La victoire vient vers nous chaque jour avec plus d'inclination et d'abandon. Ses premiers sourires nous conduisent à un flirt en règle et à un don total dont nous ne doutons plus. Nos rivaux évincés, meurtris, épuisés demeureront-ils diciplinés à nos lois, soumis à nos conditions, résolus au travail opiniâtre auquel ils devront se livrer pour acquitter la lourde dette qui sera la rançon de leur sauvage agression? Enigme et mystère!

Je songeais à tout cela en lisant Frédéric Nietzsche, me complaisant fréquemment à ses études si curieusement hostiles au néo-germanisme et à

ses analyses de l'esprit et de l'âme de ses compatriotes composant, comme il dit, un peuple qui affiche des qualités qu'il n'a pas et qui ne se nomme pas impunément : *Das « tiusche » Volk, das taeusche Volk.* — Le peuple qui trompe.

Dans l'édition du *Gai Savoir* (*la Gaya Scienza*) de 1887, le philosophe du *surhumain* émet une opinion de visionnaire sur les temps futurs qui sont ceux que nous vivons et il l'intitule : « *Notre foi en une civilisation de l'Europe.* » Le chapitre est un peu brumeux, dans le style verbal de Zarathoustra, c'est-à-dire vaguement sibyllin. Il est étrange qu'aucun lecteur ne l'ait encore découvert et exhumé. Il provoque les exégètes et aide à la spéculation des hypothèses futures. Il vaut d'être publié à ces titres. Le voici :

« C'est à Napoléon (et nullement à la Révolution française qui cherchait la « fraternité » entre les peuples et les universelles effusions fleuries) que nous devons de pouvoir pressentir maintenant une suite de quelques siècles guerriers, qui n'aura pas son égale dans l'Histoire, en un mot d'être entrés dans « l'âge classique de la guerre », de la guerre scientifique et en même temps populaire, de la guerre faite en grand (de par les moyens, les talents et la discipline qui y seront employés). Tous les siècles à venir jetteront sur cet âge de perfection un regard plein d'envie et de respect ; — car le mouvement national dont sortira cette gloire guerrière n'est que le contre-coup de l'effort de Napoléon et n'existerait pas sans Napoléon. C'est donc à lui que reviendra un jour l'honneur d'avoir refait un monde dans lequel l'homme, le guerrier, en Europe, l'emportera, une fois de plus, sur le commerçant et le « philistin » ; peut-être même sur la « femme » cajolée par le christianisme et l'esprit enthousiaste du dix-huitième siècle, plus encore par les « idées modernes ». Napoléon, qui voyait dans les idées modernes et, en général, dans la civilisation, quelque chose comme un ennemi personnel, a prouvé, par cette hostilité, qu'il était un des principaux continuateurs de la Renaissance. Il a remis en lumière toute une face du monde antique, peut-être la plus définitive, la face de granit. Et qui sait si, grâce à elle, l'héroïsme antique ne finira pas par triompher du mouvement national, s'il ne se fera pas nécessairement l'héritier et le continuateur de Napoléon qui voulait, comme on sait, « l'Europe unie » pour qu'elle fût la maîtresse du monde. »

Pour interpréter ce texte nietzschéen avec quelque sagacité, il est bon de se remémorer qu'il fut écrit il y a environ trente ans, à une heure où la vogue des œuvres de Stendhal était à son apogée et portait en elle l'influence intense des idées et principes de Napoléon dont l'écrivain de *Par delà le Bien et le Mal* fut longtemps hanté. Ce que d'autre part Nietzsche pensait professer dans cette *foi en une civilisation de l'Europe* fut assurément conforme à son rêve de *création phénoménale de l'Européen* et d'une espèce humaine *surnationale* et essentiellement nomade. Dans son esprit il imagina l'état nouveau de la *surnationalisation européenne* sortant du monstrueux creuset des guerres renouvelées et presque permanentes au cours d'un siècle entier.

Toutes ces conceptions se synthétisaient dans sa formule : « Le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien du *surhumain*, parce que le mal est la meilleure force de l'homme. »

Cette prédiction de Nietzsche, ajoute M. Octave Uzanne, offre un intéressant sujet de controverse pour les intellectuels épris de divinations, de précisions et d'anticipations. Mais la guerre actuelle ne fera peut-être que de mettre en régression ces idées d'*Europe unie* dont Nietzsche prévoyait la réalisation.

§

M. René Brancour, à propos d'un anniversaire, nous évoque, dans **le Temps**, la figure romantique de Chopin et publie ses dernières notes sur Paris. Le 16 octobre, jour anniversaire de sa mort, les admirateurs de Chopin se sont réunis au Père-Lachaise devant le tombeau du musicien où le sculpteur Clésinger a posé une statue symbolique, un des chefs-d'œuvre de l'art romantique par l'attitude et l'expression : la statue de la Douleur, qui est, en sculpture, de la même douloureuse inspiration que les *Nuits* de Musset et les *Nocturnes* de Chopin. Mais voici les dernières notes du musicien romantique :

A demi Français d'origine, écrit M. Brancour, puisque son père était Lorrain, Chopin aima la France au point de s'intéresser aux questions de politique intérieure. Pendant la dernière année de sa vie, au milieu des multiples préoccupations qui emplissaient sa pensée, la France garde une place importante. On en trouve, dans la correspondance du maître avec la fille de George Sand, mariée au sculpteur Clésinger, d'intéressants témoignages, mêlés aux soucis de santé et aux réminiscences musicales.

En mars 1848, il note « que tout le monde est de la garde nationale. Les boutiques ouvertes, pas un acheteur. Les étrangers avec leurs passeports attendent la réparation des chemins de fer abîmés. Les clubs commencent à se former. » La « question sociale » ne le laisse pas indifférent : « Que Louis Blanc soit au Palais de Médicis, comme président de la commission d'organisation du travail (*la vraie grande question du jour*), c'est tout simple. Barbès est le gouverneur de ce même palais du Luxembourg. »

Clésinger travaille à un buste de la Liberté ; ce buste « est fini aujourd'hui, et trouvé superbe... On le transporte demain à l'Hôtel de Ville. Marrast est maire de Paris, et M. Caussidière, qui est à la tête de la police, fera escorter le buste par la garde nationale... »

Entre temps, Chopin parle incidemment de ses souffrances physiques. Le 22 novembre il se traîne à peine, « plus faible, dit-il, que vous ne m'avez jamais vu. Les médecins d'ici me chassent, je suis enflé de névralgies, ne respirant ni dormant et ne quittant pas ma chambre depuis le 1er novembre (excepté le 16 pour jouer une heure le soir au concert Polonais). » L'élan de son cœur lui a donné momentanément des forces factices. Mais l'hiver lui est dur. Il écrit, le 20 janvier 1849 : « J'ai vu M. Simon, grande réputation parmi les homéopates (*sic*) », d'autres médecins aussi, « mais ils tâtonnent et ne me soulagent pas. Ils sont tous d'accord sur le climat, le calme repos. *Le repos, je l'aurai un jour sans eux.* » Et ce mot répété aiguille de nouveau vers Paris sa pensée : « Le repos de Paris n'a pas été

un moment troublé ces jours-ci, malgré que l'on s'attendait à quelque désordre à cause du projet du ministère sur suppression des clubs. Hier lundi il y avait des soldats et des canons partout, et cette attitude ferme a beaucoup imposé à ceux qui auraient voulu faire du désordre. Même moi, je vous écris politique au lieu de vous écrire des choses amusantes. Mais je deviens plus stupide que jamais et j'attribue cela au cacao que je prends au lieu de mon café tous les matins. Ne prenez jamais de cacao et empêchez vos amis d'en prendre, surtout si vous êtes en correspondance avec eux. Je souhaite que ma prochaine lettre soit après quelque *sulfate de quelque chose*, bien spirituel, que me donnera à respirer mon monsieur Simon. » Le temps passe. Un fragment d'une lettre datée d'avril fait une mystérieuse allusion à « l'horizon politique qui se voile ». Cependant le pauvre musicien en est à son quatrième médecin : « Ils me prennent 10 francs par visite, viennent quelquefois deux fois par jour pour me soulager fort peu. » Arrive le choléra. En juillet « il diminue, mais Paris devient de plus en plus désert. Il y fait chaud et il y a de la poussière. Il y fait misère et salté (*sic*). On y voit des figures de l'autre monde. Tous des Crémieux. » Ceux qui se rappellent l'authentique laideur du célèbre avocat trouveront le jugement sévère pour les Parisiens de 1849.

Sur cette mélancolique épigramme — datée du 4 juillet — se clôt la correspondance de Chopin avec Solange Clésinger. Quelques semaines plus tard, le 17 octobre, venait pour lui le moment du repos auquel il pensait dans un passage cité plus haut et qu'il obtenait, selon sa prédiction, sans le secours des médecins.

Ces petites notes, qui nous montrent l'intérêt que Chopin prenait aux choses de France, méritaient d'être fixées ici.

§

Voici, de Charles Moulié, une ballade héroïque qui nous vient de Vohrenbach, où le jeune poète, fait prisonnier le 9 mars, après un combat terrible, d'où il a survécu presque seul, est muré dans le silence d'un camp de représailles. Là-bas il écoute encore le bruit terrible de la bataille de Verdun où l'on crut quelque temps qu'il avait été englouti. **L'Action Française** a publié cette

BALLADE DE QUELQUES HÉROS

A mes compagnons d'armes
du 21e bataillon de chasseurs à pied.

Sous les obus, tonnerre qui se fond
En fumée âcre et brûlante ferraille,
Torrent de feu formidable et profond,
Qu'en vain l'esprit pour le mépriser raille,
Ils ont senti sur eux s'appesantir
La volonté d'un implacable tir,
Ils ont connu l'angoisse qui tenaille
Et cette attente où s'absorbait chacun
De la mort qui s'éparpille en grenaille,
Ceux qui sont morts en défendant Verdun.

Dans les trous noirs que les marmites font
Au sol ému de l'étrange semaille,
Avec le ciel merveilleux pour plafond,
Pour horizon la terre et la rocaille,
Sous le massacre, et tombant sans gémir,
Ils ont tenu la tranchée à tenir,
Et, l'un serrant à la main sa médaille,
L'autre jurant le dieu le plus commun,
Tous ont gardé le devoir à leur taille,
Ceux qui sont morts en défendant Verdun.

Affreux fracas ! Le mort, le moribond
Font de leurs corps une horrible muraille.
L'assaut surgit, par saccade et par bond,
Et la grenade héroïque travaille.
Claquant, craquant, elle tue à plaisir ;
Homme contre homme, ô funèbre désir !
Tels des géants debout dans la canaille
Où poudre et sang mélangent leur parfum,
Ils ont croulé sous le nombre qui braille,
Ceux qui sont morts en défendant Verdun.

ENVOI :

Princes démons, mes frères de bataille,
Chasseurs ! priez sur tant d'honneur défunt,
Pleurez ces dieux vaincus par la mittraille,
Ceux qui sont morts en défendant Verdun.

Ces vers sont beaux par cette brutalité même de l'image qui recrée cet effroi de la mort, et cette tenacité sous le déluge de mitraille que nous ne savons que regarder avec étonnement et admiration.

Charles Moulié, qui avant la guerre avait déjà collaboré au *Divan* et au *Double bouquet*, nous rapportera de cette guerre, dont il aura été un des simples héros, une vision dont cette ballade est déjà un des aspects.

§

A côté de cette vision d'épouvante, il est curieux de fixer l'atmosphère du Paris actuel, ville singulière peuplée presque exclusivement de femmes. Après une soirée passée au Café-Concert, Mme Louise Faure-Favier, dans **Paris-Midi**, a écrit ces lignes, très fines et très justes :

Un jour viendra, peut-être, où des philosophes découvriront un sens à ce fait que les femmes auront porté des chapeaux roses pendant la guerre. Peut-être, par la même occasion, dégageront-ils la raison pour laquelle ces mêmes femmes, en ce même temps de guerre, goûtent si fort la gaudriole et le café-concert où elle triomphe. Triomphe complet. La gaudriole s'étale sur tous les programmes, étouffant la romance sentimentale, atteignant

même le couplet patriotique. Nous ne verserons pas un pleur sur la mélodie bêlante et bébête. Mais je sais des gens qui, sans être trop puritains, s'étonnent du goût actuel des femmes pour la plaisanterie libre, voire libertine, qui est la définition de la gaudriole.

Ne dites pas : « Il faut bien distraire les poilus permissionnaires. » De qui est fait le public, s'il vous plaît ? Des civils, c'est-à-dire des femmes en majorité, là comme partout, — sauf à la guerre, — et de quelques soldats émaillant les salles, avec sobriété. Ne nous leurrons pas. Ce n'est pas pour ces rares combattants que le spectacle est composé. C'est bel et bien pour vous, Mesdames, qui attendez les propos égrillards et qui n'en avez jamais assez. C'est pour vous qui ne souriez guère et qui riez beaucoup. Rire bref, un peu saccadé, qui fripe votre visage et aussi votre cœur. Mais, trêve de morale.

Nous allâmes donc nous gaudir au café-concert. Vous dirai-je que celui-ci, par la qualité de ses acteurs, la primeur de ses chansons, la finesse de ses sketches est le plus sélect de Paris ? Je vous laisse deviner son nom.

Quant aux chansons, vous les connaîtrez bientôt. Jamais on ne fredonna tant de chansons à tous les carrefours et jusque dans les salons. Les femmes ont le cœur en peine, l'angoisse les étreint et elles chantent, pour ne pas pleurer peut-être, des refrains, pourtant bêtes à pleurer. Refrains de café-concert dont on ne peut dire qu'ils correspondent à notre état d'esprit, car ils sont stupides, parfois jusqu'à l'insanité, dépourvus de toute délicatesse, grossiers lourdement. Le succès cependant est au bout de la chanson libertine pour ne pas dire libidineuse. Comme conséquence, le chanteur « à voix », qui détaillait la romance, a dû changer son genre. Il faisait bâiller. S'il chante encore le printemps et l'amour, c'est à la manière réaliste, et s'il est assez adroit pour accompagner son chant d'une danse excentrique ou de ces merveilleuses « claquettes » importées d'Amérique qui dessinent le rythme, son succès est complet.

Promenons-nous, ma belle,
Le printemps nous appelle,

qui commence en idylle est une chanson d'une extraordinaire grossièreté, ou tout est bafoué, l'amour tout court, et l'amour de la nature par surcroît.

Ah ! c'est fou, c'est fou, c'est fou, c'est fou !

scandale le refrain. Oh ! oui, c'est fou. Mais c'est ce qui vous plaît, Mesdames !

. . . .

Un blond frisé vient nous chanter, après quelques ronds de jambes :

Puisque tu me quittes, Henri,
Donne-moi ta photographie;
Puisque tu me quittes, André,
Donne-moi ton portrait !

Le couplet fait revivre les souvenirs de la belle aventure d'amour : la première lettre écrite à la « *rombière* ». « Je suis seul, ce soir, dans ma chambre, et je pense à vous. » C'est ce qui s'appelle « faire du plat aux poules », déclare André en confidence. Pas d'illusion, pas de sentiment. Oh ! surtout pas de sentiment ! La chanson finit sur un entrechat.

Quant à la passion, elle est traitée avec les mêmes égards. Ecoutez *Amour Folie*. C'est l'histoire d'une jeune Madrilène qui hésite entre un greluchon et un vieux monsieur.

. . . . . Elle réfléchit vingt-cinq ans et trois semaines,
Mais le richard lui offrit un bijou
Qu'elle accepta, se disant, en cas de gêne,
Je peux toujours le mettre au clou.

. . . .

On n'a pas peur des mots ni de l'argot. Et l'on ne fait pas de manière. La blague règne et s'étend sur tout. On blague l'amour, la dèche et les idées générales. Je vous recommande *Lui non plus*, d'une inspiration tellement profonde qu'elle rejoint le néant :

Elle habitait rue de Provence,
Il habitait au Chili,
Ce qui prouve que dans l'existence,
Ils n'étaient pas réunis.

et le refrain :

Elle ne l'aimait pas,
Lui non plus.
Quelle drôle de chose que l'existence.
Ils auraient pu faire connaissance,
Mais ils ne s'étaient jamais vu !

Leur vie s'écoula. Ils se marièrent :

Elle épousa son cousin,
Il épousa la crémière
D' la ru' d' la Chaussée-d'Antin.

Enfin ils moururent sans être jamais rencontrés.

Elle ne l'aimait pas
Lui non plus.

La philosophie de cette chanson n'atteint pas toujours le public.

... Les titres des chansons sont extraordinairement prometteurs et presque toujours décevants. *Tu m'eus, Son petit tunnel, Ça bouchera un trou, Comment on perd la boule, Quand c'est tout petit, C'est une cochonnerie !*

Tout cela n'est pas bien grave, ni bien drôle. Et il ne faudrait pas trop généraliser et crier à la décadence de l'esprit français, à cause de quelques mauvaises chansons.

Tout au plus, conclut avec indulgence Mme Louise Faure-Favier, peut-il paraître étrange, sinon décevant, que les femmes pour qui sont faites de telles chansons les écoutent avec tant de plaisir. C'est à elles de nous répondre.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : une sculpture du Parthénon ; les nouvelles salles de la sculpture moderne. — Les galeries de zoologie au Muséum. — Don de la « Cà d'oro » à l'Etat italien. — Dispersion des collections Pierpont-Morgan. — Au Musée de New-York : la « *Madone* de Saint-Antoine de Padoue » de Raphaël, la

Mise au tombeau et la *Pietà* du château de Biron, la *Salomé* d'Henri Regnault. — Memento bibliographique. — Erratum.

A son tour, notre **Musée du Louvre** vient de s'enrichir d'une œuvre grecque qui, dans ses petites dimensions, est un morceau inestimable : une tête d'éphèbe provenant de la frise qui à la partie supérieure de la *cella* du Parthénon, représente le défilé des cavaliers à la procession des grandes Panathénées. Le jeune homme, aux traits fins, à la physionomie ardente et grave, semble être figuré regardant en arrière, et il ne serait sans doute pas difficile, en rapprochant ce fragment des bas-reliefs mutilés, de déterminer à quel personnage il appartenait. On ignore à quelle époque il fut détaché de la frise; on sait seulement qu'il fut donné à M. Amédée Daveluy, premier directeur de l'Ecole française d'Athènes, entre les années 1846 à 1867, date de son séjour en Grèce. Il passa ensuite entre les mains de son gendre, M. Alfred de La Coulonche, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, et c'est la fille de ce dernier, Mlle Louise de La Coulonche, qui, avec une générosité doublée d'une touchante délicatesse, vient de l'offrir à notre musée au moment où, par suite des difficultés actuelles, notre département des antiquités grecques trouve peu d'occasions de s'enrichir. En attendant qu'il puisse rejoindre dans les galeries de la sculpture antique les autres fragments provenant du Parthénon, ce précieux marbre, d'une conservation parfaite, et où l'on soupçonne encore des traces de sa polychromie primitive, a été placé provisoirement dans les galeries de sculpture de l'époque chrétienne, seules ouvertes en ce moment, et l'œuvre due peut-être au ciseau de Phidias, ou, tout au moins, sortie de son atelier, y voisine avec les créations de Michel-Ange.

Une autre bonne aubaine nous est échue au commencement d'octobre, du fait de la conservation de ce même département de la sculpture du Moyen âge et des temps modernes, et il faut d'autant plus en remercier M. André Michel que les jouissances que nous dispense le Louvre sont en ce moment plus restreintes. La direction du musée mettant à profit les loisirs que lui laisse la guerre pour procéder à diverses installations, notamment à celle des collections Arconati-Visconti dont nous avons annoncé le don au Louvre il y a deux ans (1), on a, pour loger celles-ci, utilisé l'ancien cabinet directorial situé dans l'aile Nord de la cour carrée, et la suppression, qui en est résultée, de l'escalier placé près du guichet Marengo a permis au département de la sculpture moderne qui y était attenant de s'accroître de deux nouvelles salles. M. André Michel a saisi cette occasion de présenter dans une disposition plus heureuse les créations, jusqu'ici trop à l'étroit ou trop restreintes, de nos grands sculpteurs du XIXe siècle et particulièrement l'admirable série des œuvres de

(1) *Mercure de France*, 1er juin 1914, p. 640-641.

Barye, considérablement accrue depuis quelques années par les libéralités successives de M. Jacques Zoubaloff. Cette salle Barye, si longtemps désirée, la voici enfin, montrant dans tout leur rayonnement les simples et robustes qualités de ce puissant génie : à côté et autour des grands morceaux — bronzes ou plâtres — depuis longtemps au Louvre, M. André Michel a réuni (ne laissant à leurs anciens emplacements que les petits bronzes) toute la précieuse série des maquettes entrées au Louvre depuis trois ans et jusqu'ici dispersées : les admirables groupes de la *Guerre*, de la *Paix*, de l'*Ordre* et de la *Force* pour les pavillons du nouveau Louvre, la statue équestre de *Napoléon Ier* à Ajaccio, l'*Éléphant et son cornac*, les merveilleuses petites figurines d'animaux, et tant d'autres modèles, que nous avons signalés ici au fur et à mesure de leur entrée dans nos collections (1), ensemble hors pair qui, avec les salles précédentes, consacrées à Rude et à Carpeaux, fait resplendir dans tout son éclat la gloire de notre incomparable école de sculpture moderne.

A ces illustres maîtres font cortège des artistes de moindre envergure, mais de grand mérite encore : David d'Angers, tant célébré par Victor Hugo et les poètes de son temps, avec la série complète, extrêmement intéressante, de ses nombreux médaillons, — son meilleur titre de gloire ; Cavelier, avec sa *Cornélie, mère des Gracques* et son *Néophyte* ; Maindron, avec une *Velléda* dont l'accent romantique, plus accusé encore que dans la statue du jardin du Luxembourg est, comme son titre (*L'archidruidesse Velléda contemplant la demeure d'Eudore*), un document bien significatif et bien curieux — plus curieux qu'émouvant — sur cette époque déjà si lointaine qu'évoque également le *Roland furieux* de Jehan Duseigneur ; puis l'élégant Chapu ; l'austère Guillaume, avec un *Faucheur* exécuté à Rome en 1849, où la fidélité aux traditions classiques se mêle à des recherches modernes, et avec ses admirables bustes de *Bulloz* et de *Mgr Darboy* ; Paul Dubois, dont la place est marquée par *L'Alsace et la Lorraine*, sa dernière œuvre, en attendant que la paix ramène du Musée du Luxembourg, autour de ce groupe des provinces naguère captives, les autres créations de cet artiste délicat et celles de ses contemporains Dalou (dont voici déjà un buste de sa fille) et Falguière.

Ne quittons pas le musée sans signaler aussi l'entrée, dans la salle bourguignonne du Moyen âge, d'une statue en pierre, jadis polychromée, trouvée à Semur : un *Saint Jacques* vêtu en pèlerin, le bourdon à la main, la panetière gonflée suspendue à la ceinture de cuir sur la robe aux larges plis, le chapeau orné d'une coquille au-dessus du visage barbu, création extrêmement savoureuse d'un maître anonyme de cette robuste école de Bourgogne du XVe siècle, puis, au-dessus, un *Angelot* provenant de quelque *Nativité*, planant,

(1) *Mercure de France*, 16 mars 1913, p. 423, et 1er avril 1914, p. 626.

ailes étendues et robe flottante, et alliant à un égal souci de vérité un charme délicieux.

§

Ces remaniements qui s'opèrent au Louvre derrière les portes que la guerre a closes nous font songer à d'autres collections, non plus artistiques, mais scientifiques,— auxquelles le titre de notre rubrique nous autorise à nous intéresser aussi bien qu'aux musées d'art ou d'histoire,— dont on regrette depuis longtemps la fâcheuse présentation et que la fermeture prolongée des galeries qui les abritent devrait bien être l'occasion de classer enfin suivant les principes scientifiques qui auraient dû, dès l'origine, présider à leur installation : nous voulons parler des collections de zoologie du **Muséum**. Leur classement dans l'édifice monumental qui fut construit il y a une trentaine d'années à l'extrémité du Jardin des Plantes par l'architecte André avec le souci — a expliqué M. Edmond-Perrier dans un intéressant article de la *Revue hebdomadaire* (1) — de l'économie et de la solidité, mais non certes avec celui de la commodité (il est presque impossible de rien voir dans les galeries du pourtour) ni de l'adaptation à son objet, est de tous points déplorable. Quand on songe à tels musées étrangers où, de la première à la dernière salle, se poursuit logiquement, clairement, le tableau de l'évolution de la vie dans son enchaînement successif, depuis les protozoaires jusqu'à l'homme, offrant ainsi une leçon dont le plus ignorant ne peut manquer de profiter, on n'est vraiment pas fier de l'incohérent spectacle présenté depuis des années par nos galeries au public qui s'y presse. « Spectacle » est bien le mot qui convient à cet arrangement disposé uniquement en vue de l'effet et qui tourne par endroits à l'exhibition foraine : rappelez-vous les estrades qui occupent le centre du rez-de-chaussée et où s'étagent en pyramide rhinocéros, hippopotames, éléphants et girafes, comme pour une parade de cirque ! A ces grands animaux font cortège, pêle-mêle, les bêtes les plus diverses et des classes les plus différentes : des loups font face à des dauphins, les autruches et les raies voisinent avec les cerfs et les daims. De même, au second étage, réservé principalement aux oiseaux et aux reptiles, on revoit des cervidés auprès des tortues. Ce mélange effarant se rencontre partout : on trouve des singes dans tous les coins; ils commencent et terminent la série des vitrines où sont les grands félins ; les mollusques, comme les oiseaux, sont placés à divers étages ; etc. — L'illogisme n'est pas moins grand en ce qui concerne la proportion des animaux exposés : des milliers de crabes occupent, au second étage, *toutes* les vitrines placées au-dessous des boîtes d'insectes, qui pourraient être si bien, et beaucoup plus logiquement, affectées aux

(1) N° du 6 septembre 1913 : *La Restauration du Muséum d'histoire naturelle et du Jardin des Plantes.*

travaux, qu'il faut aller chercher à l'étage au-dessus, de ces mêmes insectes (à Vienne, chaque papillon est accompagné de sa chenille et de son cocon ou de sa chrysalide, les abeilles de leur gâteau de cire, les sirex des objets en plomb troués par leur tarière, les cynips des galles produites par leur piqûre, etc.). Par contre, si l'on ne nous fait pas grâce d'un seul crabe (et rien ne ressemble à un crabe comme un autre crabe), on ne nous montre qu'une très faible partie du monde merveilleux et si varié des insectes, et quantité des casiers verticaux destinés à recevoir les boîtes vitrées étaient, il y a deux ans, veufs de celles-ci ; pourquoi n'y expose-t-on pas toute la série des papillons, si magnifiquement enrichie par les dons de M. Boullet, et la belle collection de myriapodes de M. Brœlemann ? — Peu de temps avant la guerre, un vote du Parlement avait affecté un crédit de 1.373.906 francs aux travaux de restauration à entreprendre au Muséum, et dans l'article très documenté que nous rappelons plus haut le directeur de cet établissement, M. Edmond Perrier, avait exposé le plan de ces travaux indispensables pour mettre enfin notre Muséum à la hauteur de sa réputation : reconstruction de nombreux bâtiments, achèvement de l'admirable galerie de paléontologie et d'anatomie comparée, commencée par Dutert, etc. Ne croit-on pas que la réforme que nous sollicitons ne serait pas de nature, elle aussi, à rehausser le prestige de notre grand établissement scientifique, et ne pourrait-on consacrer à la réaliser une minime partie des crédits mis à la disposition du Muséum ? Nous soumettons humblement ces réflexions à son savant directeur, qui se plaît volontiers dans la presse à mettre à la portée du public les grands problèmes scientifiques et qui, souhaitons-le, aura à cœur de compléter pratiquement, par la plus utile des leçons de choses, l'éducation de ce même public.

§

Nouvelles de l'étranger.

L'Italie vient de s'enrichir d'un nouveau musée. L'élégant palais de la « **Cà d'oro** » à Venise, dont la jolie façade, bien connue de tous les touristes, mire dans les eaux du Grand Canal ses dentelles de pierre, a été offert récemment à l'Etat italien par son possesseur, le baron Georges Franchetti, qui avait reconstitué dans cette magnifique demeure du xve siècle, en l'ornant de tapisseries, de tableaux, de sculptures, de meubles précieux, l'intérieur d'un patricien à l'époque de la splendeur de Venise. Au nombre des œuvres d'art qui décorent ce palais figurent un *Saint Sébastien* de Mantegna, une *Vénus* de Titien, une *Vénus endormie* de Pâris Bordone, une *Flagellation du Christ* de Luca Signorelli, deux *Vues de Venise* par Guardi, un *Portrait de gentilhomme* par Van Dyck, un buste de jeune homme par Francesco Laurana, etc. Mais il faudra atten-

dre la fin de la guerre pour admirer cet ensemble si évocateur.

L'incomparable réunion de merveilles artistiques formée à coups de millions par feu **Pierpont-Morgan** se désagrège peu à peu. L'an dernier, son fils avait vendu pour la somme de 285.000 livres sterling (7.125.000 francs) la célèbre série des cinq panneaux de Fragonard provenant de Grasse, peints pour Mme Dubarry et qui, depuis leur acquisition, étaient restés en Angleterre. Puis, la collection de porcelaines, estimée dix-huit millions, a été achetée par la maison Duveen, de Londres, pour le compte d'un syndicat d'amateurs. Cette fois, M. J. Pierpont-Morgan vient de vendre en Amérique, à la maison French, pour une somme dépassant deux millions de dollars (plus de douze millions de francs au cours actuel), quarante tapisseries anciennes provenant des collections de son père, savoir : une tapisserie française du XIIIe siècle ; la belle pièce *Le Calvaire*, de la fin du XVe siècle, achetée à Paris à la vente Dollfus ; la suite des tapisseries gothiques provenant du château de Knole en Angleterre, qu'on a admirées ici il y a quelques années ; trois tapisseries de Beauvais à sujets tirés de Molière d'après Oudry ; quatre Gobelins d'après Coypel à scènes de *Don Quichotte*, etc. Un amateur, M. J.-E. Widener, a racheté, pour la somme de 600.000 dollars, une des plus belles parmi ces pièces, *Le Triomphe du Christ*, de la fin du XVe siècle, qui fit partie des tentures offertes au cardinal Mazarin par le roi d'Espagne lors du mariage de Louis XIV.

En même temps qu'il procédait à ces ventes (dont le produit, au dire des journaux américains, est généreusement destiné à soutenir la cause des Alliés dans la guerre actuelle), M. J. Pierpont-Morgan n'oubliait pas le **Musée de New-York** si souvent enrichi par son père — notamment lors de la donation de l'admirable collection de sculptures décoratives françaises du Moyen âge, de la Renaissance et du XVIIIe siècle acquise de Georges Hoentschel en 1906, — et il lui a fait don de trois œuvres hors pair : la *Madone* de Raphaël, provenant du couvent de Saint-Antoine à Pérouse, dite « *Madone* d'un million » à cause du prix, extraordinaire pour l'époque, qu'en avait demandé son possesseur, le roi de Naples, lorsqu'il la proposa au Louvre à la veille de la guerre de 1870, et que Pierpont-Morgan avait acquise il y a une dizaine d'années ; puis une *Mise au tombeau* et une *Pietà* avec des donateurs (Pons de Gontaut, et son frère Armand, évêque de Sarlat), sculptures françaises du commencement du XVIe siècle (1). Ces deux dernières œuvres, groupes en pierre fort importants, qui proviennent du château de Biron en Périgord, comptent parmi les créations caractéristiques de notre école sur ces deux

(1) Ces trois œuvres sont reproduites, accompagnant un article consacré à cette donation, dans le *Bulletin du Musée métropolitain de New-York* du mois de mars dernier ; mais la *Madone* de Raphaël y est dénommée à tort *Madone Colonna*.

thèmes de la Vierge de douleurs et de l'ensevelissement du Christ, et il est infiniment déplorable que de pareilles œuvres, qui tiennent à notre histoire par tant de racines, aient pu, comme autrefois le délicieux *Ange* du Lude, émigré également chez Pierpont-Morgan, être arrachés de notre sol sans que l'Etat s'en soit préoccupé, et que l'attrait d'un profit matériel ait été plus fort, chez leurs anciens possesseurs, que le remords d'en priver tout jamais notre pays...

Une autre œuvre française, mais beaucoup moins précieuse, est encore entrée récemment au même musée : c'est cette *Salomé* d'Henri Regnault, auréolée d'un reflet de gloire par la mort héroïque de son auteur, que la ferveur d'admirateurs enthousiastes avait voulu offrir au Louvre lorsqu'elle reparut au jour lors de la vente de la collection Landolfo-Carcano en 1912. La souscription ouverte alors n'ayant pas donné les résultats espérés, la toile resta entre les mains de son acquéreur, un marchand américain, chez qui un des conservateurs du musée de New-York, M. George F. Baker, l'a achetée pour en faire don à cette galerie (1). « La danseuse lassée », chantée par Théodore de Banville et célébrée par Théophile Gautier en des pages étincelantes, évoquera là-bas le souvenir du jeune artiste au destin tragique et glorieux, comme le font au Louvre son fougueux *Maréchal Prim*, son *Exécution sous les rois maures* et son pimpant *Portrait de la comtesse de Barck*. Et cela est très bien ainsi.

MEMENTO. — Nous avons à signaler aux travailleurs trois récents et excellents catalogues qui leur rendront de grands services. L'un, paru à la veille de la guerre, et qui continue la série des catalogues du Musée du Louvre, est le *Catalogue sommaire de l'orfèvrerie, de l'émaillerie et des gemmes du Moyen âge au* XVIIe *siècle* et a été rédigé par M. J.-J. Marquet de Vasselot, conservateur-adjoint du département des objets d'art, avec la connaissance parfaite qu'il a de ces matières (Paris, G. Braun ; in-16, XI-177 p. av. 64 planches ; 2 fr.). Une brève et claire introduction, retraçant l'histoire de ces collections, exposant le plan et la méthode adoptés dans ce catalogue, enfin expliquant la technique des procédés utilisés en orfèvrerie et en émaillerie, précède la description détaillée, accompagnée de toutes les indications historiques et bibliographiques utiles, des objets eux-mêmes, dont les plus beaux, au nombre de plus de 120, sont reproduits hors texte en excellentes photogravures.

Un autre ouvrage du même genre, présenté avec infiniment de goût, est le *Catalogue des armes et armures de souverains français et étrangers au Musée de l'Armée* et a été dressé avec non moins de soin et de compétence par M. Jacques Robiquet, que des travaux antérieurs sur l'art de l'orfèvrerie et de la ciselure avaient bien préparé à cette tâche (Paris, imp. Frazier-Soye; in-16, 91 p. av. 20 planches et 1 plan ; 2 fr.) Chacune des 64 pièces qu'il étudie, et qui vont de l'armure de François Ier à l'habit de guerre de l'empereur de Chine, en passant par les armures d'Henri II, de François II, de Charles IX et autres rois de France, les armes de Napoléon,

(1) V. le *Bulletin* du musée, n° d'août 1916.

de Mathias Corvin, d'Etienne Bathori, de Charles XII de Suède, etc., est décrite minutieusement avec son histoire, et les plus précieuses sont reproduites en photogravure. Une table, complétée par un plan, classant les pièces suivant leur emplacement, ajoute encore à l'utilité de ce guide.

Enfin, MM. H. Buriot-Darsiles et Jean Locquin ont publié l'an dernier sur *Le Musée de Moulins* (Moulins, « Cahiers du centre » ; in-16, 87 p. av. 89 fig. ; 2 fr.) un excellent petit ouvrage, qui nous donne l'historique de ses richesses avec la description des bâtiments qui les renferment et, dans une seconde partie, nous guide à travers les salles en étudiant les œuvres rencontrées : collections particulièrement importantes de l'âge de bronze et de l'époque gallo-romaine; meubles, armes, tapisseries, faïences et émaux; puis la galerie des peintures, où brillent, entre toutes, les célèbres panneaux du « maître de Moulins » admirés à l'Exposition des Primitifs français en 1904; des sculptures provenant d'églises et de châteaux de la région; enfin, dans la maison léguée par un amateur local, M. Louis Mantin, avec ses collections, la célèbre *Bible* de Souvigny (XIIe siècle), des faïences, des armes, des pièces de ferronnerie, etc.

Erratum. — Dans notre dernière chronique (1er août 1916, p. 515, ligne 3) au lieu de « Robert Duseigneur », il faut lire « Raoul Duseigneur ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Briefwechsel von Jakob Burckhardt und Paul Heyse, herausgegeben von Erich Petzet ; Munich, J.-F. Lehmann. — Ferdinand Künzelmann : *Der Schlitten der Madame du Barry* ; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 3,50. — Otta von Gottberg : *Die Spionin* ; Berlin, ib. id., M. 3,50.

La guerre n'a presque pas ralenti la production de la librairie allemande. C'est à peine si, sur le domaine de la littérature d'imagination, on a pu constater un léger fléchissement. Mais les grands éditeurs ont poursuivi sans arrêt la mise en œuvre des publications qu'ils lancent régulièrement sur le marché et un nouveau domaine est venu se joindre à leur activité habituelle, celui des ouvrages d'actualité consacrés à la guerre. Comme le prix des livres, à vrai dire déjà fort élevé, n'a pas augmenté depuis deux ans, il faut en conclure que la crise du papier sévit d'une façon beaucoup moins intense que chez nous. C'est que la Suède continue à alimenter nos ennemis de pâtes de bois. Il y aurait en outre à examiner jusqu'à quel point le déboisement des forêts de Belgique et de Lithuanie leur a permis de s'approvisionner. Quoi qu'il en soit, on publie toujours beaucoup dans les officines d'outre-Rhin, à tort et à travers, et l'on peut se demander ce que deviendra toute cette paperasserie, quand l'heure de la liquidation aura sonné.

Parmi les ouvrages qui présentent un intérêt européen, il fau signaler la correspondance entre Jacob Burckhardt et Paul Heyse qui vient de paraître à Munich, par les soins de M. Erich Petzet.

Ce **Briefwechsel von Jakob Burckhardt und Paul**

Heyse est peut-être même le seul livre, paru en Allemagne depuis la guerre, dont, au point de vue de la civilisation générale, nous puissions tirer quelque chose. L'auteur de la *Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, que Taine fut le premier à louer en France et dont les ouvrages ont été traduits dans notre langue, avait connu Paul Heyse à Berlin en 1847. Burckhardt séjournait alors dans la capitale prussienne et, par l'entremise de Franz Kugler, historien d'art dont Heyse devait épouser plus tard la fille, il se lia avec toute la société littéraire de l'époque, Geibel, Fontane, Menzel, etc. Heyse était le cadet de ces réunions, où les conversations « esthétiques » tenaient la première place. Jeune étudiant, il se sentait attiré déjà vers ce savant bâlois qui ne s'intéressait pas à autre chose qu'à l'Italie. La correspondance qui devait se poursuivre ensuite pendant près de vingt ans n'a presque pas d'autre obje que de communier dans un même culte, celui de l'idéal italien.

Paul Heyse, fils du philologue Louis Heyse, était berlinois de naissance, mais il ne vécut guère à Berlin et partagea son existence mouvementée entre Munich et l'Italie. En 1856 il découvrit à Florence le manuscrit des 105 premiers vers du poème d'Albéric de Besançon, dont le curé Conrad, traducteur de notre *Chanson de Roland*, s'était inspiré pour son *Alexandre*. Bon début pour un romaniste qui, tout en s'apprêtant à devenir un des premiers poètes de l'Allemagne moderne, veut rester fidèle à l'idéal latin. On a reproché à Paul Heyse l'allure compassée de son style et sa prédilection pour les sujets « nobles ». Mais c'est là chez lui pur respect des grands modèles, auxquels il resta fidèle sa vie durant et, pour une orientation aussi haute, Burckhardt était un bon mentor. L'historien suisse s'était voué corps et âme à la Renaissance italienne. Il estimait que le type humain y avait atteint sa perfection. Non seulement la discipline individuelle, l'ordre et la clarté avait été réalisés selon lui dans les républiques italiennes, il tenait encore celles-ci pour un modèle d'ordre politique, économique et administratif. L'homme supérieur dans le petit Etat, voilà à quoi devait tendre la plus haute civilisation. Il est incontestable que, de ses rapports avec Burckhardt, Nietzsche tira le meilleur de sa conception aristocratique.

De même qu'il avait aimé l'Italie ancienne, Burckhardt vouait un culte à l'Italie moderne. Le pays des « fresques et des châtaignes » était pour lui une source inépuisable d'enseignements et il savait que c'est seulement par le contact avec le Midi que l'homme du Nord peut se régénérer. Il n'est pas indifférent qu'à propos de cette correspondance on se le rappelle à Berlin (!) Les lettres de Burckhardt sont pleines d'expressions dédaigneuses à l'adresse de l'Allemagne. Ce savant imbu des méthodes allemandes, qui avait étudié pendant

quatre ans à Berlin, qui y était retourné ensuite pendant deux années ne manque pas une occasion pour rabaisser le germanisme. Il ne croit pas les Allemands capables de juger une œuvre d'art ; seule « la tendance » les intéresse. Et au moment où, à propos de théâtre, il s'exprime ainsi vis-à-vis de son correspondant qui, ne l'oublions pas, était berlinois, on croyait encore à l'Allemagne idyllique et Bismarck ne faisait pas parler de lui. Les Allemands qui dans la suite sont allés voir Burckhardt à Bâle, ses collègues de l'université, alors qu'ils étaient Allemands du Nord, ont noté chez l'historien cette réserve méprisante, ce caractère *distant* qu'ils prenaient pour de l'hypocondrie. La rudesse du Suisse alémanique, excellente attitude pour cacher l'aversion qu'inspire la race !

Paul Heyse n'a guère lu les livres que lui adressait son grand ami. Le *Cicerone* est de 1854, la *Renaissance* de 1860. Leur correspondance était alors en pleine activité. Les lettres de Heyse, quand il remercie des envois, sont de simples accusés de réception. Jamais le poète ne revient sur une idée, pour montrer qu'il a médité et compris les ouvrages de son correspondant. Par contre Burckhardt est attentif à la moindre production du poète. Il la commente longuement, en dégage les idées générales. On peut donc juger de l'influence considérable qu'il a exercée sur la formation intellectuelle de Paul Heyse. En 1857 celui-ci prit à Munich la direction d'une revue littéraire. Burckhardt était alors professeur au *Polytechnikum* de Zurich, où il resta trois ans. L'esthéticien Vischer y était son collègue et Gottfried Keller habitait la même ville. Naturellement Paul Heyse espérait pouvoir compter sur cette triple collaboration. Mais Burckhardt accueillit l'entreprise avec le plus grand scepticisme, plaignant son ami de devoir travailler pour le grand public. Aucun des auteurs dont il croyait pouvoir faire état n'envoya d'articles et, au bout d'un an, Heyse en eut assez. Il était à jamais dégoûté du métier de directeur de revue.

La correspondance entre Burckhardt et Heyse cessa brusquement en 1864, pour ne reprendre ensuite qu'à de rares intervalles. D'après les dires de Burckhardt, il y avait « quelqu'un » à Munich qui brouilla les amis. Sans en être absolument certain, on est en droit d'affirmer que ce « quelqu'un » était Richard Wagner. L'historien de Bâle avait horreur de Wagner, dont la nature de comédien lui répugnait profondément. Mais Heyse, lui non plus, ne voulut rien savoir du romantisme en toc qui sévissait alors dans la capitale bavaroise sous l'influence du musicien. Burckhardt s'exprimait toujours avec une parfaite franchise. Il eût été intéressant de le voir continuer cette correspondance pendant quelques années encore, de telle sorte qu'il eût communiqué à son ami allemand les sentiments que lui inspirait le nouvel Empire.

§

Nous avons dit que les éditeurs allemands continuent, malgré la guerre, à publier des romans. A vrai dire, presque toutes ces productions de la littérature d'imagination se rattachent plus ou moins aux événements actuels. Bien avant la guerre les Allemands étaient déjà *dans* la guerre. Voici deux récits dont les péripéties antérieures au mois d'août 1914 se déroulent en grande partie à Paris. Nous pourrions en tirer plus d'un enseignement.

M. Ferdinand Kunzelmann a publié il y a quelques mois seulement *Der Schlitten der Madame du Barry*, et les épisodes qu'il nous y relate précèdent de peu les événement actuels. Ce « traîneau de Mme du Barry » est un symbole. Un jeune chambellan teuton vient à Paris pour y étudier les courants hostiles à l'Allemagne qui se manifestent chez nous. Il se fiance au cours de ses « études » avec une jeune Française : mais, tandis que les amoureux visitent ensemble le musée du grand Trianon, devant le fameux traîneau il leur apparaît à tous deux qu'ils appartiennent à des univers différents et les fiançailles sont rompues. La France tout entière, « vendue à l'Angleterre », est montée dans le traîneau de la Pompadour et s'en va à une perte certaine. Elle subira le sort de la grande courtisane et, pour ne pas assister à ce spectacle navrant, l'Allemand éploré repasse le Rhin. Ce n'est pas plus malin que ça.

Die Spionin est un roman sur l'espionnage... français. Il a paru dans le mois qui précéda la guerre, mais il est déjà tellement enveloppé d'une atmosphère de bataille qu'il se rattache directement à la littérature de guerre. L'auteur, en signalant incidemment les retraites militaires rétablies par M. Millerand, situe à peu près exactement l'épisode dramatique qu'il a imaginé. S'il signale la présence du nonce à une réception de l'ambassade d'Allemagne à Paris, il s'agit là probablement d'un simple lapsus. On s'étonne aussi qu'ayant étudié le cadre de son roman avec une curiosité assez indiscrète, il fasse loger une princesse polonaise dans la rue Dauphine. Un appartement de la rue Dauphine avec une enfilade de salons luxueux ! Mais passons... C'est cette princesse polonaise qui est l'espionne. Bien que feu son mari eût été un Polonais germanisé, elle déteste l'Allemagne et sert la France de son mieux. Son immense fortune lui permet de le faire d'une façon désintéressée. La princesse Rachnowska est affligée d'une nièce, magnifique créature blonde, mais qu'un mariage malheureux a mise au rang des femmes incomprises. Les « natures problématiques » ont toujours tenté l'esprit reniflard des Allemands. Aussi le commandant von Brieg, attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne à Paris, s'éprend-il de la belle nièce. C'est le coup de foudre dès la première rencontre et quatre fois de suite le hasard veut que la jeune femme se trouve sur le chemin de l'officier.

C'est un peu trop. Naturellement, Hélène de Rachnowska ignore les machinations de la tante et le lecteur n'en est informé que dans la seconde partie du livre, bien qu'une série d'épisodes mystérieux aient déjà permis à sa perspicacité de deviner que la princesse y est pour quelque chose.

Nous avons du reste tout lieu d'admirer l'habileté de la grande dame polonaise. L'auteur fait de l'organisation de l'espionnage français une description qui est pleinement à notre avantage. Que n'a-t-il été aussi vigilant que M. Otto von Guttberg se plaît à nous le montrer ! Il y a là une histoire de documents volés au ministère de la guerre à Paris et que la princesse parvient à repêcher à Berlin, avant qu'ils ne soient tombés entre les mains du chef de l'espionnage allemand, qui est de l'excellent Arsène Lupin. Seulement l'auteur se fait la partie belle. Après avoir décrit minutieusement comment l'officier chargé de transporter les papiers parvient sans encombres au Royal-Hôtel de Berlin, pour se les faire voler par un complice de la princesse, il oublie dans la suite de nous expliquer comment ce coup magistral a pu être machiné. Il y a beaucoup de choses invraisemblables dans les 240 pages que comprend *Die Spionin*. M. Otto von Gottberg semble avoir établi son plan en vue d'écrire un récit d'aventures à épisodes multiples et compliqués. Mais tout cela, à peine ébauché, tourne court. Le livre, conçu comme un roman, finit en nouvelle et la princesse est condamnée par la Haute Cour de Leipzig avant que nous ayons été renseigné sur les dessous de ses multiples exploits. L'auteur avait-il hâte d'en finir, prévoyant que ses révélations pourraient paraître sans objet une fois que la guerre serait déclarée ?

Il y a, en effet, de véritables révélations dans ce curieux roman, non pas sur l'espionnage français, car tous les détails que donne l'auteur, bien qu'il mette en scène des personnages réels, sont de pure fantaisie, mais sur le degré de préparation des Allemands, sur leur résolution à la guerre. M. von Gottberg nous annonce par la bouche d'un de ses personnages que tous les paysans, tous les notables des environs de Metz, connus pour leurs sympathies françaises, seraient emprisonnés le soir de la mobilisation, — et c'est bien ce qui est arrivé. Il nous montre la caste des officiers uniquement préoccupée de surveiller nos faits et gestes et brûlant d'impatience de se mesurer enfin avec nous. Les vieux, ceux de 1870, viennent à Paris dans le seul dessein de revoir le théâtre de leurs exploits. Il y a là un général retraité, oncle du commandant von Brieg, qui fut de l'entourage du vieux Guillaume et pour qui Versailles n'est que le théâtre de l'insolente cérémonie de la retauration de l'empire allemand, en 1871. Et c'est encore, tout au long du livre, un dénigrement systématique de la France « qui s'effondrera à la première défaite ». En

temps de paix ce livre eût laissé une impression de tristesse. Il est d'une lecture réconfortante au lendemain du jour où nous avons repris en quatre heures, devant Verdun, le terrain que nos ennemis avaient péniblement conquis en huit mois !

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

G. Blanchon : *La guerre nouvelle*, Paris, Armand Colin, 3,50. — William Vogt : *A propos du moins Romain des Rollands furieux*, Paris, chez l'auteur, 1 fr. — Charles Albert : *Au-dessous de la Mêlée*, Paris, Marcel Rivière, 0,50. — Paul Torn : *Huit mois avec les « Boches »*, Perrin, 3,50. — Octavian C. Taslauanu : *Trois mois de campagne en Galicie*, Attinger, 30, boulevard Saint-Michel, 3,50. — Henry de Forge : *Ah ! la belle France !* Flammarion, 3,50. — Capitaine Rimbaud : *Journal de campagne d'un officier de ligne*, Berger-Levrault, 3,50. — Jean Aicard : *Des cris dans la mêlée*, Flammarion, 3,50. — Fayolle : *Les Forces économiques des puissances belligérantes*, Berger-Levrault, 0.60.— *La Conférance coopérative des Alliés*, 1 fr., L'Avenir — E. Spire : *De quelques garanties d'une paix durable*, 3 fr., Rue Vaneau, 36. — Jules Sageret : *L'avenir de l'Union sacrée*, Imp. Lochy. — Paul Raphaël. *Antisémitisme et pangermanisme*, Alcan, 0.40. — Mosco Marcu : *Ce que les juifs roumains doivent à la Prusse*, Alcan.

Les plus pacifistes, aujourd'hui, n'osent plus dire : il n'y aura plus de guerre. Si nous pouvons envisager la possibilité de limiter les occasions de conflits qui, dans l'avenir, résulteront inévitablement de la rivalité entre les peuples, si nous sommes à même d'imaginer, dès maintenant, un système d'accords qui, pendant un certain nombre d'années, permettra à l'Entente de « faire la police de l'Europe », il faut prévoir cependant la nécessité, pour tous les Etats, d'organiser et de développer leur défense nationale. Quelles sont les leçons qu'au point de vue militaire, nous pourrons tirer du conflit actuel, quels éléments de progrès trouvons-nous dans les méthodes tactiques et stratégiques mises en œuvre pour le moment ? C'est ce que se demande M. Georges Blanchon dans un petit livre qui s'intitule : **La Guerre nouvelle**. L'auteur est un ancien officier de marine. Il a étudié de près, depuis de nombreuses années, tous les problèmes militaires et maritimes, que l'introduction de nouveaux instruments de combat posait aux états-majors des armées. Surpris par la génération de la guerre qui est devenue un fait mondial, une crise épouvantable dans l'évolution de l'humanité, il présente en observateur sagace les problèmes nouveaux qu'elle nous pose.

Ce n'est pas que M. Blanchon soit un partisan délibéré de la guerre perpétuelle. Il sait ce qu'elle a d'abominable, mais il l'envisage froidement dans toutes ses terribles conséquences :

Si le génie de l'homme reste appliqué à l'art de détruire, la guerre deviendra plus effroyable que toute imagination. Dès que se soulève un coin du voile, l'avenir nous montre des spectacles à faire frémir. Et, cependant, qui oserait affirmer aujourd'hui que l'ère de la paix soit vraiment prochaine !... En se

retournant vers le passé, on voit qu'il a démenti tous les espoirs des bonnes âmes croyant toucher aux jours de justice sans violence. L'homme est toujours un loup pour l'homme. Est-ce demain qu'il va changer ?... Et l'on aperçoit ausssi que l'industrie de mort a dépassé de siècle en siècle les prévisions des experts. Sous les doigts de l'humanité, en toutes matières, naissent des merveilles qui surprennent sa vue et sa pensée ; la plus importante encore des branches de production et des sources de profit, l'art de tuer, n'est pas un rameau qui se dessèche sur l'arbre du progrès : il reste en pleine vie, il paraît en pleine croissance. La guerre s'égalera sans peine aux rêves des plus ambitieux.

Si l'on écarte courageusement les regrets que nous laisse le souvenir de l'âge idyllique d'antan, quels sont les éléments qu'il faut envisager pour adapter un peuple à la guerre ? L'individu devra se subordonner complètement au fait nouveau et, faisant abstraction de sa personnalité, accepter la tutelle publique. Les forces morales jouent un rôle prédominant : chez le combattant « il faut des nerfs d'acier », mais le non-combattant, le soldat de l'arrière, devra se solidariser entièrement avec l'armée. La mobilisation économique aidera au succès. Derrière la ligne du front trois services devront être développés jusqu'à la perfection : les chemins de fer, le service de santé et le matériel de guerre. On sait l'importance qu'a prise depuis quelques mois cette question du matériel, trop négligée au début de la guerre. L'automobile, comme « outil de transport par excellence », est appelée à rendre dans la bataille des services considérables. Enfin l'avion, employé pour la première fois comme instrument de guerre, en 1914, grâce à de nouveaux perfectionnements, est appelé à modifier complètement dans l'avenir les règles de la guerre moderne.

Après avoir analysé dans la seconde partie de son livre le rôle du cuirassé, du sous-marin et de l'hydravion, M. Blanchon passe aux méthodes de la « bataille nouvelle » et décrit l'organisation des fortifications mobiles, tranchées, abris et boyaux. Le « système souterrain » a complètement bouleversé les théories de l'ancienne stratégie. « La guerre d'abri utilise naturellement les maisons. Au XVIII[e] siècle, les armées s'écartaient avec soin de tout lieu habité, qui eût rompu leur ordre rigide et favorisé l'indiscipline. Nous recherchons, nous autres, les villages. » Hélas oui ! et nous savons aussi quelles dévastations résultent de ces façons barbares dont nos ancêtres eussent rougi. Il a fallu nous accommoder de toutes les nouveautés que les Allemands ont introduites dans l'art de la guerre. On lira avec intérêt la description minutieuse de leurs méthodes d'attaques que nous fait M. Blanchon. L'auteur ne s'embarrasse pas de vaines phraséologies. Dans son livre substantiel il envisage les événements en face et en tire sobrement les conséquences qu'ils comportent. Tous ceux-là devront méditer la *Guerre nouvelle* qui n'ont pas pu se résigner encore à être « dans la guerre ».

A propos de deux brochures d'inégale valeur, ne rouvrons pas la question Romain Rolland. On a assez dit pourquoi le point de vue adopté par l'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée* est, à l'heure qu'il est, inadmissible, mais on n'a peut-être pas assez montré comment l'écrivain français, par la nature même de son talent, y est parvenu. De tous les points de l'horizon politique les réprobations sont venues. Si M. Romain Rolland n'en a pas été ému, elles ont du moins eu ce résultat de l'isoler davantage dans sa tour d'ivoire et de lui démontrer que, pour lui, le meilleur parti à prendre était de se taire. Une violente diatribe de M. William Vogt s'intitule **A propos du moins Romain des Rollands furieux**. Amusons-nous de cette verve joyeuse qui agrémente d'une note gaie la violence des polémiques. Les arguments de M. Charles Albert sont plus serrés. Le collaborateur de la *Bataille syndicaliste* estime que M. Rolland « pense mal » et il s'attache à montrer que, sous une apparence de générosité et de grandeur, son opinion cache, en réalité, une philosophie courte et stérile ; il arrive donc à la conclusion qu'en croyant planer au-dessus de la mêlée M. R. Rolland se trouve en réalité **Au-dessous de la Mêlée**.

Mais les détracteurs de M. Romain Rolland ne semblent pas avoir assez tenu compte du fait qu'il est l'auteur de *Jean-Christophe*. Or, Jean-Christophe est un Allemand. Il a beau faire effort, tout au long d'une douzaine de volumes, pour se dénationaliser, conformément au précepte de Gœthe qui affirme que ce qu'un Allemand peut faire de mieux c'est de cesser d'être Allemand. Il en reste toujours quelque chose. Voyez les quelques citoyens de l'empire qui depuis la guerre se sont exilés volontairement ou qui, de propos délibéré, se sont tenus à l'écart des luttes nationales : ils sont tous un peu des petits Jean-Christophe. Certes ils blâment leur pays, mais c'est pour englober dans la même réprobation tous les belligérants.

Relisez la *Nouvelle Journée*, vous y trouverez en germe toute la théorie d'*Au-dessus de la mêlée* ; relisez surtout les passages qui débutent par les phrases suivantes : « Au reste il est vrai que l'Allemagne portait la plus lourde charge des péchés de l'Europe » (p. 91). « Il était difficile de se réhabituer à vivre en Allemagne » (p. 251). « La France était comme leur Paris plein de démolitions » (p. 79). « L'Europe tout entière, l'Europe hier encore sceptique, comme un bois mort, était la proie du feu » (p. 247). « Dans la prochaine guerre, internationalistes et pacifistes feront sans doute le coup de feu, en étant convaincus, comme leurs aïeux de la Convention, que c'est pour le bien du peuple et le triomphe de la paix » (p. 250). — On pourrait multiplier à l'infini ces citations qui démontrent à quel point M. Romain Rolland s'est identifié avec son personnage. Quand il lance ses invectives contre la guerre, ce n'est pas l'écrivain français

qui parle, c'est l'Allemand libéré, l'Allemand cosmopolite qui essaye en vain de réagir contre ses instincts héréditaires et qui dénigre la France parce que ses ancêtres l'ont toujours dénigrée. Quel curieux cas de psychologie littéraire que celui de cet écrivain devenu le prisonnier de son œuvre!

HENRI ALBERT.

§

Le récit de M. Paul Torn, qui nous a conté comment il vécut **Huit mois avec les « Boches » dans le Luxembourg belge**, nous change un peu des récits où l'on nous montre habituellement un petit coin de la guerre ; où l'on relate quelques mois de campagne au début des opérations, et dont l'auteur se hâte de « passer la main ». M. Paul Torn, — pseudonyme sous lequel se dissimule, paraît-il, un ingénieur parisien, — est Luxembourgeois d'origine, et se trouva, bien avant le conflit actuel, avoir eu des démêlés avec l'Allemagne. Il séjournait à Fl..., dans le pays, — localité qui peut être Florenville, sur la Semoy, du côté de la frontière française, — lorsque commença la guerrre. Après quelques jours, et des nouvelles diverses ayant circulé, l'ennemi se montra aux environs ; on était au 10 août 1914. Toutefois ce ne fut d'abord qu'une alerte. Le canon se mit ensuite à gronder, — à Longwy, à Etain, à Mangiennes, et deux chevaux portant le harnachement allemand ayant été recueillis alors à Florenville, le bourgmestre eut l'idée assez hasardeuse d'en faire prévenir l'ennemi ; on vint chercher les bêtes et cet incident en somme eut des résultats favorables, car la localité fut épargnée dans la suite. On se battit cependant tout proche, au faubourg d'Etalle et dans les bois environnants, où les troupes du Kaiser s'étaient retranchées, et après un dur combat l'armée française, qui avait occupé le lieu, dut battre en retraite. M. Paul Torn qui visita le lendemain le champ de bataille en a donné un tableau poignant. Les nôtres étaient venus se briser dans une folie de bravoure contre les terriers, les tranchées, les ouvrages de campagne dont l'ennemi commençait déjà à se couvrir. — Florenville se trouva ensuite occupé par un bataillon de landwehr prussien et l'auteur fut réquisitionné sur sa propre voiture comme chauffeur au service du commandement. Il dut circuler sur la frontière, — par Montmédy, Arlon, Longuyon, — employé à des besognes diverses et eut d'assez nombreuses aventures. Pendant une période, il utilisa même l'auto pour transporter des vivres, des fournitures pour les habitants. Il lui fallait en somme payer d'audace ; mais il fit surtout « durer le plaisir », grâce à une connaissance nombreuse de l'allemand et de ses dialectes qui lui permirent souvent de donner le change. — A la fin pourtant, le bataillon d'occupation ayant été deux fois changé, il s'y trouva un lieutenant qui avait été de la police avant la guerre

et voulut lui faire exhiber ses papiers luxembourgeois. Il se hâta de déguerpir, emmenant sa femme qui s'était trouvée du voyage. Payant de toupet une fois de plus, il réussit à gagner la Suisse en traversant la Lorraine, l'Alsace et une partie de l'Allemagne.

Le récit qu'il a donné de ses aventures et périgrinations se lit avec intérêt ; c'est un roman d'aventures aux péripéties multiples et variées. Il montre ce que peut l'audace alliée à la présence d'esprit avec des joueurs toujours un brin lourdauds comme le sont en général ces Messieurs d'outre-Rhin, — et l'avantage de parler plusieurs langues, surtout lorsqu'il s'y trouve celle d'un adversaire incapable de croire qu'il pourrait être dupé.

Parmi les publications récentes, on peut indiquer encore : **Trois mois de campagne en Galicie**, par Octavian C. Taslauanu, qui donne le carnet de route d'un Roumain, officier dans l'armée austro-hongroise, — un des annexés que la monarchie de François-Joseph emploie pour sa défense et qui ne marchent de force qu'en souhaitant de lui voir prendre la peignée à laquelle elle a droit. C'est donc, dans le cas actuel, la guerre vue « de l'autre côté de la barricade »; vue par un homme qui ne sert qu'à regret et en attendant de pouvoir changer de camp. Comme Roumain, il rapporte, du reste, de curieux détails sur l'armée autrichienne qui est un véritable pandémonium et la Tour de Babel de l'Empire. Les officiers « étrangers », dit le récit, ont besoin d'un interprète chaque fois qu'ils s'adressent aux troupes. Le régiment où commandait M. Octavian Taslauanu, comme sous-lieutenant, était en majorité composé de Roumains, des réservistes, mais qu'on se hâta de mettre sur la ligne de feu. Dès le début de la guerre, ce fut d'ailleurs le désordre, la panique des retraites ; on voyait partout les terribles cosaques, et même un chef de compagnie fit mettre d'avance des mouchoirs après la baïonnette de ses troupes, — qu'il traita ensuite de lâches Valaques. — Il serait sans doute trop laborieux de suivre le corps roumain où était M. Taslauanu dans ses pérégrinations et ses aventures. Un moment on passa le Dniester et le bataillon reçut l'ordre d' « envelopper les Russes »; les opérations continuant, à Strusnow, indique l'auteur, nous réorganisons les compagnies. Les soldats pleins de boue, trempés de sueur, et qui ne se sont pas lavés depuis des jours, puent comme des charognes. « Officiers et soldats se font porter malades; ceux qui sont blessés légèrement et renvoyés vers l'arrière sont dans la jubilation. » A Oslawica, « halte à 11 h. de la nuit. Pour asile, nous avons un champ de boue et des flaques d'eau. Les soldats arrachent les palissades, font des feux et s'étendent sur le sol. » Le journal donne ensuite un récit très prenant des combats de Laszki-Murowane. « Un de mes hommes, a-t-il noté naïvement à ce propos, reçoit une balle en pleine poitrine et se meurt ; je lui donne du rhum, du

pain et du saucisson pour le ranimer. » Les troupes se réfugient bientôt avec l'Etat-Major dans les souterrains d'un château qui se trouve démoli par le canon de l'ennemi. D'autres s'installent dans des tranchées ; l'officier s'aménage en un réduit une habitation quasi confortable avec des débris divers, et finit par faire observer que les planches provenant d'un piano du château donnaient la meilleure braise. Les troupes, pendant ce temps, faisaient réchauffer les plats de la cantine en brûlant des cierges de baptême et de mariage avec dentelle de papier et images des saints. Mais il insiste, à plusieurs reprises, sur la brutalité des officiers autrichiens et la haine à mort qui existe entre eux et leurs soldats. Il proposa un moment de faire aménager les tranchées plus confortablement ; le commandant répliqua que « s'il pleuvait, les hommes seraient dans l'eau, même dussent-ils en crever ». — Et c'est toujours la saleté des troupes sur quoi il insiste : « Ils puent comme des charognes vivantes », reprend-il encore en parlant de ses hommes. Comme fiche de consolation, le gouvernement qui annonçait toujours des victoires fit parvenir un Bulletin militaire où étaient données dés nouvelles des opérations et hauts faits d'armes de l'armée autrichienne. Il le reproduit sans commentaires et l'on peut, au moins en citer ce passage : « Les Maghyars luttent comme des lions et font tournoyer leurs sabres comme des haches. Deux cosaques ont eu la tête tranchée au-dessus des oreilles. Un officier hongrois se défendait encore alors que des cosaques le tenaient en l'air au bout de leurs lances. » — Il fallut pourtant reprendre la retraite, s'enfoncer dans les Karpathes, toujours bataillant. Mais l'auteur, malade, éreinté, dut demander enfin à prendre du repos. De son régiment de plus de 3.500 hommes, il en restait 170 ; de sa compagnie qui avait 267 hommes au départ, il n'y en avait plus que 5, — 6 en le comptant. — D'ailleurs, il n'eut pas le courage de rejoindre après sa convalescence et passa en Roumanie.

Chez Flammarion, le caporal Henry de Forge a publié un curieux recueil d'historiettes, de nouvelles, — courts tableaux et impressions de guerre, — qu'il intitule d'enthousiasme : **Ah! la belle France!** Ce sont les deuils, les douleurs, les atrocités de la guerre actuelle, et aussi ses héroïsmes, ses dévouements, ses enthousiasmes, malgré la dure existence du front ; les incidents curieux, — et même quelquefois drôlatiques, — qui se produisent à l'arrière. Toutefois on pourrait préférer, — n'ayant pas à en discuter la véracité, — que l'auteur ait donné à ses récits un peu moins l'allure de contes pour journaux quotidiens qu'ils prennent généralement. Mais il y a dans certaines de ses pages une émotion prenante, — comme dans l'épisode de la femme en deuil, qui a vu tuer son fils dans un combat où il défendait parmi les troupes la propre rue de son village, et qu'elle emporte, — tragique, — dans sa maison, pour la toilette

mortuaire. — Il y a aussi des détails odieux comme la profanation par l'ennemi des tombes de soldats français à Baccarat, qui se trouvent transformées en fosse d'aisance. Les femmes de l'endroit viennent bien les nettoyer, mais le lendemain elles sont de nouveau couvertes de saletés, d'immondices, — de restes de viande, d'excréments ; on y jette même des bêtes crevées. Pendant huit jours cette comédie se poursuit, les femmes revenant nettoyer les sépultures et y apportant des fleurs ; les Boches, derrière elle, accourant les souiller de nouveau. Baccarat enfin se trouva réoccupé par des chasseurs à cheval, ce qui mit fin à cette malpropreté. — On rencontre dans le volume des histoires cocasses, à côté de cela, comme celle de l'honorable blanchisseuse de Bétheny, — femme d'âge, aussi bien, — trouvant installé dans son lit un Marocain du plus beau noir qui la fait sortir par la fenêtre et auquel elle finit par faire boire du vin blanc au sucre. — Toutefois il y a quelques détails malheureux dans ces récits et qui peuvent choquer même lorsqu'ils sont donnés par des conversations : « Ce garçon chante les Polin à l'Alcazar de Perpignan. Il n'a pas son pareil pour l'*Ave Maria* de Gounod. » — Je sais au moins de bonnes âmes qu'un tel rapprochement pourra peiner.

On peut passer assez rapidement encore sur le **Journal de Campagne d'un officier de ligne**, par le Capitaine Rimbault, qui n'est guère qu'un récit d'intérêt personnel, s'il apporte quelques détails sur les débuts de la campagne et les combats de 1914. A la mobilisation, le Capitaine Rimbault était officier d'approvisionnement et partit avec enthousiasme de Bourges pour la frontière. Il se trouva en Lorraine lors des combats de Blamont, de l'occupation de Sarrebourg. On était encore dans l'enthousiasme des débuts et certains pensaient arriver en Alsace, à Strasbourg, dans la semaine. Il fallut bientôt déchanter pourtant. Ce fut la retraite, au cours de laquelle on dut faire sauter les ponts. On apprenait en même temps l'invasion de la France par le nord et le départ du gouvernement pour Bordeaux. Le Capitaine Rimbault était passé officier de troupes après le combat de Mattexey et se battit à la Mortagne, dans les bois de Lalau ; il se trouve ensuite du côté de Saint-Mihiel, à Rouvrois-sur-Meuse, puis dut gagner les Hauts-de-Meuse et Billy-sous-les-Côtes, ensuite Sampigny en forêt d'Apremont. Il y eut de durs combats de ce côté, et le récit qui termine le livre, ramène les noms maintenant familiers du Bois Brûlé, du Bois d'Ailly, du fort de Liouville, de la Tête-à-Vache, etc. Ce fut l'hiver de 1914-1915, parmi la boue, des fosses à demi pleins d'eau, sous les rafales, la mitraille, le ronflement des obus. L'auteur put se tirer indemne de cette bagarre et très probablement nous donnera quelque jour la suite de ses aventures. Entre temps et pendant le repos de l'arrière, il a cherché à établir la psychologie générale du troupier, du

poilu, du moins dans ses traits principaux, et tout en décrivant son séjour habituel, la tranchée, — qui n'est guère un lieu d'agrément ou de tout repos, comme des reporters sans doute bien intentionnés pensèrent nous le faire croire.

A propos du petit dernier de M. Jean Aicard, **Des Cris dans la mêlée**, je demanderai enfin à faire quelques réflexions susceptibles de m'aider à dire, il me semble du moins, ce qu'on en peut penser. C'est qu'à première vue il devrait paraître que seuls auraient à nous parler de la guerre ceux qui se trouveraient y avoir pris part, — à un titre quelconque, peut-on même concéder. Cela nous promettrait déjà un bel encombrement dans les bibliothèques. Mais il paraît que cela ne suffit pas encore. Chacun veut avoir son petit volume, touchant de près ou de loin, il n'importe, aux événements actuels ; les plus raseurs s'y sont mis, et les faits se trouvant manquer, — pour cause ! — on les remplace par du bavardage. Cela s'appelle par exemple *Journal d'un Bourgeois de Paris*, ou se trouve pourvu d'un titre plus affriolant ; pour M. Jean Aicard, ce sont : *Des cris dans la mêlée*. Des articles écrits pour *La France*, il a tiré trois cents pages, trois cents pages pour nous raconter ce que tout le monde sait ; trois cents pages de considérations bénévoles, de concert avec son protagoniste Jean d'Auriol qui représente évidemment la « politique républicaine » et le sens commun, ce qui facilite les conversations. Ainsi parle-t-il de la Noël sur le front, des Anglais honorant Jeanne d'Arc, du drapeau belge, des crimes allemands comparés à ceux des Vandales, du général Galliéni, de la journée des Morts, de la conception du Surboche, etc. Ce régal ne suffisant pas, M. Jean Aicard y a voulu ajouter quatre lettres ouvertes à M. Ferdinand Buisson, et un discours prononcé à Toulon devant le monument d'Albert Ier pendant que la police « contenait difficilement la foule »...

CHARLES MERKI.

§

Le tableau, dressé par M. l'ingénieur Fayolle, des **Forces économiques des puissances belligérantes** rectifie sur certains points les idées courantes. Il est certain que le bloc allié est supérieur au bloc kaisérien en superficie de territoire, en nombre de population, etc. Mais si l'on prend les chiffres relatifs au lieu des chiffres absolus, la proportion change. Pour la densité de la population par exemple, le bloc allemand justifie de 86 habitants au kilomètre carré, tandis que le bloc allié n'en a que 45. Nous avons plus de blé qu'eux, mais le blé ne constitue pas toute l'alimentation ; par contre la houille et le fer constituent à peu près toute l'industrie et chaque Allemand dispose de 2140 kilogs de charbon et 266 kilogs de fer contre 1250 et 142 pour chaque Allié. Encore les empires

absolutistes ont plus de chemins de fer que les puissances libérales, 75 mètres au kilomètre carré et 0.88 par habitant contre 24 et 0.55. Enfin le commerce extérieur dans son ensemble, en dépit de la supériorité de la marine marchande anglaise, est de 267 fr. par tête chez nos ennemis contre 206 chez nous. Et tout ceci explique la puissance de la résistance de la *Mitteleuropa*. Ces gens-là étaient individuellement plus riches que nous, mieux approvisionnés. Ce n'est pas à dire que par notre supériorité globale nous n'arriverons pas à avoir raison de cette résistance, mais ce sera à condition que le faisceau ne se rompe pas et que la volonté de vaincre ne fléchisse pas.

Rien d'ailleurs ne fait craindre une défaillance à ce double point de vue, et l'on peut même inférer de bien des indices, et notamment des déclarations de la dernière *Conférence économique des Alliés* que l'alliance des puissances civilisées, car vraiment les autres n'ont pas droit à ce qualificatif, survivra à cette terrible crise. La récente **Conférence coopérative des pays alliés**, qui vient de se tenir à Paris sous la présidence de M. Charles Gide, a formulé également des vœux très louables pour l'après-guerre : négocier des traités de commerce entre les pays de l'Entente aussi larges que possible, multiplier les relations d'échange, faire admettre pour les colonies le principe de la porte ouverte, accorder aux neutres la clause de la nation la plus favorisée, ne pas boycotter systématiquement les empires centraux, mais ne leur accorder le libre accès des marchés de l'Entente que moyennant certaines conditions et engagements, notamment celui de soumettre tous leurs différends à l'arbitrage international. Et assurément, on pourra trouver que de pareils engagements pris par l'Allemagne actuelle seraient tout à fait vains, mais d'abord l'Allemagne future sera-t-elle bien la même, psychologiquement parlant, que l'Allemagne actuelle ? Et ensuite les coopérateurs auteurs de ces vœux demandent qu'il y ait des sanctions pour assurer le respect des engagements contractés, et il n'est pas impossible en effet d'organiser des sanctions de ce genre.

A ce point de vue, M. E. Spire, dans un bref mais substantiel travail intitulé : **De quelques garanties d'une paix durable**, s'exprime fort judicieusement sur le danger qu'il y aurait à avoir « une confiance trop généreuse dans les dispositions futures de l'ennemi ». Non seulement les Allemands vaincus ne nous sauraient aucun gré des conditions favorables que nous leur accorderions, mais encore ils ne penseraient qu'à les mettre à profit pour préparer leur revanche. Or du moment, continue l'auteur, que les Alliés n'ont rien à attendre de l'Allemagne et ont tout à redouter d'elle, ils n'ont qu'à agir en conséquence en lui imposant une juste indemnité de guerre et en assurant son paiement par une occupation prolongée. Il semble en effet qu'une occupation militaire serait préférable à une

annexion civile qui embarrasserait le pays d'éléments dangereux ou hostiles, sans parler de l'inélégance morale qu'il y aurait à faire ce qu'on reproche à autrui d'avoir fait ; je crois seulement qu'à l'occupation il faudrait joindre la défense imposée aux Barbares d'avoir chez eux des fonderies de canons ; cette prohibition est facile à faire observer, car on ne construit pas secrètement des usines d'Essen, et elle suffirait à maintenir un peuple dans un état d'infériorité militaire décisive.

Cette méthode-là vaudrait mieux que le morcellement de l'Allemagne en quoi certains mettent leur confiance ; il y a des serpents dont les tronçons se recollent, et dès maintenant la race teutonne donne l'exemple d'une union sacrée plus surprenante encore que la nôtre, puisque chez nous la désunion n'était qu'une œuvre artificielle de politiciens. Notre concorde présente se maintiendra-t-elle ? M. Jules Sageret pense que oui dans une plaquette intéressante, **L'avenir de l'union sacrée** ; d'abord le souvenir des jours admirables d'août 1914 ne disparaîtra pas et puis les anciens motifs de discorde perdront de leur importance ; il y aura beaucoup de vieux champs de bataille, impôt sur le revenu, service militaire, sur lesquels on sera forcé de s'entendre « parce qu'on ne pourra pas faire autrement », et d'autres, dépopulation, alcoolisme, tuberculose, sur lesquels on sera vite d'accord ; les raisons de se haïr seront moins nombreuses, moins fielleuses, et, tout en différant d'avis, on pourra travailler synergiquement au bien commun.

Cette guerre présente est si « encyclopédique » qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait touché aussi la question juive. Il en a été déjà parlé ici à propos de la Pologne, mais c'est vis-à-vis de l'Allemagne même qu'il faudrait la poser, comme fait M. Paul Raphaël, dans son livre : **Antisémitisme et pangermanisme**. L'Allemagne a toujours été le pays d'origine de l'antisémitisme moderne ; je ne parle pas, bien entendu, de celui du Moyen-âge ou de l'antiquité ; et on trouve soit sa main soit son ombre dans les mouvements de mauvaise humeur qu'ont pu avoir d'autres peuples contre les Israélites ; j'ai déjà noté ici même (16 septembre, p. 357) que notre antisémitisme à nous, Français, avait été au fond de l'antigermanisme, les défauts de caractère que nous reprochions aux Juifs étant des défauts tudesques et dus au fait que nos mauvais Juifs venaient de débarquer d'Allemagne. Mais on expliquerait de même l'antisémitisme de l'Europe orientale. Les *pogroms* russes ne sont pas du tout le fait du peuple, mais de la bureaucratie tsariste qui est tout entière germanisée d'esprit, de cœur et quelquefois de race. L'Allemagne a fait agir cette bureaucratie contre les Juifs absolument comme contre les Polonais, en excitant contre eux les haines chauvines et brutales, de façon à pouvoir dire à ses Juifs et à ses Polonais à elle : Vous voyez bien que

notre Kaiser vaut cent fois mieux pour vous que le Tsar ! Elle a agi de même contre les Juifs roumains, ainsi que l'explique M. Mosco Marcu dans un petit livre suggestif : **Ce que les Juifs roumains doivent à la Prusse** ; elle avait de propos délibéré cherché à maintenir ces Israélites dans une position défavorisée pour se ménager peut-être des motifs d'intervention, et en tous cas pour dire à ses Juifs à elle, le jour où ils regimberaient contre le *junkerthum* : Que diriez-vous si vous étiez Juifs roumains ? C'est aussi à l'imitation des antisémites allemands, Stockel, Duhring, Lueger, que nos Drumont et Morès soulevèrent chez nous des passions auxquelles la maladresse toute boche de certains juifs immigrés ne fut d'ailleurs pas étrangère non plus. En sorte que tous les Israélites vraiment judicieux devraient reconnaître qu'ils ont toujours eu à se plaindre de l'Allemagne et à se louer de la France et que « l'influence de l'antisémitisme fut forte quand la France était faible et faible quand la France était forte ». Que les Juifs de la prochaine Allemagne s'en souviennent, et qu'ils se modèlent sur Henri Heine plutôt que sur Lissauer et Harden !

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Plus que nous le fûmes jamais, les Anglais se montrent maintenant ardents défenseurs du tunnel sous la Manche. *The Observer* est allé interroger Mr Arthur Fell, Président de la Commission nommée par la Chambre des Communes pour l'étude du projet. Mr Arthur Fell parle :

La guerre nous a montré quels bons prophètes nous avons été dans les écrits que nous avons publiés un an au moins avant qu'elle n'éclatât. Dans ces brochures nous faisions remarquer que si, dans l'éventualité d'une guerre continentale, nous étions appelés à soutenir la neutralité de la Belgique, l'existence d'un tunnel nous serait d'un secours immense. Et certainement la preuve en est faite.

La guerre a éclaté un an après la publication de ces brochures, et nul soldat, qu'il soit ou non favorable à la construction du tunnel, ne saurait nier l'aide que c'eût été pour nous dans la marche des opérations. En fait, l'ingénieur du Chemin de fer du Nord,qui est l'ingénieur français du Tunnel sous la Manche, déclare que, d'après son expérience dans le transport des troupes, ses trains, se servant du tunnel, eussent pu transporter durant la guerre actuelle tous les hommes et toutes les munitions, en même temps qu'ils auraient importé en France des quantités considérables de charbon, ce qui aurait eu pour résultat d'empêcher la hausse excessive qu'il a subie à Paris. Il en aurait été de même pour l'importation de vivres

en Angleterre dans le cas où les sous-marins eussent interrompu les communications avec notre pays.

En outre, c'eût été la libération pour de nombreux vaisseaux, représentant des milliers de tonnes, qui n'ont cessé d'être employés au transport de l'armée et de ses munitions. Ce retour de navires à la vie normale aurait diminué le frêt et abaissé le prix des vivres, car le taux énorme du frêt a largement contribué au renchérissement des vivres.

Peut-être le point le plus important est-il que la mise à exécution des résolutions prises par la Conférence économique de Paris dépend entièrement de la construction du tunnel, parce qu'il est nécessaire que la Belgique et l'Italie, dont une grande partie des exportations allaient en Allemagne, jouissent de meilleures communications avec l'Angleterre si leurs exportations doivent se diriger vers cette contrée.

Il va sans dire que le gouvernement italien a fait de vigoureuses représentations pour la construction du tunnel, ou tout au moins pour qu'on travaille à établir de meilleurs moyen de communication que jusqu'à maintenant afin que leurs denrées périssables puissent parvenir rapidement sur le marché de Londres. Ils réclament également plus de facilités pour leurs importations d'Angleterre afin que celles-ci puissent atteindre directement, sans transbordement, les villes d'Italie où ils sont demandés.

Cette remarque s'applique aussi à la Belgique. Le roi des Belges a déclaré, et personnellement et par ses ministres, qu'il s'intéresse vivement à la construction du tunnel sous la Manche. A un degré moindre elle s'applique encore aux communications avec l'Espagne, la Suisse et les autres pays neutres du Continent.

La France, c'est chose connue, a toujours été entièrement favorable à la construction d'un tunnel et est disposée à prendre sa part dans l'entreprise, mais sachant combien est fort le sentiment insulaire de notre pays, elle s'est toujours montrée particulièrement soucieuse de ne jamais soulever la question. Elle a préféré attendre que du dehors une pression se fît sur elle, et que nous décidions en Angleterre que le tunnel est nécessaire et d'ordre vital pour les intérêts de la nation.

Quant à l'hypothèse de dangers militaires, nous croyons fermement que les plus grands stratégistes actuels considèrent qu'ils n'existent pas. L'idée que la France, en vue d'une attaque de Londres, pourrait s'emparer de la sortie du tunnel à Douvres, aucun homme raisonnable ne la saurait maintenant avancer.

Le rôle des sous-marins et la communication par la voie des airs ont complétement modifié la situation des îles auxquelles on ne pouvait atteindre que par la mer. Cette constatation a changé en d'âpres défenseurs du projet maintes personnalités qui furent formellement opposées à tout tunnel. Je pourrais nommer plusieurs membres de la Chambre les Communes qui en furent les adversaires et ont complètement changé leur opinion. Il faut encore particulièrement noter que parmi le grand nombre des nouveaux membres élus au cours de cette guerre, il ne s'en trouve qu'un ou deux qui soient opposés au tunnel, lequel a pour lui maintenant une très grande majorité.

Le tunnel peut être construit en cinq ans. Tous les plans sont établis. Il ne manque plus que la sanction du Parlement, et il n'y a pas de doute que

le projet sera voté si le gouvernement accepte de donner son appui à l'entreprise. Si le gouvernement y consent, des démarches immédiates seront faites pour obtenir les pouvoirs nécessaires afin que les travaux soient commencés tout de suite la guerre terminée.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le Professeur Leband, dans la *Gazette des Juristes allemands*, expose quelle devra être, selon lui, l'attitude de l'Allemagne vis-à-vis de l'Angleterre après la guerre :

Quelle devra être l'attitude de l'Allemagne vis-à-vis de l'Angleterre après la guerre ? Avant tout, nous devrons résister à toute velléité sentimentale qui nous porterait à rétablir le plus vite possible, au lendemain de la paix, les relations amicales avec l'Angleterre. Ce serait indigne de l'Allemagne. On ne doit pas oublier. Au contraire, il faut que, à jamais, la conscience allemande soit pénétrée de cette idée que l'Angleterre est entrée en guerre exclusivement par intérêt et par bas égoïsme, et sans que l'Allemagne lui ait jamais fait aucun mal. De même, nous ne devrons pas oublier que l'Angleterre s'est alliée avec d'autres puissances pour l'anéantissement de l'empire allemand et la destruction de notre peuple. De son côté, l'Angleterre continuera, après la guerre, à éprouver les mêmes sentiments de haine envers l'Allemagne. Acceptons délibérément la formule : « Dent pour dent, œil pour œil », et concluons à la nécessité de rester aussi distants que possible.

Le commerce d'importation et d'exportation, ainsi que les établissements financiers de l'Allemagne, devront, après la guerre, être libérés, dans la mesure du possible, de tout contact avec l'Angleterre : nous devrons même éviter de passer avec l'Angleterre des conventions économiques, car les Anglais, lorsqu'il le faudra, n'en tiendront aucun compte. Nous ne devrons admettre ni attaché militaire, ni attaché naval, ni aucune espèce d'autres espions anglais officiels, et nous devrons surveiller étroitement les menées des ambassadeurs et consul étrangers. L'empire ne devra, en aucun cas, tolérer que les sujets allemands mariés à des Anglaises entrent dans les services diplomatiques. La défiance la plus large devra inspirer notre conduite envers la Grande-Bretagne, et il ne faudra plus nous en laisser imposer par l'arrogance des Anglais comme nous le faisions si souvent avant la guerre. L'Allemagne peut poursuivre ses destinées historiques en se passant de l'amitié de l'Angleterre.

Un rédacteur du *Berliner Lokal Anzeiger* est allé interviewer Richard Strauss, dans sa propriété de Garnisch. Il est bon de rappeler que le nom du génial compositeur ne figure pas parmi les signataires de l'appel des 93. Il a même eu, nous rapporte « la Revue de Hollande », « l'habileté suprême de ne pas imiter certains de ses collègues qui n'ont pas eu honte de diriger des concerts dans les villes étrangères occupées par la soldatesque allemande ». Pourquoi « habileté » ? disons « tact ». Voici les déclarations de Richard Strauss :

Je suis résolument opposé au boycottage par principe des œuvres de

compositeurs vivants, sujets d'un pays ennemi. Il est naturel que nous bannissions les créations de ceux des compositeurs qui ont osé insulter la culture allemande, mais nous pourrions tranquillement tenir compte des œuvres — j'entends évidemment des œuvres de valeur — des étrangers qui ne se laissèrent pas aller à de pareilles manifestations indignes. Nous n'avons pas à imiter le mauvais exemple des peuples ennemis. Nous sommes un peuple de culture puissant, inébranlable et nous pouvons nous permettre de prouver au monde que nous valons plus que les autres et que nous admettons même actuellement ce qui est bon, n'importe quelle en soit la provenance. Bornonsnous à boycotter ce qui ne vaut rien, même si c'est un produit indigène...

Présentement les intendants, les directeurs et les chefs d'orchestre ont le devoir sacré de favoriser les créations allemandes, surtout celles de débutants doués qui luttent, et je reconnais que dans aucun pays il n'est plus difficile à ceux-là d'arriver qu'en Allemagne. Je me suis efforcé et je m'efforce toujours de prendre fait et cause pour ces êtres doués qui n'ont pas encore de réputation et ce m'est une satisfaction d'avoir, par exemple, dès 1895, pu faire représenter, l'œuvre de début, pleine de talent, d'Hausegger, « Klein Zacherl. » On croirait que les théâtres de cour et les théâtres municipaux, richement subventionnés, des grandes villes, devraient être en mesure de tenter des essais avec des œuvres de débutants. C'est une erreur. Dans leurs efforts artistiques, ces théâtres doivent tenir compte du succès d'argent, de la participation du grand public et de celle des étrangers de passage. Les véritables pépinières de jeunes talents furent, sont et et resteront les petits théâtres de cour allemands, qui ont leurs abonnés fixes pour des jours déterminés, qui ne peuvent compter sur des spectateurs occasionnels et sont par suite bien mieux en mesure de faire des expériences. Ils n'ont pas besoin, à l'exemple des puissants théâtres de cour et théâtres municipaux, avec leurs budgets gigantesques, de regarder à leur caisse. Ils peuvent être être plus courageux, parce que la question des recettes quotidiennes est d'importance secondaire pour eux. C'est surtout les jours de semaine, qui entrent peu en ligne de compte pour la caisse, qu'il leur est possible de représenter des œuvres de talents naissants. C'est pourquoi tant d'œuvres allemandes ont commencé leur marche triomphale dans ces pépinières.

Toutefois, l'on constate actuellement jusque dans les grandes villes, que l'on a des obligations envers les créations de compositeurs allemands qu doivent lutter pour qu'on les écoute et les apprécie, et c'est ainsi que la puissante lutte allemande mènera, dans ce domaine aussi, à des victoires artistiques allemandes.

Nous apprenons encore, par Strauss lui-même, qu'il vient de terminer deux des trois actes de son nouvel opéra : « La femme sans son ombre », qu'il ne fera représenter qu'après la signature de la paix.

LA PRESSE NEUTRE. — M. E. Bovet, dans la revue zurichoise qu'il dirige, *Wissen und Leben*, publie un très intéressant article sur l'étatisme et l'individualisme. Pour ceux à l'étiquette facile qui nous

déclarent de race latine, les Français sont individualistes, alors que les Allemands seraient étatistes. Admettant pour un instant que vraie est cette assertion, M. Bovet se heurte à certains faits historiques :

Un des traits les plus frappants de la conception romaine n'a-t-il pas été précisément l'étatisme? Tout le dix-septième siècle français, depuis Richelieu jusqu'à la révocation de l'Edit de Nantes, n'a-t-il pas été étatiste? Quant à Napoléon Ier, si l'on m'objectait qu'il fut un phénomène passager, je répondrais qu'il n'aurait pu se réaliser sans la connivence du milieu, ni même sans le travail préparatoire du Genevois Rousseau. L'histoire de la troisième République est riche aussi en éléments étatistes et c'est bien en France que le socialisme semble avoir trouvé son expression la plus despotique.

D'autre part, M. Bovet a jadis appris à l'école, et lu souvent par la suite, que l'Allemagne était la patrie de l'individualisme. Mais il n'est point tenté pour cela de renverser les termes de la proposition, l'évolution historique et certains faits psychologiques lui montrant que l'une et l'autre généralisations sont également fausses :

Dans les groupements humains, ne voit-on pas alterner l'individualisme et l'étatisme ? Et quand de petits groupes, suffisamment concentrés (communes, cantons), fusionnent en un groupe plus grand, ne voit-on pas recommencer cette oscillation qui tend à l'équilibre de deux forces également nécessaires? La race n'entre là-dedans que pour fort peu de chose ; tout dépend du *moment*, de l'étape qu'on observe dans cette évolution de la physique sociale. Balzac écrivant *Le Prince* en 1531, Corneille écrivant *Horace* en 1640, ils magnifient l'étatisme ; Mme de Staël observant l'Allemagne vers 1805 et Stendhal observant l'Italie de 1820-1840, ils admirent l'individualisme. En choisissant d'autres « moments », on pourrait opposer à ces auteurs Rabelais et Diderot et Machiavel et Treitschke. Je ne cite que quelques noms, *currente calamo* ; mais ne serait-il pas intéressant d'étudier, à ce point de vue, et en opposition à Treitschke, le rôle de Mommsen, protestant (en 1881) en faveur de l'individualisme contre le socialisme d'Etat ? Et le grand succès de Freytag, avec *Soll und Haben*, ne touche-t-il pas aussi à notre problème?... On peut dire simplement qu'*en ce moment* la mentalité germanique est encore fortement imprégnée d'étatisme, tandis que la mentalité latine réagit, depuis quelques années. Dire qu'il s'agit d'une affaire de « races », c'est une explication superficielle, contredite par l'histoire. La vérité me semble être beaucoup plus complexe.

Il y a eu d'abord, en Europe et ailleurs, le triomphe du positivisime, dégénéré en matérialisme, qui ne voit plus que les faits économiques, où la force remplace le droit, où le machinisme social supprime les consciences individuelles. La gloire de Bergson sera d'avoir réagi parmi les premiers, et plus puissamment que tout autre, contre ce dessèchement des âmes. Mais, outre la maladie générale, il y a ce fait essentiel, qu'on s'obstine à ne pas voir : La France et l'Allemagne en sont à des « moments » divers de leur évolution. L'Allemagne, longtemps retardée par ses propres fautes et par la politique de ses adversaires, en est à la réalisation de l'unité, à un moment qui rappelle fort le xviie siècle français. Elle regagne

le temps perdu, à pas de géant, mais il faut bien pourtant qu'elle traverse les étapes nécessaires ; aujourd'hui elle est encore séparée de la France par la Révolution... D'autre part, comme il y a malgré tout un esprit européen, dont bénéficient même les retardataires, et comme l'Allemagne est en bien des domaines (non politiques) au premier rang des nations modernes, il en résulte pour elle une complication étrange : elle donne des formules scientifiques, très modernes, à des conceptions surannées pour nous ; son Descartes s'appelle Ostwald ou Hæckel, son Bossuet s'appelle Lasson ou Naumann ! A son tour maintenant d'être « la grande nation »... et de rendre désagréables ses plus belles qualités à force de vanité. Mais n'est-il pas allemand, ce proverbe qui dit : « *Es wird dafür gesorgt, dass die Bäume nicht in den Himmel wachsen* » (1). L'histoire de nos jours et des années prochaines égalisera sans doute plus d'un « retard », et une Europe mieux équilibrée ne saura que faire de l'étatisme d'hier.

L'évolution historique nous montre que l'étatisme n'est pas le fait d'une race particulière ; on pourrait en dire autant de l'individualisme...

Que peut-on bien entendre par individualisme? Est-ce la liberté (relative) de l'individu ou celle d'un groupe ? Il semble bien que la première soit primordiale et essentielle, sans vouloir pour cela nier la seconde ; mais la seconde n'est qu'un moyen pour assurer la première. La liberté individuelle (dans le premier sens) peut être extérieure ou intime ; elle peut être politique, ou intellectuelle, ou morale. Toujours relative, elle est l'un ou l'autre, ou l'un et l'autre, selon les milieux, selon les moments. Chaque peuple a sa liberté individuelle : sous le despotisme, les individus privés de tout droit politique peuvent être fort libres dans leur vie privée ; en république, les citoyens peuvent être tyrannisés par un dogme officiel ; entre ces deux extrêmes il y a place pour toutes les nuances. Au XVIe siècle la Réforme est apparue à beaucoup de bons esprits comme une délivrance individuelle; mais Calvin n'a-t-il pas bientôt effrayé Rabelais ? Et Ronsard n'a-t-il pas déclaré trouver plus de liberté derrière la façade autoritaire de de l'Eglise catholique ?... Pour reprendre les exemples cités plus haut : l'individualisme des héros de Stendhal n'est pas du tout celui de l'Allemagne de Mme de Staël, ni celui de Rabelais dans l'abbaye de Thélème ; et l'on conclut que, avant d'attribuer à une nation, ou à une « race », le monopole de l'individualisme, il faudrait dire nettement ce qu'on entend par ce mot...

Si malaisé qu'il soit de définir le caractère d'un individu, il est plus difficile encore de définir l'individualité d'un groupe. Elle existe pourtant ; est-elle intimement liée à la souveraineté politique de ce groupe ?... Le sujet est si vaste, si compliqué, qu'il faudra lui consacrer une étude spéciale. Aujourd'hui je tiens simplement à affirmer cette conviction : que le groupe social est un moyen, non pas un but (c'est dire nettement que je suis antiétatiste). Le but du groupe social, c'est de contribuer au plus grand bonheur de l'individu, en le protégeant, en l'éduquant, en équilibrant la liberté de chacun avec les droits de tous. Ce serait une erreur criminelle que de sacrifier le but au moyen, c'est-à-dire l'individualité du citoyen à celle du groupe.

(1) « On a pris soin que les arbres ne croissent dans le ciel. »

Où s'arrêtera donc la compétence nécessaire du groupe, de façon à protéger sans opprimer ? C'est un premier problème. Et de tous les groupes concentriques auxquels nous appartenons (commune, canton, nation, Europe, humanité), lequel est *actuellement* le plus compétent pour nous protéger ? C'est un second problème.

Voici la conclusion de M. E. Bovet :

Il est clair que dans cette lutte séculaire entre l'étatisme (compétence du groupe) et l'individualisme (liberté intime du citoyen), nous n'arriverons jamais à un équilibre stable ; nous avancerons, grâce aux créations révolutionnaires toujours renouvelées des individus. Enfin il est évident, par l'expérience et par la logique, que la liberté de l'individu grandira à mesure que le groupe (*actuellement* compétent) auquel il se rattache (de par sa volonté) grandira aussi. Et voilà pourquoi je termine en disant : Lausannois de par ma naissance, Suisse de par ma volonté civique, je me sens Européen de par tout ce que l'Allemagne, la France, l'Italie ont donné à mon esprit, et déjà, par delà tous les horizons, le rêve de mon cœur s'envole à l'humaine fraternité des hommes libres.

Wissen und Leben, dans le même numéro, publie deux autres articles se rattachant au même sujet : l'un de M. Eduard Feer, l'« Homme employé comme arme » ; l'autre de M. Paul Steinmann, « Nietzsche et la Guerre mondiale ».

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Le canal de Suez. — Etroit petit ruisseau creusé dans les décombres des siècles mémorables, le canal de Suez emprunte, dans la plus grande partie de son parcours, un aspect désolé à l'irrévocable aridité des poussières mortes et des gestes révolus. Mais la couleur vivante et caressante de son eau anime çà et là de quelque poésie l'étrange coulée dans le sable si sec de cette eau claire et tiède, d'un vert semblable à l'étincelle verte des yeux des blondes alanguies.

A main droite, du côté du couchant, la berge herbeuse est plantée de tamaris, de cytises « plaintifs » aux longues grappes d'or et de roseaux aux plumets roses. Pour le voyageur déçu, qui cherche en vain au loin un paysage d'oasis, cette bande de verdure le long du bastingage est comme une excuse et comme une invite à oublier de voir, sur la berge de l'est, l'ocre hideur du sable mort, tout ras, muet et nu comme la fin du monde. Ce sable, qui ensevelit Babylone et Ninive et qui s'étend jusqu'aux tombeaux des Pharaons, s'effrite sous le remous de l'eau fouettée par les hélices. Têtu et indomptable, il retourne sans cesse grain à grain dans le lit du canal, pour combler la balafre qu'une race nouvelle lui infligea du bord méditerranéen au golfe de Suez. D'énormes dragues râclent et creusent le fond vite

embourbé. Haletantes, charbonneuses, dans un vacarme de ferraille, elles s'efforcent jour et nuit de maintenir l'artifice de l'âge moderne contre ce rythme de destruction et d'enfouissement qui a nivelé les civilisations millénaires de l'Orient.

Le canal n'a pas la largeur de la Seine dans Paris. Deux grands navires en marche ne peuvent se croiser qu'en certains points. Ils se cèdent la place à tour de rôle, au niveau des stations installées tous les 10 ou 15 kilomètres et qui desservent à la fois le chemin de fer et le canal. Quatre à cinq maisons gaies, blanches à tuiles roses, entourées de palmiers, d'eucalyptus et de cèdres forment ces minuscules oasis. Tout à coup, aux couacs-couacs des canards du bord qui reniflent la terre, répond le sifflet d'une locomotive et le train de Suez à Port-Saïd passe rapide sous la surveillance inévitable des poteaux pelés du télégraphe.

Voici une longue théorie de chameaux qui zigzague en lacets réguliers sur la pente raide de la rive. Des fellahs, vêtus d'un énorme turban et de vagues lambeaux de cotonnade, refoulent le sable en creusant une tranchée au bord de l'eau. Les chameaux sanglés d'un bât à deux paniers viennent devant les hommes recevoir à genou leur double charge, puis, sur un signal, s'en vont dociles, en impeccable file indienne, vider les paniers au loin.

La coulée verte traverse maintenant entre deux digues un de ces immenses marécages nombreux en Basse-Egypte. Au delà des deux berges, l'eau sale et miasmatique de la lagune est parsemée de paillassons d'amas de joncs roussis où les mouettes, les cigognes, les ibis roses, en régiments serrés, s'essuient les pattes après le bain. Et très loin, en flaques coupées de bancs de sable, le marais chargé de fièvres va se confondre là-bas avec le ciel si blanc...

Des fellahs complètement nus suivent le paquebot à la course, en poussant des aboiements significatifs. On leur jette des biscuits, des morceaux de victuailles. Ils entrent dans l'eau, happent le butin, reviennent à la rive, le cachent sous une touffe d'ajoncs et reprennent leur course, infatigables. Ce sont de beaux hommes, musculeux et souples.

Nous croisons une famille indigène en voyage. A l'avant un premier chameau se dandine, chargé de bagages indéfinissables. Suivent un vieillard étique demi-nu, et deux adolescents en loques, puis un second chameau balance un faix pyramidal, et, juché tout en haut, un gamin grassouillet, vêtu de soleil et royalement bronzé. A l'arrière, l'homme, le maître en jupon court, ceinture bleue, turban à queue, s'avance dignement. A ses côtés, un peu en arrière, la femme, l'épouse, dont la tête est prise dans un voile noir d'étoffe si légère, flottant au vent sur une ample chemise blanche et jusqu'à terre. Les deux ont un bâton très long : c'est le tableau vivant de la fuite en Egypte.

Quelques heures plus tard, changement de décor des deux côtés du ruban d'eau étalé sur le sable. Le canal s'éloigne de la lagune et des marais pour transpercer le désert. Désolation des dunes fauves aux si maigres touffes de si maigres ajoncs ! Et jusqu'à Ismaïlia, à mi-chemin de Suez, ce décor est invariable. Parfois il se supprime tout à fait. L'eau coule resserrée, tassée, entre d'énormes cônes de sables, soudés les uns aux autres, interceptant la vue et d'où rayonne à bout portant une chaleur suffocante. Combien de terrassiers qui creusèrent le canal à ce terrible endroit sont enfouis sous ces dunes de feu ? Le passant leur doit un souvenir de gratitude : éternelle usure des générations les unes pour les autres.

Soudain nous débouchons sur un grand lac. O l'agréable surprise ! On revoit l'horizon, la brise vient à nous. Un bois d'eucalyptus et, très loin dans les arbres, la silhouette d'une mosquée et d'une ville orientale : Ismaïlia. Un fourmillement de barques de pêcheurs, des chaloupes affairées, des appels, des signaux, toute une vie retrouvée vient, pour nous, vaincre le désert si pesant déjà. Trois paquebots remontent vers l'Europe. Pour les laisser passer le nôtre reste à l'ancre pendant deux heures. Mais quel spectacle ! Coucher de soleil rutilant d'ors, de pierreries féeriques, immense et prodigieux tumulte de toutes les lumières en cascades de feu sur la dentelle des nuages, sur le lac frétillant de volupté, sur les sables haletants et comme prêts à respirer, enfin ! après le crépuscule.

La nuit tombe lorsque nous repartons lentement vers Suez, abandonnant le lac sur lequel une brume, sans doute de sable impondérable, descend. On éprouve de nouveau l'étreinte du désert lugubre dans ses limbes stériles. Après dîner nous stoppons encore pour laisser passer d'autres navires. Le large pinceau du projecteur balaie l'horizon, découvre sans pudeur les bouées endormies et les moindres aspérités de la rive, argente les milliers d'écailles de l'onde qui tremblote et son dard flamboyant se perd dans le ciel noir. Le dernier paquebot nous aveugle de ses feux ; c'est un « kamarad » et, tandis qu'on se croise, les musiciens des deux bords se saluent à grands coups de caisse et de trombones dont les cuivreries « kolossales » se répercutent aux échos du désert qui en grince ; des chiens-loups fouinant sur les berges ululent, les canards croassent à plein bec, le vacarme est fantastique et *fafnérien*, aiguisé par les beuveries de bière fraîche et des chants gutturaux.

Mais, bientôt, le désert est le plus fort ; les projecteurs allongent leurs fuseaux, les lampes s'éteignent, le tintamarre dégénère, et, sur le clinquant grossier de ce romantisme d'opérette, la nuit étoilée s'étend, encore plus puissamment mystérieuse et classique, la nuit étoilée seule, toujours seule éternelle beauté.

GEORGES DAUVILLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie

Eugène Pittard : *Les peuples des Balkans.* Avec des figures et 4 cartes. Attinger. 3 »

Histoire

La France pour la Pologne. Enquête ; Revue Polonia. 4 »

C. Ibanez de Ibero : *D'Athènes à Constantinople ;* Attinger. 3 50

Littérature

Abbé Delfour : *La culture latine ;* Nouv. libr. nat. 3 50

Louis de Royaumont : *Pro domo (La Maison de Balzac),* suivi de *Comment a été fondée la Maison de Balzac,* par J.-P. Barbier. Nomb. illust.; Figuière. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Max Aghion : *A travers l'Europe sanglante.* Dessin de l'auteur. Hors texte d'Abel Faivre ; Flammarion. 3 50

Jean Alazard : *L'Italie et le conflit européen ;* Alcan. 3 50

Lucien Bauzin : *Solidarisme et Dommages de guerre ;* Crémieux (Suresnes). » »

Gérald Campbell : *De Verdun aux Vosges.* Trad. par André Siegfried, lettre-préface de Léon Mirman ; Colin. 5 »

Carte du Front de Salonique, en 4 couleurs ; Berger-Levrault. 1 »

Carte Roumanie-Hongrie, en 4 couleurs ; Berger-Levrault. 1 25

Ferri-Pisani : *Le Drame serbe ;* Perrin. 3 50

La Guerre. Documents de la section photographique de l'armée ; Colin.

Fascicule XVII. 1 25

— XVIII. 1 25

Jean de la Hire : *L'Europe future,* réponse à M. H.-G. Wells ; Albin-Michel. 1 »

William Martin : *Sur les routes de la victoire.* Préface de M. le colonel Feyler ; Alcan. 3 50

John Morse : *Un Anglais dans l'armée russe ;* Hachette. 3 50

L'offensive de la Somme. Cartes en couleurs ; Berger-Levrault. 1 »

Noëlle Roger : *Les Carnets d'une infirmière ;* Attinger. 3 50

Robert Vaucher : *Avec les armées de Cadorna ;* Payot. 3 50

Charles de Wisscher : *La Belgique et les pirates allemands.* Préface de M. J. Van den Heuvel ; Payot. 2 50

Philosophie

Léon Daudet : *L'Hérédo.* Essai sur le drame intérieur ; Nouv. libr. nat. 3 50

Poésie

Pierre d'Arcangues : *Les lauriers sur les Tombes.* Illust. de P. de Montaut ; Lafitte. » »

A.-J. D'Ax : *Le Passé ;* Sansot. 3 50

Georges Faure : *Poèmes de la guerre ;* Figuière. 3 50

Louis de Gonzague-Frick : *Sous le bélier de Mars ;* La Phalange. 2 »

René Schwob : *Les Cantiques de la vie.* Préface de Paul Adam ; Les Forgerons. 0,75

Henry Spiess : *Attendre ;* Julien (Genève). 3 50

Emile Verhaeren : *Les Ailes rouges de la guerre ;* Mercure de France. 3 50

Questions coloniales

Pierre Alype : *L'Ethiopie et les convoitises allemandes.* Avec 9 illust. et 2 cartes hors texte ; Berger-Levrault. 7 50

Roman

Guillaume Apollinaire : *Le Poète assassiné ;* L'Edition. 3 50

Marcel Berger : *Le Miracle du feu ;* Calmann-Lévy. 3 50

Adrien Bertrand : *L'Appel du sol ;* Calmann-Lévy. 3 50

Lucie Delarue-Mardrus : *Un roman civil en 1914 ;* Fasquelle. 3 50

Olivier Diraison-Seylor : *Irène, grande première* ; L'Edition. 3 50
Gaston Leroux : *Les étranges noces de Rouletabille* ; Lafitte. 3 50
H. Seton Merriman : *Les Vautours* ; Nelson. 1 25
Henri de Régnier : *L'Illusion héroïque de Tito Bassi* ; Mercure de France. 3 50
Jeanne Schulz : *Jean de Kerdren* ; Nelson. 1 25

Sociologie

Daniel Bellet : *Le Commerce allemand* ; Plon. 3 50
Paul Descamps : *La formation sociale du Prussien moderne* ; Colin. 4 »
Alfred de Tarde : *L'Europe court-elle à sa ruine ?* Colin. 1 25

Théâtre

Marivaux. *Théâtre*, I. Introduction par Emile Faguet ; Nelson. 1 »

Voyages

André Siegfried : *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la guerre* ; Colin. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre du Colonel Feyler. — Mort du Mage Papus. — Participation américaine au soulagement des misères de la Guerre. — Paul Claudel au Gymnase. — Les 72 ans de Sarah Bernhardt. — Ours et chien devenus mascottes. — La bibliothèque des prisonniers. — Le Palinod de 1916. — Almanach. — Les Dames en sabots. — Les Ancêtres. — Océanographie macabre. — Le Systéme métrique et l'Angleterre. — Ivresse bavaroise. — Shakespeare, Rousseau et le latin. — Erratum. — Le Musée de Province. — Publications du *Mercure de France*.

Une lettre du colonel Feyler.

Nous avons reçu du colonel Feyler la lettre suivante :

Lausanne, le 21 octobre.

Monsieur Alfred Vallette, Directeur du « Mercure de France ». Paris.

Monsieur et honoré Confrère,

Permettez-moi de vous dire mes sentiments sur l'article publié par M. Louis Dumur dans la dernière livraison du Mercure de France.

Les machinations qu'il prête à la direction du *Journal de Genève* et dans lesquelles il me fait jouer un rôle qui est ou d'un imbécile ou d'un complice, sont une accusation gratuite et odieuse. Je me refuse à servir d'argument pour des attaques contre le directeur de ce journal qui est un homme de la plus grande loyauté et un de mes fidèles amis.

Si mon nom devait figurer de nouveau dans des articles de M. Dumur appartenant au même ordre d'idée, je vous serais reconnaissant de le retrancher. Je ne veux être impliqué d'aucune façon quelconque dans une campagne dont je déplore l'inspiration, car elle dessert également la France en Suisse et la Suisse en France.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré Confrère, l'expression de mes sentiments de parfaite estime.

F. FEYLER.

Nous avons communiqué la lettre du colonel Feyler à M. Louis Dumur qui nous répond :

Paris, le 2 novembre.

Mon cher ami,

J'apprécie l'intention qui a dicté le geste généreux, mais inefficace, de M. le colonel Feyler en faveur de son « fidèle ami », le directeur du *Journal de Genève*. Qu'il me permette toutefois de lui dire que je ne lui ai fait jouer aucun rôle dans cette affaire. J'ai dit simplement, ce qui est la stricte vérité, qu'en ce qui concerne

les questions suisses, M. le colonel Feyler prenait généralemnt dans sa revue, *la Revue militaire Suisse*, une position contraire à celle du *Journal de Genève*. M. le colonel Feyler écrit en toute indépendance dans le *Journal de Genève* ses articles sur la guerre; il s'exprime également en toute indépendance dans la *Revue militaire suisse* sur les questions intérieures suisses. Il n'y a aucune contradiction dans son attitude personnelle. En quoi donc ce que j'ai dit, et qui est tout à son honneur, le toucherait-il ?

Quant à me servir comme argument de ce qu'écrit M. le colonel Feyler dans la *Revue militaire Suisse*, j'en ai, me semble-t-il, le droit absolu.

Or, il n'y a qu'à lire son volume, *la Crise politique Suisse pendant la guerre* (Payot et Cie), composé d'articles qu'il a publiés dans sa revue sur les questions nationales, pour y trouver la preuve abondante de ce que j'ai avancé.

Je n'avais pas produit de citations du colonel Feyler. En voici une tirée de l'article consacré par lui à l'affaire de Loys, qui avait fait le sujet de ma chronique :

« En définitive, ce qui reste de ce déplorable incident, ce n'est pas la publication involontaire de son manifeste, ce n'est pas même l'opinion que lui inspire la politique du Conseil fédéral, — bien d'autres l'ont trouvée médiocre, cette politique de neutralité effacée et de génuflexions apparentes ou réelles devant la force d'un empire, — c'est une série d'actes imprévoyants, abusifs et ridicules qui ont compromis l'autorité de son commandement et entamé la confiance qu'il devait inspirer.

« Que le Conseil fédéral se soit fâché, c'est naturel. Qu'il ait réclamé du général une punition sévère, c'était son devoir. Et que le général ait mis huit jours pour borner cette sévérité à une réprimande, c'est d'un très indulgent ami. En définitive, il n'y aura eu qu'une victime, l'armée. Elle doit commencer à s'y faire, hélas ! »

Puis, après avoir fait la différence psychologique entre le soldat de la Suisse alémanique, toujours respectueusement soumis à l'autorité, quelle qu'elle soit, et le soldat romand, pour qui l'autorité ne vaut que ce que vaut celui qui l'exerce, «considérée s'il est considéré, déconsidérée, en cas contraire » (la division de Loys est une division romande), le colonel Feyler conclut :

« Si modéré que l'on tienne à rester, on aboutit à de graves conclusions pour peu que l'on admette une troupe composée d'hommes à l'esprit critique et qui ont l'habitude de regarder moins au képi qu'à la tête. En examinant les choses sous cet angle, force est de répéter ce que l'on a dit après le procès de Zurich : si, au premier combat, la troupe remporte un succès, la situation du chef compromis est rétablie.

« Mais au moindre revers, la méfiance aggravée risque de précipiter la démoralisation et de provoquer l'indiscipline.

« On n'a pas le droit d'exposer une troupe, une armée, une patrie à de pareils hasards, de jouer sur un coup de dé la confiance de soldats qui se battent pour leur pays. Un système disciplinaire qui, dans l'appréciation des fautes d'un chef, ne songe pas avant tout aux hommes est un système faux. »

Si l'on se rappelle comment le *Journal de Genève* présentait le même incident, nous pouvons dire, je crois, que la cause est entendue.

M. le colonel Feyler juge ma campagne déplorable. Ce qui est déplorable, c'est ce qui se passe en Suisse, et non pas les commentaires que ces lamentables événements peuvent inspirer à un esprit libre et à un bon citoyen.

Quant à déclarer qu'elle dessert à la fois la Suisse en France et la France en Suisse, ce n'est là qu'une opinion. Ce n'est pas la mienne ; ce n'est pas celle d'un grand nombre de nos compatriotes. Ce qui dessert la Suisse en France, ce n'est pas l'expression des sentiments d'un modeste citoyen, mais bien la politique de notre gouvernement, les agissements de notre état-major, l'attitude de notre presse alémanique ; et ce qui dessert la France en Suisse, ce sont les innombrables Allemands et récents naturalisés inondant notre territoire et corrompant notre esprit national, ce sont nos germanophiles et ce sont nos neutralistes.

Recevez, mon cher ami, etc.

LOUIS DUMUR.

§

Mort du Mage Papus. — « Faut-il devenir mage ? » demandait froidement le poète Fernand Divoire. « Certes ! » avait déjà répondu le docteur Encausse qui, à cette occassion, se fit appeler Papus.

Le mage Papus à la vérité ressemblait à tout le monde. Rien dans sa mise n'attirait le regard. Ce mage en veston était un bon gros garçon de mine joviale, au regard pénétrant, sympathique en un mot.

Ses premiers insignes furent ses trois galons de médecin major. Mobilisé depuis le début de la guerre, le mage Papus retourna à l'ordre docteur Encausse. Comme tel il fit bravement son devoir de Français. Puis il mourut.

Comme mage, Papus était porteur de nombreux titres honorifiques. Il était Président du groupe indépendant d'études ésotériques ; du Suprême conseil de l'ordre martiniste ; délégué général de l'ordre Kabbalistique de la Rose-Croix ; docteur en Kabbale ; président de la Société magnétique de France.

Papus avait remis le magnétisme à la mode dans les salons où pendant un temps il exerça une réelle séduction sur l'esprit inquiet des femmes à la foi errante. Il les initiait à la science occulte. Quant à sa science à lui qu'il dénommait *martinisme*, elle était renouvelée d'une ancienne secte qui mariait certaines pratiques d'ordre magnétique à un vague mysticisme. Le martinisme, qui avait séduit les Slaves au temps de la grande Catherine, n'eut pas le même succès auprès des Français du vingtième siècle. A la vérité, Papus eut peu d'adeptes. Et les belles dames qui s'engouèrent du bon mage à la barbe noire ne lui furent pas longtemps fidèles.

§

Participation américaine au soulagement des misères de la Guerre. — Le *Comité exécutif de la Dotation Carnegie pour la Paix internationale* vient de publier le sixième recueil annuel de ses travaux et de ses publications (*Year-Book of the Carnegie Endowment for International Peace 1916*). On y trouve, pages 72-73, une liste partielle des sommes consacrées par les États-Unis au soulagement des misères de la Guerre. Les représentants autorisés des diverses organisations qui s'y trouvent mentionnées en ont, eux-mêmes, indiqué le montant à une date déterminée. On peut les répartir en trois groupes : *a*) Organisations intéressant les deux groupes belligérants ; *b*) Organisations en faveur des empires centraux ; *c*) Organisations en faveur des pays de l'Entente.

A. — *Organisations intéressant les deux groupes belligérants :*

Croix Rouge américaine (Washington)........	1er mars 1916	2.580.617 dollars	34 cents
American Women's War Relief Fund..........	15 mars —	400.000 —	00 —
Committee of Mercy....	8 avril —	751.486 —	95 —
Comité pour les hommes rendus aveugles dans la bataille	31 déc. 1915	35.[illegible] —	79 —
Emergency Aid Committee Philadelphie ...	1er mars 1916	581.965 —	52 —
Florida Committee.......	24 janv. —	57.867 —	00 —
New-York State Board (C. rouge américaine) .	8 avril —	551.175 —	52 —
Comité de secours aux prisonniers de guerre...	31 déc. 1915	156.463 —	59 —

Vacation War Relief Committee..........	8 avril 1916	248.975 — 06 —
	TOTAL.....	5.430.033 dollars 47 cents

B. — *Organisations en faveur des Empires centraux :*

Sociétés de secours allemande et austro-hongroise (Washington)..	31 déc. 1915	315.292 dollars 00 cents
Délégations de la Croix-Rouge allemande.....	10 mars 1916	2.750.000 — 00 —
Fonds de secours allemand	12 mars —	225.000 — 00 —
Comité de secours pour les victimes de la guerre en Allemagne et en Autriche..............	17 janv. 1916	490.976 — 00 —
	TOTAL.......	3.781.268 dollars 00 cents

C.— *Organisations en faveur de l'Entente* :

Hôpital de l'Ambulance Américaine à Paris...	14 mars 1916	613.820 dollars 47 cents
Branche américaine du fonds des orphelins français.............	8 avril 1916	40.000 — 60 —
Comité américain de secours aux Arméniens et aux Syriens..........	8 avril 1916	430.519 — 63 —
Comité américain pour préparer à des métiers adaptés les soldats français mutilés..........	1er avril 1916	53.000 — 00 —
Fonds américain pour les blessés français.......	6 janv. 1916	111.254 — 50 —
Aide des Jeunes Filles américaines (pour la France)..............	12 janv. 1916	775.250 — 00 —
Hôpital et Ambulance américains en Russie..	28 fév. 1916	12.400 — 00 —
Hôtels américains pour réfugiés à Paris et comité de secours pour les enfants des Flandres.	21 avril 1916	21.000 — 00 —
Commission améric. de secours aux Polonais..	22 janv. 1916	214.914 — 06 —
Appui belge............	8 janv. 1916	20.000 — 00 —
Australian War Relief Fund................	1er avril 1916	4.400 — 00 —
Fonds de secours belge..	11 mars 1916	3.085.442 — 84 —

British American War Relief committee.....	31 déc. 1915	400.000 dollars	00 cents	
British War relief Association.............	15 janv. 1916	31.311 —	28 —	
Fonds Cardinal Mercier.	8 avril 1916	32.458 —	09 —	
Colonie de Franceville de Mme Berkeley-Smith..	1er avril 1916	7.997 —	80 —	
Commission de secours en Belgique (1)......	1er nov. 1915	7.000.000 —	00 —	
Comité des Belges prisonniers en Allemagne.................	10 mars 1916	4.600 —	00 —	
Dollar Christmas Fund pour Belges dénués...	6 janv. 1916	100.000 —	00 —	
Duryea War Relief Fund (pour les Alliés).....	6 janv. 1916	220.000 —	00 —	
Comité franco-américain de protection des Enfants de la frontière française............	1er avril 1916	45.000 —	00 —	
Fonds des Orphelins français............	26 février 1916	8.446 —	00 —	
Fonds pour les soldats belges invalides......	25 mars 1916	13.200 —	00 —	
Fonds pour le tabac aux soldats belges.......	8 avril 1916	11.822 —	82 —	
Fonds Lafayette.......	8 avril 1916	133.000 —	00 —	
Comité national de Secours aux Alliés.....	4 mars 1916	161.168 —	18 —	
Fonds de secours aux victimes polonaises..	1er avril 1916	259.173 —	17 —	
Prince of Wales National Relief Fund.....	8 avril 1916	163.600 —	00 —	
Fonds de secours aux familles des artistes français soldats.....	13 mars 1916	20.675 —	00 —	
Fonds pour les Serbes en détresse, Boston..	31 déc. 1915	60.000 —	00 —	
Comité de secours aux Serbes...........	8 avril 1916	253.743 —	97 —	
Secours Nat. aux femmes et enfants de France et aux Belges réfugiés..........	8 avril 1916	165.000 —	00 —	
	Total........	17.473.197 dollars	81 cents	

Il convient enfin d'ajouter à ces sommes le montant des contributions en

(1) Le total des sommes distribuées par cette commission et provenant de toutes sources atteignait, *à la même date*, 80 millions de dollars.

faveur des Juifs victimes de la guerre soit : 5.212.778 dollars 50 cents, et l'on obtient ainsi le remarquable total d'à peu près 29 millions de dollars.

Encore est-il impossible d'évaluer, même approximativement, ce qu'ont pu faire de sacrifices individuels tous les Américains que les misères de la guerre ont émus ou troublés. On sait que telle richissime personnalité a versé, par exemple, près d'un million de dollars comme contribution à diverses œuvres ; que mainte autre y consacre régulièrement une portion déterminée de ses revenus annuels, atteignant parfois la proportion de 15 o/o.

Les Etats-Unis ne se sont pas désintéressés, retranchés dans leur neutralité officielle, de la guerre européenne, et les tableaux qui précèdent montrent éloquemment que ce n'est pas vers la coalition austro-germano-turco-bulgare que penche la balance de leurs sympathies. — A. F.

§

Paul Claudel au Gymnase. — Elle est évocatrice du temps de paix, si proche et déjà si lointain, la matinée littéraire à laquelle un public d'élite assista, le samedi 3 novembre, au théâtre du Gymnase. Belles matinées de jadis, et beaux soirs aussi du théâtre du Vieux-Colombier, pour combien restez-vous représentatifs de la paix heureuse ! Temps révolu où l'on ne combattait que pour des idées littéraires ; où l'on attendait, comme un grand événement, une représentation de Shakespeare dans des décors simplifiés ; où, discuter du talent de Claudel — beaucoup disait du génie — nous était une source d'émotions, et où une matinée littéraire était offerte au seul profit spirituel de ses auditeurs. La matinée du Gymnase fut donnée, par surcroît, au profit du *Foyer Franco-Belge*.

Cependant, bien que le théâtre du Vieux-Colombier soit converti en vestiaire, que ses directeurs s'adonnent à des œuvres de guerre, et que ses artistes soient dispersés, ses spectateurs accoutumés ne se sentirent pas moins rajeunis de deux longues années en entendant Paul Claudel conférencier.

A la vérité, Paul Claudel qui nous revient d'Italie, ayant accompli une mission de propagande française, avait déjà parlé en mai 1915, et sa conférence, qui avait pour thème *la Vie, la Foi, la Patrie*, fut la première manifestation littéraire de ce temps de guerre.

Tel nous vîmes alors Paul Claudel, tel nous le revîmes. Même silhouette en redingote, même visage froid et sympathique à la fois. Même entrée sans timidité comme sans aisance. Même parole heurtée, même accent de terroir, même absence d'effets oratoires superflus. Mais une exposition claire dans une langue dépouillée de tous ornements. Paul Claudel nous fait connaître son art : pensée et forme. Pour expliquer sa forme audacieuse, que quelques-uns ont qualifiée barbare, il a des images, des comparaisons empruntées aux classiques. Pour nous faire sentir son rythme, il s'appuie sur une pensée de Pascal.

Et, en effet, nous comprenons. Une salle comble applaudit. L'un des plus intelligents parmi nos critiques, des plus compréhensifs, esprit curieux des idées nouvelles, moderne dans le meilleur sens du mot, Paul Souday marque une vive satisfaction. Public varié, des directeurs de journaux, des gens de lettres, des gens du monde aussi et des deux rives, peu de gens

de théâtre en revanche, et des femmes nombreuses et qui écoutent avec une attention soutenue. Elles comprennent !

Je les considère et je songe : Quel est donc ce Poète qui force ainsi les cerveaux féminins, dompte leur frivolité et les amène jusqu'à la connaissance complète de son œuvre sévère? J'ai vu, jadis, des femmes s'enthousiasmer pour l'*Otage* et pour *l'Annonce faite à Marie*, j'en ai vu pleurer en écoutant l'*Echange*, cette œuvre dramatique si humaine, d'une si haute portée philosophique et qui touche si profondément notre sensibilité. C'est tout l'Amour, et c'est plus encore la lutte du Bien et du Mal dans un cœur d'homme, et c'est aussi l'impuissance de la femme aimante et bonne à garder l'homme que le mal attire, qui brise tout pour courir le risque, cœur fermé à la pitié.

Même vibration, l'autre jour, chez les spectateurs du *Partage de Midi*, œuvre forte qui s'apparente à l'*Echange*. Tandis que les hommes discutaient sur son sens et tâchaient à en dégager la philosophie, par le moyen de leur intelligence, les femmes s'essayaient au même travail, par le moyen de leur sensibilité. Et c'est peut-être le plus sûr critérium d'une grande œuvre que cette double compréhension des sexes, par le cerveau et par le cœur.

J'ai observé les visages féminins tandis qu'on récitait la *Cantate à trois voix*, j'ai vu l'émotion répandue sur ces visages sensibles de latines, émotion de la plus belle qualité, celle qui vient, non des nerfs, mais de l'âme. J'ai observé le visage de l'interprète idéale du Poète, cette jeune Eve Francis au front noble, aux yeux spirituels, bouche fine, ensemble pur, joli visage de française qui évoque le pastel de Mlle Fels par La Tour.

Ce fut, vous dis-je, une belle après-midi de littérature et d'art. Le soir du même jour, l'Opéra faisait sa réouverture. Je gage pourtant que là-bas, en Allemagne, nos ennemis sont restés incurieux de cet événement mondain et des habits noirs et des smokings qui emplissaient la salle. Tandis qu'ils ont certainement considéré cette manifestation littéraire que fut la matinée Claudel au théâtre du Gymnase. Ils ont pu dire alors, abandonnant toute espérance de nous anéantir jamais : « Ce peuple ne mourra pas ; il vivra toujours, puisqu'il sait ainsi penser. » — LOUISE FAURE-FAVIER.

§

Les 72 ans de Sarah Bernhardt. — C'est au Canada, à Toronto, que, le 22 octobre dernier, Sarah Bernhardt les a fêtés. Embarquée à Bordeaux sur l' « Espagne » de la ligne française, Sarah a mis le pied le 9 octobre, à New-York. C'est en 1880 que l'Amérique reçut, pour la première fois, sa visite ; depuis lors, elle y est retournée à cinq reprises différentes : en 1885, en 1900, en 1910, en 1912 et l'année présente.

§

Ours et chien devenus mascottes. — On sait que presque tous les régiments anglais ont chacun une mascotte. A leur exemple, les bataillons formés au Canada pour aller défendre les couleurs d'Albion ont, eux aussi, leur mascotte. C'est ainsi que le 178e bataillon canadien-français en possède deux à lui seul : un ours, Maître Mathurin, et un chien. Parlons d'abord de l'ours. Il a été capturé près de Valcartier. Une nuit, le lieutenant-colonel Girouard était parti à la tête d'une patrouille pour aller bivouaquer. On était alors sur une montagne, et à deux heures du matin l'ordre fut donné à la

patrouille d'aller faire une reconnaissance pour rencontrer l'ennemi supposé.

Le lieutenant Garand, qui était en charge de la patrouille, entendit tout à coup un grognement et, à quelques pieds de lui, il aperçut un jeune ourson. Il se jeta sur lui, et le constitua prisonnier de « guerre ». Il l'emportait dans ses bras quand un grognement retentit non loin de lui. S'étant détourné, il vit la mère de l'ourson qui s'était jetée à sa poursuite. Comme le lieutenant Garand n'avait que la fuite pour lui échapper, c'est ainsi qu'il fit un marathon où il gagna enfin sur l'ennemi qui le poursuivait.

Aujourd'hui, la nouvelle mascotte du bataillon est, avec le chien, l'ami et le préféré du bataillon et on peut le voir dans tous les bureaux de recrutement.

Le chien, la seconde mascotte du bataillon, a aussi son histoire. Lorsqu'on décida de faire des souscriptions pour le fonds de secours, on offrit deux chiens de pure race, deux « fox terriers ».

Le colonel honoraire O. S. Perreault, du 178e bataillon, fut l'heureux gagnant de l'un des chiens, qu'il offrit à son bataillon. Inutile de dire que c'est le fidèle ami de ce bataillon et qu'il est traité avec tous les petits soins possibles.

§

La Bibliothèque des prisonniers. — Un journaliste havrais, M. J. Monjour, prisonnier au camp de Quedlinburg, a eu l'idée de constituer, pour son camp, une bibliothèque à l'usage de ses camarades prisonniers comme lui. Mais cette bibliothèque, composée au hasard des envois, est pauvre, et, de plus, son catalogue donne une piteuse opinion du goût littéraire français.

M. Monjour, afin de relever et d'enrichir sa bibliothèque, a écrit à un de ses confrère du *Havre-Eclair*, en joignant le mince catalogue à sa lettre. Le tout est parvenu, revêtu de nombreux « Geprüft » par la censure allemande, à M. Urbain Falaize.

C'est ainsi que nous connaissons les titres de tous les ouvrages de la bibliothèque du camp de Quedlinburg. C'est d'un ensemble, en effet, parfaitement incohérent et déconcertant. Bien entendu, ce sont les romans qui dominent, 500 exactement, la plupart signés de noms inconnus en France, et appartenant à la littérature pornographique d'exportation qui nous fut si préjudiciable.

Cependant il y a quelques About, P. Adam, G. Aimard, Balzac, Tristan Bernard (les Tristan Bernard plus nombreux que les Balzac), Henry Bordeaux, Paul Bourget, Claretie, Conan Doyle, Coppée, Daudet, Dickens, Alex Dumas, etc ; un seul Barrès, et c'est le *Jardin de Bérénice* ; un seul Huysmans : *les Sœurs Vatard* ; deux René Bazin : *le Blé qui lève* et *Donatienne*.

Les auteurs étrangers sont peu ou point représentés : six au total. Tolstoï (3 vol.), Kipling (1 vol.), Wells (1 vol.), Grazia Deledda (1 vol.).

Les classiques sont dédaignés. De Corneille, il n'y a que *Cinna* et *Horace*. Pascal est représenté par les *Provinciales*, et Racine brille par son absence.

Les classiques du XIXe siècle sont un peu mieux traités. Un Chateaubriand,

un Barbey d'Aurevilly. Le théâtre de Musset est au catalogue à côté d'Henry Bataille ! Mais on y cherche en vain Victor Hugo dramaturge.

De Victor Hugo poète, le seul volume, que possède la bibliothèque du camp de Quedlinburg est *le Pape* !

La Poésie est représentée par onze volumes sept auteurs que voici, par ordre alphabétique : J. Ajalbert, Botrel, A Chénier, Dante, Hugo, La Fontaine, Musset (3 vol.) et Zamacoïs.

Il ne nous reste plus, pour conclure, qu'à souhaiter que cet étrange catalogue s'améliore rapidement grâce aux dons des Havrais, et qu'en attendant, les Allemands ne considèrent pas la bibliothèque du camp de Quedlinburg comme un petit miroir de notre culture.

§

Le Palinod de 1916. — Le Jury d'examen du Palinod de Lyre s'est réuni à Bernay le 30 septembre. Sur les 580 compositions envoyées, cinquante avaient été retenues par la commission préparatoire.

Le Jury a décerné cinq lyres à des poèmes de guerre.

Première lyre d'or, avec saphir, perles et rubis à M. l'abbé Mauviel pour son Ode à *Pierre de Serbie.*

Deuxieme lyre d'or à M. le Dr Gaston de Vairé (Vendée) pour son Ode *A la plus grande France.*

Troisième lyre d'or à M. Jean Vaissié,secteur postal 29, pour son poème intitulé *le Guy.*

Quatrième lyre d'argent à Mlle Josset, directrice d'Ecole à Limoges, pour sa *Ballade à Rosalie.*

Cinquième lyre d'argent à M. Joseph Chapeon, de Châteaubriant, pour son sonnet *Sieste en chambrée.*

Dès à présent, le Palinod de 1918 est ouvert. En plus de la Poésie traditionnelle en l'honneur de la Sainte Vierge, il récompensera les cinq meilleures poésies ayant trait au relèvement de la France après la guerre : *La plus grande Patrie.*

On sait que les célèbres académies de Palinods, en Normandie, furent établies au moyen-âge pour célébrer la Sainte Vierge. Le cercle artistique des Philippins qui, à Rouen, continue la pieuse tradition, organise chaque année un concours littéraire sous ce nom historique. Cette année, la fête des Palinods aura lieu le 7 décembre.

§

Almanach. — En l'honneur du prochain jour de l'An, des poètes et des artistes préparent un almanach. Ce petit trait d'activité de la jeunesse artistique et littéraire est d'un heureux présage.

L'almanach de 1917 sera illustré par Dufy. Un dessin de Picasso l'ornera. Un conte de Guillaume Apollinaire, au titre prometteur, *Mon cher Ludovic*, ne sera pas un de ses moindres attraits. André Mary, Max Jacob donneront des poèmes. Fernand Fleuret se réserve les *Recettes de cuisine.* Mais quelle cuisine ! aussi succulente que poétique ! On commence à savoir que les poètes Guillaume Apollinaire et Fernand Fleuret sont des cuisiniers remarquables, et qui ne craignent pas d'opérer eux-mêmes, bref des maîtres queux à rendre jaloux Brillat-Savarin.

§

Les Dames en sabots. — On ne songe guère à faire du *Bulletin* du Ministère du Travail son livre de chevet. C'est peut-être une erreur. Le dernier *Bulletin* contient des conseils à méditer.

Economisons, dit le *Bulletin*, sur le sucre, sur les tissus, sur les cuirs. Et voici qu'à propos des tissus, il conseille aux femmes de porter moins de vêtements de laine, et qu'à propos des cuirs, il les engage à adopter des souliers bas et même des galoches.

TISSUS

Pour réduire nos achats à l'étranger, il faut employer de préférence des tissus fabriqués en France (soie, soie mélangée de coton, velours de Tarare, cotonnades, etc.). Le coton moins cher doit être préféré à la laine pour les vêtements et à la toile pour le linge de ménage : la laine doit, en outre, être réservée pour les besoins de l'armée.

CUIRS

L'armée a besoin de beaucoup de cuir. La seule fabrication des chaussures pour les soldats en absorbe chaque jour d'énormes quantités. Le tannage des peaux devient difficile et la marchandise se raréfie.

Il convient donc d'acheter le moins possible de chaussures, de remplacer, quand faire se peut, le soulier par une galoche, de porter de préférence des souliers bas. Comme mesure d'économie, on recommande de munir les semelles de clous et de placer sous les talons de petites talonnettes de caoutchouc, de faire lentement sécher les chaussures lorsqu'elles sont mouillées, etc.

Il ne faut pas trop espérer que ces intelligents conseils seront entendus. Les femmes n'écoutent que la mode et la mode, qui se moque de tout, leur impose, cet hiver, les draps rares et chers. Elles continueront de se chausser de hautes bottes, bien qu'il n'y ait plus de cuir. A moins qu'un bottier malin ne s'avise, un beau matin, d'inaugurer des petits souliers en forme de galoches et même de sabots. Et pourquoi pas ? Ce bottier serait, à sa manière, un grand patriote.

§

Les Ancêtres. — En souvenir de la visite des Intellectuels d'Espagne, voici une anecdote sur le Duc d'Albe qui conduisait à Paris la Délégation.

On sait que le Duc d'Albe, grand parmi les Grands d'Espagne, possesseur d'immenses collections artistiques, est en relations constantes avec les artistes, et, pour cette raison, fait partie de la plupart des comités des musées en Espagne. Il est même *patrono* du musée de Madrid. En cette qualité, c'est lui qui servait de cicerone aux souverains qui voyagaient en Espagne. Il eut ainsi à diriger les pas de M. Raymond Poincaré et du roi Alphonse XIII à travers les salles du Prado. Dans la galerie des Velasquez, et devant chaque tableau, le duc, en manière de haute déférence, s'inclinait devant le roi, en disant au Président : « Un ancêtre de Sa Majesté. » Cela alla bien un instant. Mais les tableaux sont nombreux, et, s'ils sont une des gloires de l'Espagne, il faut bien reconnaître qu'ils ne flattent pas intensément, au point de vue de la beauté physique, le jeune roi. Alphonse XIII commençait de marquer un léger agacement.

Enfin on arriva à la salle des Goya. Là se trouvent deux œuvres immortelles : La *Maja denuda* et la *Maja vestida*. Or, c'est un fait connu de l'histoire de l'Art qu'une duchesse d'Albe, précisément l'arrière-grand'mère du duc actuel, servit, pour ces deux toiles, de modèle à l'artiste.

Alors, Alphonse XIII, avec un sourire malin, désignant la *maja denuda* au Président, s'inclina devant le duc en disant : « Une ancêtre de son Altesse ! »

§

Océanographie macabre. — Une question que la guerre sous-marine rend tristement actuelle et à laquelle bien peu de personnes savent répondre est celle-ci : « Les corps tombés dans la mer tombent-ils jusqu'au fond ? »

Quand le naufrage a lieu sur les grandes profondeurs océaniques qui atteignent et dépassent 9.000 mètres (la plus grande profondeur *mesurée* est de 9.780 mètres dans l'ouest du Pacifique), on peut se demander si les corps tombés à l'eau arrivent effectivement jusqu'au fond.

Posez cette question à vos amis. La plupart répondront qu'à cause de la *pression* énorme qui règne dans ces profondeurs, les corps subissent une poussée assez grande pour les empêcher d'arriver au fond même.

C'est une des erreurs répandues à ce sujet.

Or, le principe d'Archimède est constant. Et, malgré la *compressibilité* de l'eau de mer, la loi demeure : Tout corps tombé à l'eau subit, de la part de celle-ci, une poussée verticale égale au poids du liquide déplacé. Un corps immergé à grande profondeur subit, il est vrai, sur sa partie inférieure, une pression verticale considérable ; mais il subit une pression équivalente sur sa face supérieure, et cette pression, dirigée en sens inverse de la précédente, la contre-balance, ne laissant subsister que leur différence, égale justement au poids du volume de liquide déplacé par le corps. Tout corps dont la densité est supérieure à 1,05, est *sûr d'arriver* au fond.

Les sondages exécutés par le prince de Monaco, à 6.000 et 8.000 mètres, ont ramené des échantillons du *fond*. Et ce *fond* est formé des carapaces calcaires de microscopiques animaux dont le squelette tombe au fond. Sans doute, ces corpuscules mettent très longtemps, des années et des dizaines d'années, avant d'atteindre le fond, parce que la résistance de l'eau à la chute d'un corps est d'autant plus grande que le volume du corps est plus petit. Mais la densité de ces carapaces calcaires l'emporte toujours et les fait arriver *finalement au fond*.

C'est là une vérité connue, dites-vous maintenant. Et bien posez cette question à vos amis les plus intelligents, — et vous constaterez qu'aucun n'y sait répondre.

§

Le Système métrique et l'Angleterre. — Le système métrique est une des gloires du génie français. En moins d un siècle, il est devenu presque universel, et l'Allemagne même l'a officiellement adopté depuis 1870.

Cependant l'Angleterre et les Etats-Unis gardent les vieilles mesures de *pied*, de *pouce*, de *yard*. L'esprit de tradition qui est si fort chez les Anglais les a, jusqu'ici, incités à conserver ces mesures antiques et incommodes. Mais la guerre aura eu ce bon côté de leur faire connaître notre système métrique. Durant leur séjour en France, ils auront eu à le manier. Déjà, ils ont su l'apprécier et il est d'un usage constant dans le

monde des savants anglais. Bientôt il se généralisera et ce sera un des bienfaits de l'Alliance que d'avoir aussi unifié les mesures.

En Russie également, pour les mêmes raisons, l'antique système des *verstes*, des *sagènes* et des *archines* ne tardera pas à faire place à nos claires unités. Et alors le système métrique aura conquis le monde.

§

Ivresse bavaroise. — La censure munichoise ayant interdit la représentation du drame de Frank Wedekind, *Samson*, l'auteur alla protester auprès du ministre de l'intérieur du royaume de Bavière. Il y fut reçu par le ministre en personne, mais le conseiller ministériel responsable de l'interdiction assista à l'entrevue. Celui-ci déclara qu'il prenait toute la responsabilité de la mesure qui avait été décidée, car la pièce contenait des « passages sexuels ». Il était impossible de tolérer à Munich une phrase comme : « Quand je te tiens enivré dans mes bras. » Les questions artistiques n'intéressent pas les autorités, ajouta le conseiller, et si, comme le prétend l'auteur, *Samson* a pu être joué sans aucune objection à Berlin et à Vienne, il faut tenir compte du fait que « le public bavarois est moins avancé en matière artistique que celui de Berlin et de Vienne ».

La *Gazette de Francfort* qui raconte cette petite histoire ajoute : « Il est donc évident que, pour les autorités bavaroises, deux êtres ne peuvent tomber enivrés dans les bras de l'un de l'autre que quand ils sont du sexe masculin et qu'ils ont fait une consommation abondante de bière. »

§

Shakespeare, Rousseau et le latin. — Le 18 novembre 1759, Jean-Jacques Rousseau écrivait dans une lettre à M. Vernes :

... J'ai traduit, tant bien que mal, un livre de Tacite, et j'en reste là. Je ne sais pas assez de latin pour l'entendre, et n'ai pas assez de talent pour le rendre. Je m'en tiens à cet essai ; je ne sais même si j'aurai jamais l'effronterie de le faire paraître; j'aurais grand besoin de vous pour l'en rendre digne...

Rousseau traduisit également *l'Apocolokintose* de Sénèque. Je trouve ces deux traductions dans une édition des œuvres complètes de l'auteur d'*Emile* (Delibon, 25 vol., 1836. Dessins de Devéria).

L'éditeur suppose que ces deux traductions ont été faites en 1754. Rousseau nous renseigne exactement sur la date de l'une d'elle, au VIIIe livre des *Confessions* :

Je m'essayais en même temps sur Tacite, et je traduisis le premier Livre de son histoire, qu'on trouvera parmi mes papiers.

Shakespeare apprit-il le latin ?

Selon M. Sidney Lee, il y avait, au temps de Shakespeare enfant, dans les écoles du type de celle de Stratford-on-Avon, et il devait y avoir dans cette école, la grammaire de Lily et les « Sententiae Pueriles », livres de phrases latines extraites des œuvres de Virgile, Horace, Ovide, Térence, etc.

Ben Johnson nous apprend que son grand ami connaissait « un peu de latin, un peu moins de grec », « small Latin and less Greek ». Mais selon l'interrogation elliptique : « Shakespeare est-il Shakespeare ? »

Lire le vers shakespearien, dans le texte, à haute voix, c'est s'enivrer de cette harmonie incomparable : mâle et rude beauté anglo-saxonne, douceur et force latine. — F. REEVES.

§

Erratum. — Par suite d'une erreur de mise en pages il s'est trouvé une interversion de textes dans l'article *Le Califat et la guerre* paru dans notre numéro du 16 octobre. La page 637 toute entière fait immédiatement suite au chapitre III.

§

Le Musée de Province.

Digny. — Un perdreau, des saucisses et un chou autour, est un plat délicieux.

Un Nemrod du crû, M. X..., qui avait voulu s'en offrir un, dimanche dernier, a ajouté à la sauce une contravention gracieusement offerte par les gendarmes.

(*La Gazette de Beauce et du Perche*, 15 octobre 1916.)

Amateur de gibelotte. — Mme Gouaille, bibliothécaire à la gare de Bar-sur-Aube, occupe les quelques loisirs que lui laissent ses fonctions à élever des lapins. Elle réussit très bien. Trop bien même, car dans la précédente nuit des gourmets un peu gourmands ont pénétré dans le clapier et ont saigné deux des plus beaux animaux.

Ce ou ces messieurs n'ont rien trouvé de mieux que de laisser à l'entrée du clapier leur carte de visite, peu compromettante pour l'avenir, mais assez malpropre pour qu'on puisse les baptiser du nom d'un animal pour le moment d'un prix très élévé et sans peine aussi bien élevé qu'eux.

La Tribune de l'Aube, 29 septembre 1916.)

Pour défendre ses lunettes. — Lundi dernier, de bon matin, L. Ch..., âgé d'une cinquantaine d'années, sortait très surexcité, de chez sa patronne, la veuve F..., et un gourdin à la main, il allait se jeter au devant du danger que couraient ses lunettes, menacées, paraît-il, d'être cassées sur son nez par un voisin, M. Fougereux.

Il arriva dans la cour de M. Fougereux, et mena une telle offensive que le fermier ne pouvait tenter de sortir dans sa cour, où l'attendaient deux tombereaux de fumier à épandre, sans risquer d'être assommé à coups de gourdin.

Enfin, vers 10 heures, les voisins et l'adjoint au maire n'ayant pu amener L. Ch... à composition, prévinrent la gendarmerie.

Devant les représentants de la loi, Ch..., ne changea pas d'attitude et il se vit mettre en état d'arrestation pour entrave à la liberté du travail et emmener ensuite à Châteaudun.

Pendant l'interrogatoire de Ch... à Dheury, sa patronne, la veuve F..., ayant éprouvé le besoin d'intervenir, se vit dresser procès-verbal.

(*Le Courrier de Châteaudun.*)

Le chien et l'auto. — Mercredi dernier Mme Pierre David et son chien s'en allaient des Moulins à Unverre, quand, sur la route, une auto passant à une vitesse inimaginable les happa tous deux dans un tourbillon d'air qui la suivait. Tournoyant, suffoquant, la dame et la bête étaient absolument désemparés. Enfin, Mme David se retrouva saine et sauve. Mais son

malheureux chien, assez éprouvé, perdait le sang par la gueule et les yeux. Son état était tel qu'on dut le ramener sur une brouette chez son maître.

M. David a porté plainte à la gendarmerie, contre l'auto qui a des chances de rester introuvable. Mais M. David proteste ainsi contre les automobilistes qui voyagent d'une manière qu'on pourrait juger inhumaine et pas bonne pour les animaux.

(*Le Courrier de Châteaudun.*)

Cet homme qui n'eut pas une parole de réprobation pour les injustices, les mensonges, les crimes, les blasphèmes, les iniquités allemandes, qui a laissé trahir, ruiner, mutiler, crucifier la Belgique et la Serbie, qui a assisté impassible aux viols des religieuses...

(*Dépêche du Berry*, 11 octobre 1916.)

§

Publications du « Mercure de France » :

LES AILES ROUGES DE LA GUERRE, poèmes, par Emile Verhaeren. Vol. in-18 3 fr. 50. (45 japon à 20 fr. ; 15 chine à 18 fr. ; 127 hollande à 15 fr.).

L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI, roman par Henri de Régnier. Vol. in-18, 3 fr. 50. (45 japon à 20 fr. ; 12 chine à 18 fr. ; 193 hollande à 15 fr.).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.



BULLETIN FINANCIER

Ce sont toujours les valeurs de guerre qui jouissent des faveurs du public, c'est-à-re les affaires de navigation et les entreprises métallurgiques qui travaillent pour la fense Nationale.

Les Rentes françaises sont fermes. Depuis le 6 du présent mois, le deuxième emprunt tional en Rente française 5 o/o, émis en vertu de la loi du 15 septembre 1916, est mis aux négociations de la Bourse, au comptant, en titres libérés et non libérés.

Les fonds et les valeurs russes sont calmes pour la plupart, voire même lourdes. fonds étrangers, on note la bonne tenue des Fonds Egyptiens et des Fonds Hellé-ques.

Les chemins de fer français se présentent en vive reprise et l'on enregistre dans ce mpartiment de notables plus-values : P.-L.-M., 1040 fr. ; Midi, 960 fr. ; Nord, 1410 fr.; léans, 1134 fr. ; Est, 810 francs.

Les cours des actions de nos grandes banques sont aussi plus satisfaisants : Comptoir Escompte, 777 fr. ; Crédit Lyonnais, 1270 fr. ; Union parisienne, 683 fr. ; Banque de ris, 1081 francs.

Bons Municipaux. — Un décret, rendu en Conseil d'Etat le 22 juin dernier, a autc-sé la Ville de Paris à procéder, pendant toute la durée des hostilités, au renouvelle-ent, par périodes successives de six mois ou d'un an, des *Bons-Municipaux* émis squ'à ce jour.

Les opérations pour le renouvellement ou le remboursement des Bons qui viennent à héance du 2 novembre jusqu'au 30 avril prochain ont commencé à ladite date du 2 urant.

Les nouveaux Bons offrent les mêmes avantages que les anciens. Intérêt net annuel 5, 25 o/o pour ceux à six mois, et de 5, 50 o/o pour ceux à un an.

Les porteurs qui veulent bénéficier des avantages du renouvellement doivent remettre ırs Bons le jour de l'échéance, à la Caisse municipale, et celle-ci leur délivre, suivant ır demande, un nouveau Bon à six mois ou à un an. Cette remise peut même être effec-ée quelques jours avant l'échéance, huit au plus, mais, dans ce cas, il est bien entendu ıe les Bons délivrés en renouvellement de ceux échus, ne sont remis au déposant qu'à rtir de cette date, le dépôt préalable n'ayant d'autre but que de mettre le porteur en esure d'éviter toute perte d'intérêt.

Il ne faut pas oublier effectivement que, la Ville de Paris tenant à la disposition des rteurs le montant des Bons dès leur échéance, ces Bons cessent de produire intérêt à mpter du jour où ils sont échus.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.